

GISÈLE
BIENNE

La Brûlure
suivi de
Marie-Salope

un endroit où aller

ACTES SUD

« un endroit où aller »

LA BRÛLURE *suivi de* MARIE-SALOPE

En 1976, *Marie-Salope* paraît dans une première édition. Presque quarante ans plus tard, l'auteur revient, dans *La Brûlure*, sur la réaction de sa famille à la publication de cette œuvre de jeunesse. Réunis en un seul volume, ces deux textes proposent le portrait d'une romancière, à la fois fille, femme et auteur, dont chaque épisode éclaire de sa violence ou de sa tendresse une quête de soi.

OceanofPDF.com

Extrait

Elle est d'une maison. De la maison elle a été séparée jeune et en a gardé l'image de sa jeunesse. Maison-labyrinthe, jamais complètement explorée, qu'elle imaginait pouvoir explorer à fond un jour, maison à plusieurs niveaux, maison malade aussi, puis maison guérie, rénoverée, qu'elle n'a pas connue, ce fut juste après le livre qu'il n'aurait pas fallu qu'on l'a rénoverée, une splendeur.

G. B.

OceanofPDF.com

Gisèle Bienne

Gisèle Bienne vit et travaille à Reims. Romancière et essayiste, elle a publié de nombreux livres, notamment chez Actes Sud : Rémuzor (1994), Katherine Mansfield dans la lumière du Sud (2011) et L'étrange solitude de Manfred Richter (2013).

Voir les titres du même auteur en [fin d'ouvrage](#).

Citation *Tu verras*, adapté par Claude Nougaro, a été écrit et composé par Chico Buarque de Hollanda

© Marola Edições Musicais, Rio de Janeiro, Brésil

© Cara Nova Editora, São Paulo, Brésil

Les extraits de *La Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France* sont tirés du volume 1 de *Tout autour d'aujourd'hui*, nouvelle édition des Œuvres complètes de Blaise Cendrars dirigée par Claude Leroy

© Éditions Denoël, 1947, 1963, 2001, 2005

© ACTES SUD, 2015

ISBN 978-2-330-04951-5

[Où trouver nos livres en version numérique ?](#)

OceanofPDF.com

GISÈLE BIENNE

OceanofPDF.com

La Brûlure

suivi de

OceanofPDF.com

Marie-Salope

un endroit où aller
ACTES SUD

OceanofPDF.com

LA BRÛLURE

roman

OceanofPDF.com

*Quand on lit vos romans, on ne pense pas
que votre cœur soit desséché, vous savez.*

YÔKO OGAWA,
Cristallisation secrète.

OceanofPDF.com

LES REVOIR

ELLE ÉTAIT en Italie du Sud, le siroco y soufflait fort, on dit qu'il charrie du feu. Toutes les choses, renversées, se couvraient de sable. Entre mer et lagune, elle regardait la boule du soleil se refléter dans l'eau quand elle eut froid. Le soir, malgré la chaleur, elle fermait portes et fenêtres, s'enveloppait dans une couverture, combattait d'imaginaires courants d'air, comme si un toit venait d'être emporté par le vent.

Elle rentre à Reims, elle a précipité son retour. La nuit avant qu'elle ne sache, elle croit reconnaître dans l'obscurité de sa chambre la silhouette d'un oiseau posé sur le bord de son lit. Un hibou. Elle s'endort tard. Le téléphone sonne à sept heures du matin. Son petit frère veut lui parler. Il est si hésitant qu'elle doit poser des questions.

Ça s'est passé il y a deux semaines, le 1^{er} août. Elle n'était pas chez elle, il ignorait où elle était. Leurs parents allaient se mettre à table, ils seraient bientôt partis en vacances.

— Dans la baie de Somme, tu sais ?

Elle sait.

Enfin il raconte : quand et comment leurs parents ont été alertés, puis leur mère paniquée, leur père courant devant la maison, les pompiers arrivés tard, le risque que le danger se propage aux autres maisons, les heures et les journées qui ont suivi le drame. Il évoque

les pressentiments de leur père, son rêve de la veille. Maintenant qu'il est lancé, il en dit le plus possible. Elle entend, assommée, que le haut de la maison a beaucoup souffert, et pas seulement le haut.

— Ma chambre ?

De sa chambre au niveau du grenier, il n'y a plus trace. Elle parle de réparations possibles, on réussit aujourd'hui à restaurer des bâtiments très abîmés. Son frère est sceptique. Elle lui annonce qu'elle va y aller, elle veut se rendre compte par elle-même, et les revoir.

— Quand ?

— Demain, vers deux heures.

— Impossible.

— Quoi ?

— De les revoir.

— Demain, j'y serai.

— Réfléchis avant de te lancer.

— Ils sont où ?

— Chez notre grande sœur. La commune leur prépare un logement d'appoint.

Elle n'a pas oublié les paroles que leur mère a prononcées il y a sept ans : qu'elle ne connaît plus cette fille, que personne ne la connaît plus ni ne la connaîtra plus chez eux. Elle a décrété cela au lendemain de la parution de *M.-S.* Ses frères et sœurs se sont rangés du côté de leur mère, certains de leur plein gré, d'autres sous la contrainte peut-être. Elle n'a pas oublié non plus ses tentatives pour joindre ses parents au téléphone malgré l'interdiction qui lui en avait été faite. Elle les appelait le soir avant l'heure du dîner, sa mère décrochait au bout de cinq à six sonneries :

— Allô ?

— Bonjour maman, c'est moi.

Sa mère raccrochait, et elle, l'enfant numéro trois, pleurait. Son livre, on peut dire qu'il a provoqué des vagues, des remous, et même un trou dans le ventre de sa mère. Parce qu'on en a parlé, et en dehors de chez eux, on en a parlé à la télévision, dans la presse. Des journaux sont allés jusqu'à confondre les personnages de ce soi-disant roman avec les membres de sa famille. Des cousins, des voisins ont arraché des pages du roman et les ont fait parvenir anonymement à ses parents par la poste. Sa mère a traversé une crise qui a duré plusieurs semaines, plusieurs mois pour être exact. L'avocat que son père a consulté lui a déconseillé de faire un procès qui n'aurait pas abouti, un roman est un roman...

Après chacun de ses appels, elle passait une nuit blanche, sa mère aussi. Elle a essayé encore quelques rares fois, le temps aurait peut-être pansé les blessures, non, elles étaient toujours à vif.

On lui avait fait savoir qu'on ne doit pas mettre en jeu la famille dans un livre. "Pense ce que tu veux, ne l'écris pas." On connaît le dicton : "Les paroles s'envolent, les écrits restent." Elle a écrit un roman, un roman ! elle aurait voulu leur expliquer. S'expliquer, c'est mettre de l'huile sur le feu. S'il s'agissait pour elle d'un roman, pour eux c'était une mise en accusation. L'incompréhension était des deux côtés, aucun pont ne ferait se rejoindre les deux rives. "Un roman ? Alors, on peut se permettre n'importe quoi dans un livre..."

Ils en avaient discuté pendant une année au moins. C'est maintenant une affaire classée. La numéro trois a définitivement été éjectée du nid. Ses frères, excepté le plus jeune, et ses sœurs n'ont plus de contacts avec elle. Sa mère ne passera pas l'éponge, son père non plus. Qu'est-ce qui lui avait pris ? D'accord, c'était une petite rescapée d'une méningite, une gosse fragile qui ne se laissait pas

approcher mais qui, du regard, semblait vouloir leur dire mille choses. “Elle porte en elle une déchirure”, avait diagnostiqué le médecin. Ce n’était pas une raison.

Elle n’avait plus appelé. Les années ont passé, le chagrin s’est enkysté. Une vie pourrait passer. On oublie, une année après l’autre, qu’une vie passe très vite. Peu importe. Elle ira. Elle reverra seule la maison, les lieux.

— Tout n’est pas détruit... Les pièces du bas ? elle demande encore à son frère.

— Aux experts d’en juger. Il paraît qu’il faut raser tous les bâtiments pour percevoir une somme d’argent correcte. Si on veut garder quelque chose des anciennes constructions, l’assureur opère une grosse retenue.

— Tout raser ?

— Ce n’est pas réparable.

Laissons-la atterrir, pense le petit frère. Elle a toujours mis ses rêves à la place de la réalité. Elle écrit, elle se laisse emporter par son écriture et les autres n’ont qu’à suivre. Son livre, c’est la muraille de Chine, il les sépare pour la vie. Si elle s’y rend malgré tout, elle risque de se faire jeter par leur grand frère qui se trouve souvent là-bas. Il l’a dit, et affirmé, et à plusieurs reprises, qu’il la foutrait à la porte, et pas en douceur, celle-là. Si elle a le culot de se montrer un jour, elle ne franchira pas le seuil de la maison. Elle va y aller. C’était aussi sa maison, et elle y était très attachée. Qu’elle fasse ce qu’elle veut... Oui, demain, elle ira. Demain, elle y sera. Ce ne sont pas des choses qui se négocient.

Toute la journée, elle est avec eux. Toute la journée, elle fait corps avec la maison, se glisse à l’intérieur de chacune de ses pièces, explore chacune de ses dépendances, imagine les derniers instants

de tranquillité que ses parents ont connus là. Le 1^{er} août, c'est l'anniversaire de leur père. Leur mère a dû lui offrir comme chaque année une petite boîte de fins cigares après le repas de midi, au moment du dessert. Ses deux filles l'auront appelé en fin d'après-midi. L'été est caniculaire, il ne supporte pas la grosse chaleur et transpire beaucoup. Il aimerait changer d'air, aller visiter la baie de Somme, le pays de sa mère. Il en parlait à ses enfants. Il s'y était rendu de rares fois, avant que son père ne perde complètement pied, et en a gardé des images de pairies touffues, de longs rideaux d'arbres, de haies fournies, de fermes isolées dans une verdure abondante, un petit paradis. Et le chemin dans les dunes qui partait de la maison pour se jeter dans la mer au bout de quatre kilomètres... Il disait qu'on se serait cru au Sahara. Il avait huit ans et pêchait la crevette sur la plage de sable fin. La mer scintillait, il fermait les yeux, les rouvrait, et la mer était un tissu d'étoiles. Sa femme ne connaît pas cette région qu'il souhaitait lui faire découvrir quand ils étaient jeunes mariés, et les voici vieux, est-ce possible ? Pour l'heure, elle lui demande simplement de passer à table. Il dit "Tout de suite, tout de suite", comme avant chaque repas. Ils n'ont plus l'habitude de manger en tête à tête, leur dernière enfant vient de les quitter pour la Bretagne, deux poupées sont restées dans sa chambre vide. Leur septième et dernière est une enfant gâtée. Les jeunes d'aujourd'hui sont exigeants mais drôles. Avec les aînés, ils ont été plus "stricts", c'est incontestable, la petite peut difficilement se l'imaginer. Tout ce qu'elle désirait, elle l'obtenait et ce n'était jamais assez. Leurs trois filles ne se ressemblent pas. Si la dernière a été choyée, la première a essuyé les plâtres en silence. Quant à elle, celle du milieu, l'oiseau rare qui leur a donné un grand coup de bec en plein cœur avec son livre, ils l'appelaient "Mademoiselle Mystère". Il

n'a pas faim et il respire mal. Il se rafraîchit la nuque, se peigne face à la glace et remodèle son cran sur le devant. Mêmes ondulations que dans sa jeunesse et découpe du visage presque inchangée. Leur père se faisait toujours beau avant de passer à table. Il se sourit puis se lave les mains sur l'évier. Dans un de ses rêves de la nuit précédente, il devait prendre un train. La gare n'avait ni guichets, ni panneaux indicateurs, ni souterrains. Il avait suivi les passagers qui allaient tous dans la même direction. Avaient-ils leurs billets ? Lui non. C'est la foule qui l'avait propulsé dans le couloir d'un wagon. Ils y étaient les uns contre les autres. Le train tardait à partir. Il avait senti deux, trois secousses, et rien, le train restait sur place. Le train était sur les rails et ne partait pas. Tout à coup il s'était aperçu qu'il avait perdu son pantalon et qu'il était pieds nus. La baie de Somme, oui, ils vont aller y faire un tour. Il le dit à sa femme. "Tu n'as pas entendu ?, elle lui répond. – Mais si." Elle est trop nerveuse. Il s'assied devant son assiette. Ils pourraient partir dans le courant de la semaine prochaine. À plus de soixante ans, ce serait leur voyage de noces. Ils dormiraient et prendraient leurs repas à l'hôtel. On les servirait. Repos complet pendant quatre à cinq jours, une nouveauté pour eux.

— Tu n'as pas entendu, dehors ?

— Hein ?

— Dehors...

Des gens ont crié, des voisins. Maintenant ils frappent du poing à leur fenêtre.

Il se précipite dans la rue, elle ouvre la fenêtre :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Alors elle voit, avant lui.

Au bout de la maison, au-dessus de la chambre des enfants, s'échappe une fumée noire. C'est chez eux, c'est bien des hauteurs de la maison que sort cet épais nuage. Elle voudrait parler, elle gémit. Sa voix n'est plus qu'un miaulement au fond de sa gorge. Elle voudrait sortir, ses jambes collent au sol. Sa voix, ses jambes ne répondent plus. Elle est livide et sans forces. Il est revenu vers elle. Elle ne comprend pas ce qu'il dit et le regarde fixement, les yeux pleins de stupeur. Ses lèvres bougent, tremblent, balbutient "la maison, la maison...". Les voisins la prennent avec eux, téléphonent aux pompiers, à la gendarmerie, au médecin. Son cœur à lui tourne au grand ralenti. Il a mesuré la gravité du danger et il a le réflexe de mettre à l'abri des papiers importants.

OceanofPDF.com

LE HIBOU

ELLE, sa fille, la numéro trois, celle qui a écrit le livre qu'il ne fallait pas, le livre de la grande fracture dicté par ses pensées muettes, ses rêves profonds, ses cris rentrés, sa déchirure, cette fille-là le voit. Elle le voit comme si elle y avait été, mais elle n'y était pas. Elle le voit qui court devant la façade de la maison. Il faut, il l'a tout de suite expliqué aux pompiers, protéger en priorité l'aile gauche et le colombier. Il court dans la rue devant la maison avec le désir fou de la sauver, court d'un bout à l'autre de la longue maison, s'arrête face au porche surplombé du colombier qui le regarde de ses deux petites ouvertures ovales comme une bête vivante, comme un hibou dans le soir, car à la tombée de la nuit, ils en étaient tous d'accord – les enfants, les parents, les passants –, le colombier était un hibou posé sur le toit de la maison. Il pourrait s'écrouler, le colombier pourrait tomber et le hibou disparaître avec lui.

— Protégez ça !

— Éloignez-vous !

Le colombier s'est vidé de ses dernières colombes quand il avait cinq ans mais à l'intérieur il y a du monde, d'anciennes choses vulnérables. Malgré le temps, la chaleur, la poussière, elles ressemblent encore à ce qu'elles étaient dans leur jeunesse. Et ces choses lui parlent de ses morts, représentent ses morts, tous les morts de son côté qui remplissent le ventre du hibou, son unique

famille. Derrière son nom, la liste des absents est longue. Son père, sa mère, les sœurs de sa mère qui avaient quitté la baie de Somme pour Paris sont là-haut. Les morts, leurs objets, leurs vêtements de sortie, les souvenirs des femmes, lettres et cartes postales, manchons, étoles et ombrelles, les effets de leurs maris, morts à la guerre, ceux de leur frère l'ingénieur loufoque qui menait la grande vie, et de cet autre frère, tué lui aussi à la guerre... et son père à lui, le portrait de son père dans son cadre rectangulaire, et celui, ovale, de sa mère, et l'uniforme de son oncle, le lieutenant sans sépulture porté disparu au printemps 1918 dans la Somme, et les toilettes de sa jolie jeune veuve qui suivait les modes parisiennes. Le lieutenant lui a écrit pendant toute la durée de la guerre, elle conservait dans son sac à main les plus belles de ses lettres. Dans l'ombre du colombier s'entassaient des reliques que ses enfants n'ont jamais vues. Lui seul sait ce que renferme le colombier. Lui seul ? Elle, la numéro trois, le sait aussi. Elle n'avait pas eu peur, certains étés, de se risquer en catimini sous les tuiles de la maison.

Son père court et, pendant qu'il court, l'image du chemin dans les dunes qui débouche sur la mer lui revient à l'esprit, tout cela est bien étrange, bien étrange... comme cette gêne respiratoire qu'il a eue dès le matin, et ce sentiment d'une menace, et son rêve de la veille avec le train arrêté en gare, ses cuisses et ses pieds nus, une gare sans guichets ni horloge, ils étaient, voyageurs contre voyageurs, agglutinés dans un train posé sur des rails et qui ne partait pas. Il court le long de la façade, court à rebours dans sa vie comme s'il allait au-devant des disparus, les morts de son enfance et ceux d'avant sa naissance.

Des tuiles éclatent dans la fumée, il ne discerne plus ce qui se passe dans les hauteurs de la maison. Il sent la peur dans sa gorge, ses poumons. Il regarde par la fenêtre à l'intérieur d'une des chambres du bas. L'intimité des chambres, l'ombre des meubles, leur place... Pour l'instant, tout y est encore comme avant.

— Qu'est-ce que vous faites ? N'approchez pas ! lui crie un pompier.

C'est sa maison. Et c'est leur chambre, à lui et à sa femme, l'armoire, le lit... les six premiers enfants y sont nés, lui aussi est né dans cette chambre. C'est leur chambre, et c'est son anniversaire, il est né là, et son père y est né avant lui. Il dort du côté du mur, une petite ruelle l'en sépare, sa femme dort du côté de la fenêtre, la cheminée est en face du lit, encadrée par les placards qui contiennent des objets hors service mais qu'on n'a pas jetés. Il ne jetait rien, il ne peut pas jeter.

— Éloignez-vous !

Du pouce il désigne les chambres aux pompiers. On le tire de là sans ménagement.

Elle voit son père, si proche et si lointain, le voit comme dans un film. Il court sur le trottoir le long de la maison, inconscient du danger. Les flammes sont démentes, sont boulimiques. Elles ne respectent rien, elles se sont attaquées aux choses des morts, aux habits que portaient leurs corps d'hommes et de femmes jeunes. Lettres, livres, bibelots, valises, sacoches, sacs à main, cahiers d'école, cahiers de comptes, habits, uniformes, la mémoire des jours de paix, des jours de guerre, les flammes vont tout engloutir. Là-haut, c'était le tombeau des disparus, des rais de lumière y éclairaient d'énormes toiles d'araignée et faisaient scintiller des perles de poussière. Le hibou le supplie d'agir vite, c'est une question de

minutes. En bas les hommes luttent avec des moyens dérisoires, les hommes ne sont pas armés contre le feu. Le hibou veut rester. Une de ses ailes est rognée. Il va bientôt lancer sa plainte d'oiseau brûlé, sa tête commence à pencher vers l'avant, il est seul et superbe dans les hauteurs de la maison si élégante avec cette dentelle de bois qui se déroule le long de la toiture, autour des fenêtres, des ouvertures du colombier. Pourquoi ne parvient-on pas à faire barrage aux flammes ?

— Protégez ça, protégez !

Personne ne l'entend. Les pompiers sont en train d'arroser la maison d'à côté pour éviter une propagation qui serait fatale au quartier, ils ne peuvent être partout à la fois.

— Là, derrière les fenêtres, et là-haut...

Elle connaît ses gestes, ses expressions. À présent, il y a dans son regard quelque chose d'halluciné, une lueur très mobile.

— Arrosez...

Ils habitent un pays très sec. De la craie partout, des dunes de craie blanche dans la plaine, et pas un puits, ni une rivière. La paille, le foin, la terre, les poutres, les murs sont absolument secs. Si peu de pompiers, si peu d'aide, et si peu d'eau.

Elle pense qu'en ville une maison comme celle-ci aurait eu des chances d'être sauvée. Les premiers pompiers ont mis plus d'une demi-heure pour arriver dans ce trou en plein désert, qu'on imagine... Il court d'une aile à l'autre, voudrait que l'aile gauche endommagée et la droite encore intacte restent soudées au niveau du porche avec la tête du hibou au-dessus, que tout reste comme c'était, comme cela doit être.

— Arrosez ici !

Ses paroles aussi partent en fumée.

Les morts sont là-haut, certains y sont depuis plus d'un siècle. Ils émergent de leur sommeil, se consultent. Quel charivari ! Les vivants sont devenus fous. Lui, il court devant la maison comme s'il l'enveloppait de son corps. Ses jambes tremblent, ses genoux flageolent.

Elle le voit qui tombe, se relève, reprend sa course. Il fait encore signe aux pompiers. Eux aussi paniquent, ils se battent avec leur grossier matériel.

Il est en chaussons, il perd un chausson et continue à courir dans la rue. Il cherche son chausson, ne le trouve pas, pourtant le chausson est là, par terre, au bout de son nez. Il n'a d'yeux que pour la façade qui se gondole dans un brouillard de fumée. On l'appelle : "Ton chausson. Tiens, ton chausson." On lui lance le chausson. Il l'enfile. Son rêve de la nuit passée l'obsède, il avait perdu ses chaussures et il attendait pieds nus dans le wagon que le train démarre, et le train n'a pas démarré. C'est ça qui le turlupine, que le train n'ait pas démarré. Il court, il a oublié sa hanche abîmée, son genou qui lui fait mal, il court le long de la maison et continue à faire de grands gestes des mains en direction des pompiers. Des gens venus de partout se sont massés sur les côtés et regardent, bouches ouvertes comme des idiots, la toiture en flammes. Lui va d'un groupe de pompiers à l'autre, explique encore, il leur montre les chambres, leur montre le colombier.

— Oui, oui, dit enfin un pompier le voyant en nage, on s'en occupe.

Il remercie. Plusieurs de ses enfants sont arrivés sur les lieux. Son fils aîné qui est pompier n'est pas là. Sa femme chez les voisins s'est peut-être évanouie.

Il a repris sa course le long de la façade. Alors il croit voir s'échapper dans les airs les corps de ceux et celles qui, avant lui, ont construit, décoré, habité et meublé la maison. Les morts, après s'être concertés, ont pris la décision de quitter les lieux. Les voilà qui sortent du colombier, expulsés de leur logement sous les tuiles, ils bravent la fumée, montent dans le ciel encore bleu, montent dans le ciel sans nuages se tenant du bout de leurs longues phalanges, du bout de leurs ailes pointues en une souple et interminable farandole, une envolée de blanches colombes. Ils traversent les flammes noires, rouges, jaunes, valsent au-dessus du brasier, planent au-dessus de la maison, survolent les marronniers de la cour, puis les arbres du clos, puis ceux des vergers voisins, puis l'immeuble vers la gare, oui, on a construit un immeuble dans ce coin-là, survolent les peupliers en bordure des prés, les hêtres et les chênes de la forêt, s'en vont, essaient loin, haut. Ça s'en va, ça se disperse, non pas du côté de la plaine crayeuse, mais du côté du bocage et de la forêt, des terres humides et opaques. Parmi eux, d'autres formes qu'il identifie à des marionnettes vêtues de blanc rayé de sombre, la tenue des clowns ou des prisonniers. Les âmes des morts..., il pense, un peu étonné parce qu'il ne s'est jamais trop intéressé à la question des âmes. Il est en bas, devant la façade qui, toute la journée, a resplendi sous le soleil, et il voit cela, c'est incroyable, incroyable, et elle aussi le voit.

Elle se souvient. Depuis de nombreuses années les morts là-haut ne recevaient plus de visites. On les négligeait, mais des vivants qui peuplaient la maison et les maisons voisines, ils savaient tout. Les mariages, les naissances et les enterrements, les guerres et les trêves, la santé et les maladies, les amours et les haines, les serments et les trahisons, ils savaient. Les secrets, les chagrins, les attentes, les promesses, les liens que tissent et détiennent les vivants, ils savaient.

Ça remuait beaucoup en dessous de chez les morts avec tous ces enfants qui naissaient en plein été, jouaient ou se chamaillaient sous le porche, et leur mère qui, le jeudi après-midi, n'en venait pas à bout, comme elle disait, et devait les corriger, une taloche au passage, et "Attendez quand votre père sera rentré...". Les morts soupiraient si profondément que le bois craquait dans les hauteurs et soudain un grand mystère planait au-dessus de la tête des enfants qui tendaient l'oreille car il arrivait que le bois craque à plusieurs reprises et tout prenait un air différent, les enfants timidement se réconciliaient. Les plus petits se réfugiaient auprès de leur mère, ou auprès d'elle, la sœur du milieu, ou de leur grande sœur. C'était de nouveau la paix, la vie normale, ils mordaient dans des tranches de pain à l'heure du goûter. Leur père allait rentrer, il ferait semblant de les sermonner, puis jouerait avec eux comme un grand frère.

— Protégez les chambres.

— Éloignez-vous ! Reculez !

Par la fenêtre de leur chambre, il aperçoit des morceaux de plâtre tombés sur les meubles. S'ils ne les ont pas brisés, ils les protégeront des flammes. Sa femme aime autant que lui ces chambres. Si la chambre de leur petite dernière pouvait tenir, et le porche, et le colombier qui résiste en dépit des premières morsures. Les yeux du hibou sont toujours tournés vers la rue dans l'attente de quelque miraculeux secours. Espérer. Protéger ces restes et, ensuite, réparer. Tant qu'il court devant la maison, il espère.

— Arrosez les chambres, il y a les meubles.

La puissance du feu a redoublé, les pompiers n'entrent pas dans les pièces du bas. Le fuel des cuves sous le hangar s'est enflammé. Les chambres du haut qui donnent par-dérrière sur la cour vont tomber, elles tombent, elles s'écroulent, sa chambre à elle disparaît.

Crépitements, craquements, dislocations, foudrolement, matière qui se fissure, se tord, se dilate, hurle. Tuiles pulvérisées. Des milliers d'éclairs jaillissent dans le ciel. Une maison, une ferme dégringole, se désintègre. Leur maison et toutes les petites maisons qu'elle s'était aménagées dans cette grande demeure s'effondrent.

De là où elle s'est réfugiée, leur mère entend et tremble de la tête aux pieds. On dirait la guerre, les bombardements comme pendant l'exode de juin 1940, quand il avait fallu fuir devant les Allemands qui toujours ont passé par là, en 1870, à la Première Guerre, à la Seconde, la Belgique, les Ardennes, la Champagne, le couloir des Prussiens, des Allemands, le dur et bruyant déferlement des troupes... Elle avait gagné le Sud du département de l'Aube avec ses parents. Ils s'étaient perdus dans la forêt d'Othe. Elle l'avait raconté à ses enfants. Trois jours, trois nuits à s'enfoncer dans la forêt, à chercher un endroit où faire halte, rien à boire, que l'eau putride des flaques. Ils avaient échappé aux bombes, une famille à côté d'eux avait été tuée, et son père – on ne pouvait pas lui faire entendre raison – refusait tout conseil, se disputait avec elle et sa mère si elles osaient lui dire qu'il suivait une mauvaise direction. Ils étaient enfin sortis de la forêt, étaient repartis sur les routes, s'étaient mêlés à la foule, avaient atteint le département de l'Yonne puis avaient dû rebrousser chemin, les Allemands étaient à Paris. Retour à la case départ, des gens du Nord logeaient chez eux, des Belges chez leurs voisins. Jeune fille, elle aimait déjà le beau garçon qui deviendrait son mari. Les mains sur les oreilles, "Oh, dit-elle, quand le fracas culmine, on ne peut pas arrêter ça ? Ce n'est pas encore fini... Tout y passe". Elle entend les bêtes effrayées, plusieurs sont en train de périr. Elle entend les cris des bêtes qui ne comprennent pas pourquoi les hommes ne viennent pas les délivrer, elle entend les cris des

choses de la maison, tout va y passer... Vouloir que ça n'ait pas lieu quand "tout y passe". Le médecin lui a donné un calmant puis il lui a fait une piqûre. Aucune substance n'endort ses sens aiguisés. Elle tremble, sursaute, gémit. Nous sommes de vieilles bêtes aux abois, craignant sourdement l'irruption d'une catastrophe dans nos vies qui, lorsqu'elle surgit, nous prend totalement au dépourvu. Les bruits s'enchaînent, se mêlent, lui arrivent par les pores de la peau, la racine des cheveux, la voûte des pieds, la paume des mains. Le tonnerre, déjà, elle ne supportait pas. Une porte que les enfants claquaient trop fort, elle se plaignait, "Doucement, ne faites pas mal aux portes...". "Doucement quand vous vous levez de table." "Doucement quand vous parlez tous ensemble... Baissez la radio, éteignez-la. Un peu de calme, s'il vous plaît... Ma pauvre tête..."

Lui, soldat solitaire sur le champ de bataille, allant et venant le long de la maison, identifie les bruits, et il voit, et s'il ne voit pas, il imagine – la maison n'a pas beaucoup de secrets pour lui –, il voit ce que les badauds ne perçoivent pas, ce que lui-même avait oublié et qui logeait dans les parties obscures de la maison, il voit s'en aller les choses, les grandes, les minuscules. Ces gens n'ont d'ailleurs rien à faire ici, ils ne sont d'aucune aide. On ne connaît pas la moitié d'entre eux. Plusieurs sont venus des environs, à croire que la nouvelle de la catastrophe s'est propagée plus rapidement que les flammes. Ils sont au spectacle et ils encombrent. Les flammes les fascinent, hautes, changeantes, sauvages. Ils ont l'air hébété de certains arriérés. Qu'ils fichent le camp.

Elle le voit qui perd à nouveau son chausson. À force d'avoir porté ses chaussons en savate, ils ne lui tiennent plus aux pieds. On ramasse son chausson, on le lui tend. Il court, le tient à la main,

l'enfile en courant, se foule légèrement la cheville. Il tombe, se relève, court moins vite.

Les lapins crient, prisonniers dans les clapiers, leurs cris aigus dominant le vacarme. Trois petits châteaux d'eau se vident. Les pompiers ne pénètrent pas dans la fournaise de la cour. Les moutons tournent en rond, bêlent, affolés, les petits serrés contre les brebis qui tremblent. Le danger est grand, les maisons à pans de bois qui bordent la rue se touchent presque toutes. Des pompiers s'efforcent de couper les flammes entre leur maison et celle des voisins, entre la grange au fond de la cour et la grange noire qui, dans le clos, abrite les outils agricoles et le foin des moutons. Que font les chauves-souris nichées dans les murs de l'ancienne écurie ? La maison des voisins résistera. La grange noire sera épargnée.

Il court devant la maison, s'arrête en face de l'entrée.

— Ici, ici.

Il fait le geste, "ici...". Il a le sentiment qu'on ne défend pas assez sa maison.

— Protégez.

Ce qu'il veut : réussir à garder quelque chose de la maison, la façade, le bas de la façade, le porche, l'entrée. La maison, c'est plusieurs époques, plusieurs mondes, plusieurs guerres, plusieurs pays.

— Ne gênez pas ! Éloignez-vous, c'est dangereux. Vous voulez brûler vif ?

Un pompier le pousse hors de la zone à risque. Un instant déséquilibré, il se rattrape, ne tombe pas.

— Ici, il répète, devant le porche, devant l'entrée.

Sa fille le sait : derrière le portail la maison est profonde. Les jardins sont au bout, le jardin d'agrément qu'elle entretenait avec goût, rempli d'arbres et d'arbustes, le thuya séculaire au parfum stimulant, le haut sapin – elle s'y blottissait pour lire ou rêver à ses amours –, des buissons de lilas, de noisetiers, de seringas, les allées de sable, et dans le prolongement du jardin d'agrément le potager fermé par une haie de troènes, les iris et les giroflées fleurissent tout le long de la haie. On avait pris la mère de son père en photo assise dans le fauteuil de jardin sous le thuya quelques mois avant qu'elle ne meure. Dans le cadre là-haut sous les tuiles, dans le cadre ovale un sourire s'adressait à son fils, son unique enfant, qui court là, en bas, le long de la maison. Il voudrait retenir ses morts, ils désertent, aveugles au spectacle de la maison qui se démantèle dans un épouvantable fracas, se sentant trahis.

Tout l'abandonne, lui échappe, comme dans les courses folles de nos cauchemars qui nous font échouer hors d'haleine au fond d'un chemin creux. Il pourrait bien traverser en ce moment un rêve plus bizarre que celui de la nuit passée. Dans un vol spiralé, les dernières blanches colombes s'éloignent de la maison. Où vont ces petites créatures qui ont hésité à se jeter hors du nid ? Il n'en restera donc pas... Il est l'orphelin qui a peur de ne pouvoir sauver sa mère. Son père est mort, il avait une douzaine d'années ; sa mère, il en avait vingt. Le temps pour lui s'est arrêté en pleine jeunesse. La maison abritait les absents, était leur mère à tous, il va la perdre. Il n'appelle plus les pompiers, n'est plus sûr qu'on puisse protéger quoi que ce soit mais sous son crâne s'ouvrent sans cesse des chemins qu'il lui faut suivre et il ne peut s'empêcher de courir le long de la maison.

Elle sait : il aide la maison à résister ou, plus sûrement maintenant, à mourir, elle ne consent pas à sa disparition, n'est pas près d'y consentir. Son père l'assiste dans ses derniers moments ; au moins l'accompagner jusqu'au bout, ne pas l'abandonner, quand même il n'y aurait plus beaucoup d'espoir. Se résigner serait la honte. Mais tout espoir n'est pas complètement détruit. Aller-retour, aile droite, aile gauche. Le colombier chancelle en défendant un morceau de sa face sereine.

On l'appelle, on l'invite à se calmer, à se rendre. Qu'on le laisse, oui, qu'on le laisse... On dit son prénom, ça ne sert plus à rien qu'il coure ainsi. Une voix, deux voix disent son prénom. Il ne répond pas. Ceux qui l'appellent sont loin et sa personne lui est devenue étrangère. Des chemins attirent encore ses pas. Il ne saurait s'arrêter de courir. Des badauds regardent les flammes, de plus en plus fascinés. D'autres le regardent lui, la tête d'un côté, de l'autre, ils suivent des yeux cet homme qui court à en devenir fou et ils en attrapent le tournis. Va-t-il tenir encore longtemps ? Quand va-t-il s'arrêter de courir ? On dirait qu'il n'a plus tous ses esprits. Aurait-il perdu la raison sous la violence du choc ? Ça arrive, il paraît que ça arrive... Ils ne regardent pas les flammes, ils le regardent. Lucide comme personne, il ne s'arrêtera pas, il redoute le moment où il devra nécessairement s'arrêter mais cette course en lui ne connaîtra pas de fin.

— C'est une des plus belles maisons de la région qui s'en va, et c'est la plus belle ferme, dit le maire.

Il a entendu ces paroles. Qu'il l'ait voulu ou non, tout vient de cesser. Les pompiers remballent leur matériel. Les voir plier bagage est le plus pénible. Non, pas tout de suite, attendez ! C'est ce qu'il pense, ne dit pas. Sa fille espère avec lui qu'une partie de l'intérieur

de la maison a résisté, elle espère qu'en s'appuyant sur cette partie on réussira à reconstruire le tout. Il court encore, moins vite, puis lentement, très lentement. Il ne court plus, il marche le long de la maison, ne s'approche plus des fenêtres du rez-de-chaussée, il n'en a plus le droit. Les gens venus profiter du spectacle rentrent chez eux par petits groupes. Des voisins, des connaissances s'attardent sur les lieux, l'appellent, disent, redisent son prénom, touchent son épaule, voudraient lui témoigner un peu de solidarité, proposer leurs services pour les jours à venir, l'aider à récupérer les meubles, il faudrait les mettre à sécher sous un hangar aéré. "On viendra demain. Tu peux compter sur nous. À quelle heure ça t'arrangerait qu'on passe ?" Il est incapable de penser à demain. Ses enfants proposent aussi leurs services. Ce qu'il désire, c'est rester auprès de la maison, tranquille auprès d'elle, seul. Les pompiers lui serrent la main, lui souhaitent bon courage, l'assurent qu'ils ont fait de leur mieux, et reconnaissent que, oui, les bâtiments sont dans un triste état, inutile de se le cacher, il faudra qu'il traite de tout ça avec sa caisse d'assurances et ce ne sera pas une petite affaire.

Devant les restes de la maison et des dépendances qui se consomment dans l'eau, les braises et la fumée, devant le hibou aux yeux crevés, devant le cordon rouge qui entoure son domaine et en interdit l'accès aux passants, ce dimanche 1^{er} août au soir, il se laisse tomber à genoux. Des sanglots secs secouent son dos et ses épaules. Sur le bitume de la rue, devant la maison qu'il a vainement défendue, dans sa chemise trempée de sueur, les cheveux collés au front, le visage noirci par la fumée, les genoux douloureux, la cheville enflée et les bras ballants, il ne peut adhérer à ce qu'il voit et pourtant il voit que c'est fini. Ce qui devait ne jamais finir est fini. Pourquoi c'est

arrivé ? Pourquoi fallait-il que ça leur arrive, à lui et à sa femme ? Ça n'aurait pas dû arriver, la maison avait été si bien restaurée qu'elle avait obtenu un prix. La soixantaine entamée et pas un cheveu blanc, il reste plusieurs minutes, transpirant à grosses gouttes qui roulent sur ses joues et s'écrasent par terre, agenouillé devant la maison qui avait accueilli sept générations. Leur maison, tout un monde, les a quittés.

Et elle, sa fille absente, le voit. Les images de ce qu'elle n'a pas vu de ses yeux, son père courant devant la maison menacée puis à genoux devant la façade défigurée, sont inscrites sur sa rétine et sont indélébiles. Dans sa tête, un homme court et courra longtemps devant la maison qu'ils aimaient. Elle voit aussi leurs deux assiettes l'une en face de l'autre sur la table de la cuisine, les assiettes d'un repas qui attendra toujours son père et sa mère dans une cuisine où, dans sa jeunesse, ils mangeaient tous ensemble, se passant la carafe d'eau, se passant la salière, se passant la corbeille à pain, écoutant la radio, interprétant les commentaires, imitant les voix des speakers, piquant des fous rires, se faisant des grimaces, eux, les quatre garçons et les trois filles. Et elle entend les paroles que son père aurait dites ce soir-là à leur mère avant qu'ils ne s'endorment dans le grand lit de leur chambre, que c'était décidé, ils allaient préparer leur départ pour la baie de Somme, une petite semaine à la mer, leur première escapade en dehors des brefs séjours chez certains de leurs enfants, alors ils pourraient voir, revoir pour lui, la maison aux quatre mansardes de sa propre mère, ses jardinets le long de la façade, l'immense cour devant et le beau verger par-derrière, ils pourraient se promener dans les dunes, marcher sur la plage aux crevettes, puis manger du gâteau battu, une spécialité de Rue, et

déjeuner au Crotoy face à la baie comme on le faisait dans la famille de sa mère deux fois par an. La baie de Somme, le repos à l'hôtel, ce ne sera pas pour cette année.

OceanofPDF.com

M.-S., UN ÉTÉ DE BRAISE

ELLE ROULE dans la plaine sous un soleil de plomb. Depuis avril, le soleil ne cesse de briller. Les champs ont été moissonnés, les récoltes rentrées. Elle roule en lisière des champs et de leurs chemins de craie. L'herbe des talus a soif, jaune, rase, roussie. Ce n'est plus une enfant, plus une adolescente, c'est une femme qui n'est d'aucun pays, qui est d'une maison, uniquement d'une maison, et la maison lui était un pays. Elle est d'une maison surgie d'un songe, comme le Palais idéal a surgi de celui du Facteur Cheval dans un village du Nord de la Drôme, mais le facteur a façonné son rêve dans la pierre et le ciment, éléments solides, durables. Elle roule dans un désert. Tout est sec autour d'elle, brûlé. Les corneilles fouillent les champs à coups de bec précis. Un rapace tournoie dans les airs. Les alouettes lancent leurs trilles au-dessus de la plaine silencieuse. Le ciel colle à la terre blanche, les chemins s'étirent dans la lumière. Elle allume la radio. Brel, la Fanette... l'histoire d'un premier amour, la plage sous le soleil de juillet, les chansons pour la Fanette, la plage, la plaine... Un tracteur retourne les chaumes dans une traînée de poussière blanche. Les nids de caille et d'alouette, les galeries des mulots seront détruits. Plaine d'ici, plaine de là-bas. Plaine russe d'où, peut-être, était originaire cet officier aristocrate qui servait dans l'armée du tsar, l'ancêtre de leur grand-mère maternelle. À l'époque des guerres napoléoniennes il est venu repousser l'ennemi

jusqu'en Champagne, il y épousa une noble de Rethel puis il vivota avec elle. La particule disparut, leurs descendants travaillèrent de leurs mains. On eut honte de l'officier russe et l'on n'y fit plus que rarement allusion.

L'été, la saison des brûlures, celle des plaisirs et des passions exacerbées, la saison des moissons. Elle sait encore où sont les champs de son père, leurs noms, leurs qualités et leurs défauts, elle y a travaillé avec ses frères dans cette même lumière. La poussière sous les habits les piquait, la paille et les chardons leur écorchaient les mains et les chevilles. Ils buvaient de la limonade tiède à la bouteille. Leur regard s'exerçait, on y voyait à quarante kilomètres à la ronde. Entre deux orages, on travaillait parfois tard le soir à la lumière des phares du tracteur pour sauver la moisson compromise. Elle est en route et, là-bas, personne n'a été prévenu. Sous la lumière, l'ombre, le cratère, le livre... *M.-S...* Elle évite d'y penser, se sent amnésique. Mais comment l'oublierait-elle ? Le livre, un été de braise, un concentré des crises qui ont éclaté entre elle et ses parents pendant son adolescence, entre elle et sa mère qui ne supportait pas de se voir reflétée dans l'œil de sa fille... "Baisse les yeux ou va-t'en, petite orgueilleuse." Elle détournait la tête, chantait intérieurement, ne comprenait pas, n'avait "le droit de rien". Rien de personnel, les lettres – son père les ouvrait –, les amis, critiqués, malvenus, les rencontres, les idées, les initiatives, même traitement... Elle agissait en cachette, avec le sentiment de la faute au fond de soi, faisait en cachette des tas de choses, lire, écrire, se lever la nuit... habitudes de taularde, d'illuminée, de désespérée. Elle a voulu repeindre la maison, sa façade était alors dans un piteux état, la rénover avec ses seules forces, la naïve, l'ambitieuse. Elle n'y était pas autorisée mais s'y est attaquée, comme si la façade c'était son visage à elle ou le

visage des gens, comme si c'était un tableau. Repeindre le monde. Tout, elle voulait tout, et tout de suite. Lutter contre les dégradations n'aurait su attendre. Ça ne s'est pas passé comme elle le souhaitait. Son père a dit non. Avec quoi on aurait payé les pots de peinture ? Et il aurait fallu installer un échafaudage, et elle n'y connaissait rien, à la peinture en bâtiment. Si on se comportait tous comme elle, on irait où ? Elle n'écoutait personne, elle filait, une chatte, un oiseau. Pas le sens des limites. La voix chaude de Brel, l'amour ardent.

Il y eut la naissance de la petite sœur l'année de ses seize ans. Mise devant le fait accompli : on ne l'avait pas tenue au courant. Ses frères et sa grande sœur savaient. Pourquoi pas elle ? Son corps de jeune fille s'exile loin du corps de sa mère pendant que des murs se resserrent autour d'elle. Son corps de jeune fille voudrait échapper aux prédictions maternelles, aux attentes des femmes, corps intuitif, corps sauvage, corps d'acrobate, corps de rêve. Une étrangère.

Elle déroutait sa mère, agaçait toute une lignée de femmes. Affrontements, dérobades, rapprochements incertains, éloignements décisifs, sentiment d'abandon ou de trahison. On la fera plier, elle va voir... et dès la rentrée... Ses élans arrêtés en pleine course, ses amours clandestines avec un homme de dix ans son aîné, paraît-il, brisées elles aussi, et du jour au lendemain – si c'est inventé ou pas, ou à moitié, avec elle, on ne le saura jamais. Il y eut un grand passage à vide. Des reproches, des reproches... formulés, non formulés... Elle voulait la vie, la joie, s'éprouvait soudain coupable, presque criminelle. Des larmes au fond de sa gorge, le jour, la nuit. Elle avance vers des terres de grande solitude. C'est à peine repérable pour les autres. Basculer dans le gouffre quand on était la joie même, sans que personne ne s'en aperçoive. Être désespéré est un luxe... Comme si elle avait été la plus malheureuse des malheureuses... non

mais alors ! Les mots lui sont venus un jour pour écrire le livre qu'elle ne peut relire aujourd'hui, les mots comme de grands coups de vent lui sont venus. C'est un roman, un roman, n'allez pas y voir autre chose... Si cela n'avait pas été un roman, elle ne l'aurait jamais écrit, comprenez-vous ? Brel, la Fanette, belle, trop belle, illusions envolées. Elle éteint la radio.

Elle roule sous un ciel parfaitement bleu. Pas de pluie, pas de grêle. Aucun orage. Quand il s'en présentait un, il s'éloignait avant de s'être fait entendre et le bleu reprenait possession du ciel. Personne ne croit plus à la pluie. Ce sera une lumière écrasante jusqu'à Noël, on le dit du moins, puis sans transition on passera du soleil à la neige. Sans soleil tout finirait par mourir. Dans cet excès de lumière rien non plus ne survivrait, des arbres perdent déjà leurs feuilles. D'énormes rouleaux de paille lisse semblent dévaler les pentes de la plaine. Des hangars en plein champ abritent des outils. Il reste par endroits des buissons de prunelliers, un verger, quelques noyers et cerisiers. Au sommet des tertres des bosquets de pins servent de refuge aux lapins de garenne. Elle roule dans l'ancienne Champagne pouilleuse. Les villages-rue se succèdent, les kilomètres se réduisent et les noms sur les pancartes lui deviennent familiers. Le clocher apparaît derrière le talus de la route, il grandit tandis que la côte crayeuse diminue.

La première maison, celle des parents de son amie d'enfance, est étroite, haute et penche légèrement. Elle n'a plus d'amies ici, elles travaillent toutes à Paris qui a fait de plusieurs d'entre elles des bonnes, des serveuses de bar ou de restaurant. Elle s'engage dans la rue principale, la quincaillerie, les halles, le magasin de meubles, le cabinet du médecin, l'épicerie, le salon de coiffure, les cafés. Façades à pans de bois. Monde figé. Dépaysement presque total, rien pourtant n'a tellement changé, sinon que tout lui apparaît non pas

plus petit que dans l'enfance mais plus vaste, vide et impressionnant. Dans le "centre-ville", une ruelle sur la droite mène à la maison de sa grand-mère maternelle, son sourire rayonne encore en elle. Elle tourne au niveau de l'église, sur sa butte elle ressemble à celle d'Auvers-sur-Oise, il est deux heures au clocher. Les hautes maisons médiévales, la boulangerie sont bien là. La mairie, les deux écoles, le monument aux morts, la gendarmerie, encore un café. Les pancartes : "Montmorency-Beaufort, Brienne-le-Château", "Bailly-le-Franc, Montier-en-Der".

C'est à quelques centaines de mètres.

Elle longe des maisons aux façades blanches, aux portails fermés sur la rue. Pas âme qui vive, nulle part, mais derrière les rideaux des ombres : "Une revenante ! C'est elle, leur fille, celle qui a écrit le livre, vous vous souvenez ?" S'ils se souviennent ? Et comment donc ! "Même avec ses lunettes de soleil, on la reconnaît... Son mari n'est pas avec elle... Alors, ses parents la reverraient ?" On se penche à la fenêtre, on déchiffre la plaque minéralogique de la voiture. 51, la Marne. Ici on est dans l'Aube, 10. "C'est elle, n'est-ce pas ? Elle vient de Reims. Elle n'a pas travaillé à Paris pendant quelque temps ? Sa mère avait dit... Il aura fallu ce coup dur... La pauvre, qu'est-ce qu'elle va trouver là-bas ?" On s'assure qu'elle se rend bien "sur les lieux". "Oui, elle ralentit, elle a mis le clignotant, elle se gare le long du trottoir d'en face." "Ça fait combien d'années qu'on ne l'a vue par ici ? Pas moins de sept, dix peut-être... Son mari ? Il paraît qu'ils ne sont plus ensemble. Ça va vite, aujourd'hui, les séparations." "Elle fait quoi, à présent ? Est-ce que vous le savez ? Et elle s'appelle comment, déjà ?" Les prénoms de la grande et de la petite leur reviennent, pas le sien. Elle ne s'appelle pas. "C'est celle qui a écrit le livre qu'il ne fallait pas. Leur troisième. Ils l'ont mise jeune en pension et on ne l'a

plus beaucoup revue depuis.” “Elle n’était pas bavarde mais polie. De l’eau vive...” “Sa mère racontait qu’elle n’avait parlé qu’à l’âge de quatre ans, d’un coup, et en construisant de longues phrases, elle les a tous soufflés.” “La tête dans les nuages. On lui posait une question, elle répondait à côté. Plutôt petite et mince, elle s’est mise à pousser comme un champignon et on ne la remettait plus, elle avait rattrapé la grande.”

On l’appelait du prénom de la “première”, puis on l’a appelée du prénom de la “dernière”, ensuite de celui d’une cousine de Paris. Pas grave. Ça lui convenait, ces négligences, elle y gagnait en liberté. Elle aurait aimé changer de prénom. Natacha ou Agathe. Fanny.

Elle y est. Maintenant elle doit, elle devrait descendre de voiture. Elle reste calfeutrée à l’intérieur, devant la maison. Les voisins se demandent ce qu’elle est venue faire. Seulement voir du dehors ? Elle ne va pas entrer, pas oser entrer. Son frère aîné y sera sans doute, alors...

Sur toute la longueur de la façade, le bas tient encore entouré du ruban rouge. Zone dangereuse. Elle ne regarde pas vers le haut, le colombier, le hibou, elle n’a pas connu les colombes. Il n’y a plus de “haut”. Ou presque plus. Elle ne sait pas, ne veut pas savoir. Le colombier : le cerveau de la maison, le temps, les années passées ici, années qui comptent double, triple, son attirance pour les yeux profonds du hibou. Elle voit, elle ne voit pas. Elle ne comprend pas ce qu’elle voit, pourquoi la maison est dans cet état, et dans quel état ? Qu’y a-t-il derrière ce reste de façade ? Pas la peine de tergiverser, c’est fichu, le petit frère l’avait prévenue, elle avait cependant un brin d’espoir. Elle va aller voir.

Devant elle : l'allée des tilleuls, les maisons comme des dents bien plantées dans une gencive saine, le terrain de football, son père arbitrait des matchs, ses frères faisaient du ballon un soleil, les marronniers séculaires, la gare, le passage à niveau, la route qui s'enfonce dans les bois, mène au bocage, aux étangs et au lac du Der. Elle pourrait poursuivre le voyage, elle retrouverait la forêt et dans la forêt les endroits où ils ramassaient des champignons et cueillaient du muguet. En continuant, c'est la route de la pension, huit années de taule, kilomètre après kilomètre, entre des prairies, une vingtaine de kilomètres. Enrégimentés, voilà ce qu'ils étaient dans cette taule. Ce n'était pas l'école de l'humanisme. Si c'était à refaire, elle ne referait pas le chemin. Pourtant, la taule, oui, la taule a été sa chance. Où sont ses attaches ? Elle est d'une maison. De la maison elle a été séparée jeune et en a gardé l'image de sa jeunesse. Maison-labyrinthe, jamais complètement explorée, qu'elle imaginait pouvoir visiter à fond un jour, maison à plusieurs niveaux, maison malade aussi, puis maison guérie, rénovée, qu'elle n'a pas connue, ce fut juste après le livre qu'il n'aurait pas fallu qu'on l'a rénovée, une splendeur. Une fois, une seule, elle est passée devant en voiture et a été éblouie par sa beauté. Un or doux, une harmonie parfaite, à l'intérieur aussi tout avait été refait. Elle n'avait pas le droit d'y entrer. Cette image de la maison dorée, bien réelle, est celle d'un rêve. Elle a joué entre ses murs avec un si grand plaisir, ensuite ce fut la taule, et rien n'a plus été pareil.

Son père était au-dessus des lois, ou à côté. Elle avait hérité une part de sa liberté de parole, de son insoumission naturelle, "de l'impertinence", disait le directeur de la taule. Un conseil de classe se réunit dans le but de voter son exclusion temporaire, trois jours à la porte du lycée, pour l'exemple. Qu'a-t-elle fait ? Rien... non, elle n'a

rien fait... Deux professeurs la soutiennent. L'une dit qu'elle récite des poèmes comme une actrice professionnelle, que sa voix est une musique. L'autre dit que son comportement ne relève pas de l'insolence mais de la fantaisie. Son cas reste litigieux. On la prive de sortie, deux mois sans quitter la taule. Être là, être ailleurs, qu'importe. La taule : plus de bêtes, plus de jeux avec les petits frères, le temps fractionné en heures de cours, d'étude, de sommeil, pas un instant à soi, chaque minute sous surveillance. Elle lit. Et elle écrit, le dimanche, des lettres à un inconnu, en français, en allemand, pas même des bouteilles à la mer puisqu'elle les garde pour elle et qu'elle devra les détruire pour qu'on ne les découvre pas quand on fouille leurs casiers ou leurs poches. Seule dans la salle d'études, punie le dimanche, elle dessine ce qui l'entoure, les pupitres, le bureau et le portemanteau, les toits du dortoir des garçons qu'elle aperçoit par la fenêtre, la cime d'un arbre qui en dépasse. Elle n'illustre pas de poèmes, ce sont des extraits de poèmes qui viennent illustrer ce qu'elle dessine, "Le ciel est par-dessus le toi, Si bleu, si calme ! Un arbre, par-dessus le toit, Berce sa palme...". Elle est en taule et elle a le sentiment d'exister intensément. Elle lit les auteurs au programme de français. Voltaire le très sec, l'ironique, le mordant, qui passa quinze années chez la très intelligente Mme du Châtelet au château de Cirey-sur-Blaise, pas loin de cette petite ville où elle moisit en pension, Cirey qu'elle connaît, joli village avec son pont sur la rivière, les forêts sur les collines. Diderot l'impertinent, son préféré, qui était de Langres, la ville des remparts au sud du département. Rousseau le romantique qui aimait les rives du lac de Bienne en Suisse et se réfugiait dans la nature pour oublier la méchanceté des hommes et herboriser. La concierge du lycée l'introduit chez elle quand le proviseur est à la messe avec sa petite

famille. Elle se siffle un ou deux Martini, picore des chips et des cacahuètes. Elle rit aux larmes pendant que le concierge fait le guet et que sa femme l'invite à manger une crêpe ou à jouer à la belote après dix heures du soir. M. et Mme Loiseau, ils s'appelaient, des anges. Que va-t-elle trouver derrière la maison, dans la cour ?

Elle descend de voiture. "C'est donc bien ça, se disent les voisins, elle vient se rendre compte. Est-ce que quelqu'un l'attend ? On n'a vu personne s'y rendre." Un coup d'œil à leur montre : "Si elle repart tout de suite, c'est que son grand frère lui aura montré la sortie avant même qu'elle ait fait deux pas dans la cour." Ils vont chronométrer la visite, passer devant la maison à pied, et en voiture au grand ralenti, guetter l'heure et les conditions de son départ.

On n'entre plus devant par le porche, ce n'est plus possible de passer par le portillon du grand portail comme on l'a toujours fait. Elle prend sur le côté et elle pénètre dans la cour qui s'ouvre sur l'effondrement calciné de toutes les constructions. Ce chantier, ce chantier... un tremblement de terre... ce chantier, partout... Plus de chemins, rien n'est plus relié à rien. Comment avancer là-dedans ? Étranges couleurs, brun, gris, ébène, anthracite, roux, rouille, jaune, blanc, grège. Étranges odeurs, âcres, fortes, prégnantes, de charbon, de suie, de bois, de terre, de poussière, de moisissure. Incroyables agencements de formes. Elle se déplace dans une lumière crue, un éclairage irréel, parmi les poutres enchevêtrées, allongées au sol comme des cadavres ou suspendues dans les airs, des morceaux de mur, des éclats de tuile, des monticules de débris, des fils qui pendent, elle ne sait quoi, elle chancelle un peu et elle sourit.

Elle est venue. Elle voit. Y croire. Ne pas y croire. Regarder ce qui est, regarder ce que la mémoire ne saura enregistrer. Voir comment tout s'est fait et défait. Revenir pour voir cela... N'insistons pas, ça ne

sert à rien, rien ne sert plus à rien en ce moment. Ne pas pleurer pour ne pas empêcher ce qui doit avoir lieu, ce qui doit être vu, éprouvé. Alors elle aperçoit son père au fond de la cour, les yeux au sol. Il tient un morceau de ferraille dans les mains et le tourne en tous sens. Pendant une longue minute, il ne la voit pas. C'est lui, et c'est un autre homme, comme sur une photographie ancienne. Il s'est passé du temps, la photo s'est ternie mais on l'a retrouvée au fond d'un tiroir et elle est unique. Sa gorge lui fait mal, elle se mord les lèvres. Ce morceau de ferraille, on dirait une petite roue. Une roue de quoi, de landau, d'ancienne trottinette ? La roue d'un vieux jouet.

L'ASSIETTE AUX OISEAUX

E LLE AVANCE, son pied cogne contre une poutre. Il la voit enfin, laisse tomber par terre sa ferraille, hésite, vient à sa rencontre et s'arrête au milieu de la cour. Cheveux bruns rejetés en arrière, grand front dégagé, il a maigri et flotte dans sa chemisette à petits carreaux grenat.

Des images assaillent la numéro trois, rapides, lumineuses. Le petit frère en short et polo jaune, un ballon sous le bras, rejoint des camarades dans le clos, leur terrain de jeux. La petite sœur, blonde, ronde, un nœud dans les cheveux, fait ses premiers pas. Elle, la numéro trois, la tient par la main sous l'auvent derrière l'échelle, robe bleu clair à fleurs rouges, claquettes dorées. Elles observent des poussins au duvet tout neuf rassemblés sous la cage. Puis la petite sœur fait de la balançoire entre les deux marronniers. Et ces autres images, toute une succession. L'escalier qui mène au grenier et à sa chambre de jeune fille. Les lilas. Le toit de la grange, la cage de la tourterelle, l'ombre de la grange. La photo où ils sont regroupés sous les marronniers en fleur, le rose et le blanc, un jour de fête, jour de printemps. Elle y est chaussée de ses ballerines vernies noires qu'elle époussette à chaque instant avec son mouchoir parfumé à l'eau de Cologne, autour de son cou un collier aux fausses perles de culture qu'elle avait offert à sa mère et qu'elle lui a emprunté pour la photo.

“Tu pleures ? Garde tes larmes pour plus tard, pour le jour où ça en vaudra la peine, pour le jour où...”, ils ont souvent entendu cela quand ils n’avaient plus que les larmes comme moyens de défense. Le jour où les larmes en valent la peine est venu. Elle les refoule. On pleure rarement face au malheur, on crie ou l’on se tait. Ce chantier... ce chantier... Ils vont lentement au-devant l’un de l’autre, ils traversent, retraversent des années de leur vie. Elle enjambe des tronçons de poutre, contourne des obstacles, regarde où elle met les pieds. Ils échangent un timide bonjour. Ils sont nus devant le malheur, à égalité devant le malheur. Qui sait si un petit rapprochement ne va pas se produire sur le lieu du malheur ? Pudeur, gêne.

Il fait chaud, elle transpire autant que son père qui ne s’attendait pas à sa visite, son père qui a blêmi, elle transpire et elle a froid. Ils sont perdus, tout petits au milieu du chantier. Il n’a pas l’air mécontent de sa visite.

Ce qu’elle comprend : ils vont, ensemble tous les deux, revoir la maison, lui faire leurs adieux, aussi irrécupérable soit-elle, aussi dangereux cela soit-il. Ils vont ensemble assister à ses funérailles ou à sa résurrection. “Ne vous y aventurez surtout pas”, ont dit les pompiers à son père qui, sans un mot, la guide, la conduit à la chambre du fond, la préférée de sa femme, celle des enfants, vaste comme trois chambres d’aujourd’hui.

Il lui fait signe de s’avancer dans la pièce vidée de ses meubles qui sèchent dans une grange voisine, “sauvés”. Elle pense “C’est déjà ça...”. Le désarroi sur leurs visages. Leurs regards s’évitent, se croisent furtivement dans les miroirs accrochés au-dessus de la cheminée et de la commode, elle y reconnaît les grosses fleurs rouges du papier peint. Elle aimait, ils aimaient l’atmosphère de cette

chambre, ses boiseries, ses placards, ses glaces, ses meubles de bureau que le médecin convoitait, il en avait proposé une grosse somme. La maison ne manquait pas de pièces, ils n'habitaient pourtant que celle-ci dans sa petite enfance et la chambre des parents qui leur servait de cuisine de novembre à mars. Elle tombe malade et, de son lit, regarde fixement les petits carreaux colorés de la porte. Sa mère disait que leur père ne l'aidait pas assez, qu'il ne voyait pas ce qu'il y avait à faire chaque jour. Il s'en excusait avec un doux sourire et ce drôle de haussement de sourcils qu'il a lorsqu'il est contrarié. Elle se ressaisissait : "Il est gentil avec les enfants, et il a perdu ses parents jeune." La petite attendait que sa mère vienne lui donner à boire et déposer un linge mouillé sur sa nuque raide. Les chandeliers et le réveil en marbre se reflétaient dans la glace. Un rayon de soleil éclairait les chalets du globe de verre. Elle explorait les paysages qu'il abritait, allait d'un chalet l'autre, le petit, le moyen, le grand, se rendait de la grotte obscure au sommet de la plus haute montagne. Les collines de mousse sont bordées de coquillages et de lichen. Le sentier descend en lacets vers le lac. Des voiliers et des cygnes en verre filé voguent à la surface de l'eau. "Papa, ouvre-moi la porte du moyen chalet. – On ne peut pas. – Mais si, ouvre-la." C'était possible, tout était possible avec cette fièvre qui ne la lâchait pas. Un ancêtre de son père avait réalisé cette œuvre dans les années soixante-dix, 1870.

Ils ne s'attardent pas, le plafond va tomber d'un moment à l'autre. Il lui montre un tableau au cadre cassé, des pivoines que son oncle a peintes, elle le fera réparer. L'ingénieur parisien qui pilotait voiture et moto, jouait aux courses, fréquentait les casinos et les boîtes de

nuit et oubliait ses deux filles dans une chambre d'hôtel, avait fait visiter à son jeune neveu l'Exposition universelle de 1937 et lui avait payé une soirée au Moulin Rouge.

Dans la chambre des parents à la place du plafond, le ciel très bleu aspire le regard. Des bibelots ont roulé sur le sol. Une poupée dans un fauteuil n'a plus sa tête. Elle l'avait offerte à sa mère en remplacement de celle qu'elle lui avait cassée sur la marche du porche. Elle a cassé à l'âge de quatre ans la poupée d'enfant de sa mère aux boucles brunes et à la robe de broderie anglaise blanche. Mais pourquoi sa mère l'avait-elle laissée jouer avec une poupée de porcelaine qu'elle arrivait à peine à porter ? Ici, autour de la table ronde, à l'âge de dix ans, elle avait appris par cœur *Les Animaux malades de la peste* de La Fontaine. Ils en avaient fait une petite pièce de théâtre à l'école, elle y tenait le rôle de l'âne, l'animal qui allait être sacrifié. Et à douze ans elle apprenait des extraits des tragédies de Racine. La prière d'Iphigénie la glaçait, il y était encore question de sacrifice, humain cette fois. "Mon père, cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi, quand vous commanderez, vous serez obéi..." Dans l'ombre du placard, la lampe à pétrole a son verre cassé. Antiquaires et brocanteurs passaient et reluquaient ces objets. Ils les auraient bien laissés sans rideaux et sans lits, sans chandeliers et sans armoires. L'ancien colombier, elle le savait, abritait au-dessus du porche les objets des morts. Elle s'y est rendue quatre ou cinq fois, elle en a rapporté un paon en faïence, on glissait le courrier entre ses plumes, une visionneuse en acajou avec des vues du Paris de la Belle Époque et des capitales de l'Europe, un dessous-de-plat et une ombrelle. Sa mère pouvait l'obliger à aller remettre ces objets où elle les avait dénichés, à cause des microbes. Elle menait sa chasse aux trésors dans une poussière suffocante, parmi les crottes de souris et

les toiles d'araignée, fascinée par d'anciens jouets en bois cassés, un cheval à bascule, deux marionnettes, pas de poupée, elle serait bien redescendue avec une poupée ou même des restes de poupée. En bas, la rue dormait sous le soleil des après-midi de moisson. Elle restait sous les tuiles dans la chaleur de juillet. C'était interdit et c'était extraordinaire. Les habits des morts s'effritaient entre ses doigts et l'émotion la prenait à la gorge. Ces hommes et ces femmes n'avaient pas eu le temps de devenir vieux. Morts à la guerre, la Grande, ou des suites de la guerre... les maladies, le chagrin. Son père lui aurait-il parlé dans l'obscurité du colombier s'il l'y avait rejointe, pas de son propre père, il n'aurait pas pu, pas su, et que savait-il ? Elle ne lui aurait rien demandé. Le silence c'est la paix, le respect. Elle essayait de se familiariser seule avec l'histoire de ces personnes fauchées dans la fleur de l'âge. Elle les rencontrait sur des photos en noir et blanc enfermées dans une enveloppe au fond d'un tiroir, "C'est qui ? elle demandait tout de même à sa mère. – Ta grand-mère paternelle. – Et là ? – Ton grand-père paternel. – Et la femme au chapeau à voilette ? – Ta grand-tante, la sœur de ta grand-mère. – Et celle au boa ? – L'autre sœur de ta grand-mère. – Elles sont jeunes. – Oui. – Elles sont élégantes. – Sur les photos, oui. – C'est notre famille, ma famille. – Oui". Elle les aurait tous aimés. Ils l'auraient comprise. Dans le colombier, elle leur inventait des histoires d'amour qui duraient, elle reprisait les accrocs causés par la guerre.

Dans l'autre grenier, vaste et aéré, au-dessus des chambres, tout était très normal ; la bascule, une armoire, un bahut, des chaises pliantes. Il dit : "La bascule... brûlée, fondue."

Il ramasse des éclats de marbre. Elle soutient son regard.

— Tu nous pesais chaque été.

— Tu étais fluette. Poids plume.

— Je me suis rattrapée.

— Pas tant que ça.

Le vaisselier dans la chambre des parents a gardé sa rangée d'assiettes anciennes derrière lesquelles ils glissaient les papiers importants, polices d'assurance, feuilles de sécurité sociale, factures, devis, qu'ils égarèrent. Il lui donnera l'assiette aux oiseaux. Son père vient de le lui dire. Elle n'ose pas regarder l'assiette fabriquée en Angleterre. Des oiseaux bleus. Le service à thé de Chine n'a rien eu, il n'a jamais servi, on ne buvait que du café. La chaise paillée est toujours devant la fenêtre. Dans le vestibule menant à la chambre de la petite dernière, plus d'étagères à chaussures, et sur le sol des chaussures au cuir carbonisé. Les journaux, revues, calendriers, cartes postales qu'on y gardait se sont volatilisés. Un trou à la place de la chambre, de l'herbe entre les décombres, touches de vert sur beaucoup de noir. Les deux poupées, l'une d'elles lui appartenait, la petite sœur la lui avait fauchée, ont disparu.

Elle pense, et le dit, qu'il faudrait reconstruire la même maison. "Non." Son père est catégorique, ça demanderait une somme fabuleuse. Elle insiste, il fronce les sourcils. Elle n'aurait pas dû insister. Elle demande en quelle année la maison avait été construite. Milieu du XIX^e siècle, il estime, et le XIX^e siècle est mort. Pas la peine de forcer les questions, de dater les choses. Quand les sept enfants étaient enfin élevés, la maison a tiré sa révérence. Elle avait gagné en confort, avait été restaurée, elle n'aura pas abrité ses parents pour leur retraite. Les odeurs, les tableaux, les objets, les arbres, les perles, les chansons, les vieux livres ne devraient pas brûler. La maison est partie deux ans après la mort de leur grand-mère maternelle, le jour de l'anniversaire de leur père, il venait d'avoir soixante-trois ans. Cinq jours entiers seront nécessaires à son déblaiement.

Le porche leur manquera, le portail, ils laissaient sur les marches des messages écrits à la craie. Ils mangeaient sous le porche par grande chaleur, le soleil frappait le torchis blanc de la grange. Une barrière protégeait l'entrée de la cuisine. Par une fente du portail elle voyait un morceau de trottoir et de rue et c'était comme voir un fragment de tableau.

— Vous y avez beaucoup joué, dit son père. On a remplacé plusieurs carreaux. Des heures entières le jeudi, tu jouais sans dire un mot.

Elle jouait. Sa balle frappait le mur craquelé qui se couvrait de paysages habités, devenait une fresque élastique. Un tourbillon, et elle rattrapait la balle puis retrouvait les figures du mur où elle les avait laissées. Ses parents, ses frères et sœurs l'ignorent : c'est ainsi que lui sont venus ses premiers petits romans. Une balle, deux, trois balles... Elle jongle avec les balles, avec les mots qui rebondissent à la vitesse des balles. Ses phrases s'agencent en chapitres.

— Ta mère traversait le porche en vous tenant enveloppés dans une couverture de laine pour que vous ne preniez pas froid.

— Oui.

C'est la première fois qu'il fait allusion à sa mère.

— Elle n'est pas en forme.

Un silence.

— On est assommés.

Il se penche sur un brodequin, le pousse brutalement du pied vers une marche. Geste de colère ?

— Alors, t'es venue ? Après tout ça...

Elle dit oui, tout bas.

— Tu l'as su quand ?

— Hier soir.

— Seulement ?

— Oui.

Son frère aîné au fond de la cour les observe, assis sur le bord d'une brouette. Il ne saisit pas ce qu'ils disent mais il attend que ça dérape, tourne au vinaigre, voilà qui pimenterait sa journée. Il se frotte les reins, fait maintenant quelques pas dans leur direction. S'il s'en mêle, et il n'a pas à s'en mêler, s'il crache à la figure de sa sœur tout ce qu'ils ont ruminé pendant sept ans, elle n'aura plus qu'à s'en aller.

— Tu te rappelles, dit son père, vos plongeurs ?

D'un coup de tête, le cœur battant à vive allure, elle lui signifie que oui, oui, elle se rappelle. L'hiver et au printemps, l'eau stagnait sous le porche dans les trous de terre battue. Ils couraient, glissaient, tombaient à plat ventre dans la boue avec leurs tabliers neufs. Les petits frères faisaient des colères sous le porche avant de partir à l'école. Le plus jeune se roulait sur le sol, en grattait la terre de ses ongles, la portait à sa bouche. Il voulait rester auprès de sa mère et continuer à jouer, jouer. Après, ils ont coulé une dalle de ciment.

— Les nids, il dit.

— Les oiseaux, elle murmure.

Les nids de martinet accolés aux poutres n'ont pas tous été détruits. Ils surveillaient les nichées. Avec leur père, les enfants observaient l'élevage, le sevrage, les premiers vols. Apprendre à voler s'accomplissait par étapes délicates. Des oisillons restaient agrippés aux murs et piaillaient. Les plus faibles tombaient et se blessaient quelquefois mortellement. Sous leur duvet chaud, les enfants sentaient s'éteindre leur cœur. Le porche, entre rue et cour... Des démarcheurs en poussaient le portillon et demandaient s'il y

avait quelqu'un. Elle leur répondait que madame était absente, qu'elle était la bonne. "Tu m'as l'air d'une bonne !" Ils repassaient, frappaient à toutes les portes. Les enfants rigolaient.

— Si on reconstruit quelque chose, dit son père, le porche n'y aura plus sa place.

Tous les samedis, elle le balayait à fond. C'était ici, sous les poutres du porche, qu'entre frères et sœurs ils échangeaient des secrets, se taquinaient, lisaient le journal et se passaient des bandes dessinées.

— La maie, elle est là.

Les plaques de torchis mouillé l'ont protégée. Son père passe le doigt sur un morceau de bois noirci par le feu.

La cuisine, ils sont maintenant dans la cuisine. Elle a sept ans et elle est assise à la grande table entre ses parents qui veillent à ce qu'elle mange car elle n'a plus jamais faim, sauf à l'heure du goûter. Puis elle y est "en bout", en face de son frère, le responsable du tiroir aux serviettes. Un clin d'œil et elle lui lance sa serviette par-dessus les couverts. Il lui envoie la sienne. Roulée en boule, elle tombe dans une assiette pleine de soupe. Ils emménageaient dans ce qu'ils appelaient "la petite cuisine" à chaque printemps. À chaque automne, ils réintégraient la chambre des parents. Ils passaient ainsi les hivers au chaud sans avoir à traverser des dizaines de fois par jour le porche humide et venteux.

— C'était bien, le théâtre.

— Quel théâtre ? demande son père.

— Les pièces de théâtre à la radio, le mercredi soir.

— Ah oui, oui.

Le théâtre finissait tard. Après chaque pièce, elle se forgeait des promesses de bonheur en interrogeant son visage dans la glace. Elle interrogeait sa future vie et son sourire, elle habiterait une chambre

sous les toits de Paris.

Elle reconstitue le coin de l'évier, les deux fenêtres donnant sur les marronniers de la cour, la glace entre ces deux fenêtres, l'étagère du poste de radio qui datait de 1937. Ils s'asseyaient dehors sur le banc devant la fenêtre de la cuisine à la tombée de la nuit. Ça sentait le tabac brun, les petits cigares de son père ou ses gitanes maïs.

— Et l'horloge ?

— Vendue.

À travers un carreau brisé, elle aperçoit la cour et l'auge devant la cuisine. La cour... un amas de poutres carbonisées affalées au sol ou à demi suspendues dans les airs.

— Si on avait noté...

— Quoi donc ?

— Ta mère a retrouvé d'anciens calendriers et des lettres que tu nous écrivais de la pension. Tu ne te plaignais jamais. Ta petite sœur n'a pas connu ça, elle ne l'aurait pas supporté.

Devant eux, elle ne parlait pas d'elle. Elle n'a d'ailleurs jamais pensé se confier à ses parents, ni à personne. Ici aussi, ça pouvait être pénible quand les pavés rougissaient d'humidité, que les mauvaises odeurs remontaient. Le temps changeait, un froid pénétrant glaçait les os. On s'épiait, ne se supportait plus. "Ne m'approche pas, ne me frôle pas. Ne me regarde pas de cette façon, ne me parle pas sur ce ton..." Des colères couvaient, éclataient, personne ne voulait céder. Ils refusaient tout arbitrage, se sentaient abandonnés de la terre entière. Après les repas, la vaisselle faite, il arrivait que leur mère craque. "Qu'est-ce que je suis venue m'enterrer ici ? On ne reçoit pas beaucoup d'affection dans ce pays. Où est passé votre père ? Mes enfants, soyez gentils. Je vous en prie, ne vous disputez pas. Savez-vous où est passé votre père ?" En colère

contre son mari, il lui arrivait de traiter ses enfants de “petits sauvages”. Si tout allait bien entre eux, ils étaient ses “bouts de chou” et elle les couvrait de baisers. Leur enfance, un roman russe... Reims où elle avait grandi manquait à leur mère. Les efforts qu’elle a faits pour tenir ici, sa fille les mesure aujourd’hui seulement. Lui, il aimait les chevaux qui l’aimaient aussi. Les chauves-souris hibernaient dans l’écurie. Elle les découvre un après-midi dans l’angle gauche du bâtiment, les ailes déployées, la tête en bas, elle ne comprend pas ce qu’elle voit et pousse un cri. “Chut, ne les dérange pas”, il lui glisse à l’oreille.

Sur les marches du porche elle reconnaît la corbeille à fruits, le panier à salade, le sac à commissions, deux vases, la boîte à couture qui déborde de pelotes de laine, la collection de timbres, une corde à sauter, un ballon, des brodequins, un coffret à bijoux de pacotille. Et ce souvenir de la baie de Somme : un minuscule sabot en bois daté de 1915. Cette année-là, son grand-père paternel faisait la guerre comme cuirassier dans la Somme. Il y a rencontré sa future femme, il venait en repos chez la mère de cette jeune fille. Le petit sabot au talon fêlé est décoré d’un canard bleuté. La date et le lieu sont écrits à l’encre passée sur la semelle. Quand il rentre en 1919, après son mariage avec cette jeune femme, l’enfer de la guerre le rattrape. L’ancien élève des Oratoriens puis l’ancien cuirassier noie ses visions dans l’alcool. Ce petit sabot, c’est elle, la numéro trois, qui l’a ramené du colombier. Elle a sauvé la vie au petit sabot, elle n’est pas sûre que son père s’en souviene.

Elle regarde ce qu’il reste de la grange, voit la maison quand, de cette grange, elle lui apparaissait éclairée dans la nuit. Les rideaux aux fenêtres, les jetés de lit à fleurs jaunes, les volets percés de petits trèfles, les roses trémières, la haie d’églastrines, toutes ces jacinthes,

ces tulipes, ces glaïeuls et ces dahlias flamboyants que leur mère plantait chaque année, trop beau pour durer ? C'était leur maison, elle va aussi manquer aux autres qui protégeront mieux la leur.

— Ta mère se demande ce qu'on a fait de mal, pourquoi on nous punit comme ça.

— Ce n'est pas une punition.

— Pour elle si.

— Elle a toujours été soucieuse.

— Pas un mégot ne traînait avec elle. La nuit, à l'époque des moissons, elle se relevait, écoutait, allait voir. Aujourd'hui, on ne pensait plus au danger.

— Je pourrai passer la voir tout à l'heure ?

Pas de réponse. Les chats se glissent entre les poutres, flairent les nouvelles odeurs, ne retrouvent pas leurs anciens parcours. Le tracteur a été sauvé avec une remorque de foin frais.

Devant les bâtiments effondrés, ils sont comme sur un champ de bataille que les troupes auraient déserté après un bombardement. Pourtant le cœur de la bête couchée là ne s'est pas complètement arrêté de battre. Ça respire encore, chuchote. Ils faisaient du vélo autour des bâtiments. La cour était un manège, la fleur du marronnier le pompon. Les vélos étaient trop grands pour eux, ils roulaient trop vite, négociaient mal leurs virages et se retrouvaient par terre. Ils restaient dehors, cherchant à se faire oublier. Ils aménageaient des grottes dans les tas de paille. Elle arrachait les orties dans l'étroite ruelle qui séparait son jardin de la grange. Leur père les cachait dans le coffre à grain, dans une ancienne soue, entre le tas de bois et les marronniers, entre des bottes de foin, au fond d'un tonneau, sous l'établi du hangar, sous la remorque, dans une couverture, dans des sacs de jute, sous des imperméables. Elle sciait

des rondins de bois, la sciure lui piquait les yeux, saupoudrait ses cheveux tandis que la poule et ses poussins se rassemblaient sous la cage pour une longue nuit. Les lapins grignotaient des tranches de betteraves juteuses et des carottes blanches en la regardant dans les yeux. La volaille se disputait des places sur les perchoirs de fortune et les oies interrogeaient le silence. La chouette lançait son cri derrière la grange noire, on aurait dit le vent, on aurait dit le loup. Le veau naissait en pleine nuit, se dressait sur ses pattes et se frottait en frissonnant contre sa mère qui le léchait. La vache recevait une boisson chaude et sucrée.

Ils ont trouvé le cheval mort dans l'écurie un matin d'hiver, ils s'en souviennent tous. Treize ans, elle avait. Le cheval est mort à cause du tracteur qui l'avait réduit au chômage. Les bêtes comme les humains "font" de la dépression. Le cheval disparu, elle aurait voulu que son père se procure un âne. "Un âne, moi aussi je veux un âne", disait le petit frère. Ils jouaient à la guerre dans les tranchées de l'arrière qui n'avaient pas encore été remblayées. Ils montaient les raidillons de la carrière de craie pour les descendre à toute allure sur les fesses et ils se retrouvaient au fond d'un ravin aussi impressionnés que s'ils étaient tombés d'un sommet des Alpes au fond d'une crevasse.

Son père attend la visite des experts. "Une grosse affaire", ont dit les assureurs qui s'en occuperont après avoir vu tous les autres sinistres de la région. Son frère aîné continue à travailler là. Il récupère des planches dont il ne fera rien, prend de l'eau au robinet. A-t-il prévenu leur mère de sa visite ? Son père vient chaque jour nourrir les chats, il ramasse des bouts d'objets, les regroupe dans un coin de la cour. Qui sait où il est, en quelle saison, quelle année ?

— Il était quelle heure ? elle lui demande.

Il faisait encore jour, et si chaud et sec que l'air aurait pu s'enflammer de lui-même. Le thermomètre sous le porche l'après-midi avait dépassé les quarante degrés. C'était un dimanche, et le dimanche, pour joindre des pompiers... Si la catastrophe s'était déclarée la nuit, ils seraient morts asphyxiés pendant leur sommeil. Ainsi, elle aurait tout perdu.

Ils n'ont rien vu venir, n'ont rien senti. Il suppose que ça a pris à l'entrée de la chambre du haut, au niveau de la boîte de dérivation. La chambre du haut c'était la sienne, sa chambre de jeune fille, à l'écart de la maison, côté cour donc, au-dessus du hangar, de la cave et des cuves à fuel. Des domestiques y avaient dormi, et le prisonnier de guerre allemand de son père. Elle dit que quelque chose viendra à la place de la maison.

— La bonbonne d'eau-de-vie avait toujours été dans ta chambre.

“Toujours” signifie depuis un siècle et demi.

— Tu l'as voulue, ta chambre. Pas de chauffage, pas de volet à la fenêtre, des courants d'air. Quand il gelait à pierre fendre, ta mère a bien cru que tu allais attraper une pneumonie, mais rien à faire...

— À seize ans, c'est normal. Je dormais avec mes frères.

— Non, avec ta sœur.

— La dernière année, oui.

Un coup d'œil aux deux chambres du haut, rien. Elle avait convoité la première à mi-étage. La seconde, plus haut, était minuscule. La bonne devait autrefois loger dans la grande, le commis dans la petite. Ils n'avaient plus ni bonne ni commis. Elle s'installe dans la plus spacieuse l'année de ses seize ans. Elle y transpire en été, y gèle en hiver, grelotte sous l'édredon humide. Sur le transistor de son frère le guitariste, elle écoute “Le club des poètes”, note des noms, Apollinaire, Éluard, Carco, Aragon, Desnos, Prévert, Vian,

Cendrars... “En ce temps-là j’étais en mon adolescence... J’avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de mon enfance... J’étais à seize mille lieues du lieu de ma naissance... J’étais à Moscou...” Son père lui montre, posée sur une chaise en fer, une revue qui contient un dossier sur la Champagne.

— Regarde.

La maison y est. Elle se présente de face, le colombier en relie les deux ailes. Sa dentelle de bois court le long de la toiture, autour des portes, des fenêtres, des hublots du colombier. Un fin tavillon recouvre la façade. Elle semble sortir d’une peinture de Chagall. Dénombrer les choses qu’elle abritait est impensable, il faudra en dresser la liste pour les experts. Il faudra la décrire auprès des assureurs, il faudra la mettre en équation avec une somme d’argent, montrer quelques photographies, prouver on ne sait quoi. Les mots ne peuvent rien, les gestes, les regards, les silences peuvent davantage.

— Tu connaissais cette photo ?

— Non.

Si Van Gogh avait peint la maison, il aurait prédit ses flammes, il aurait vu derrière sa façade sereine poindre des menaces. Il était le peintre des flammes invisibles, du drame qui attend son heure. Ses toiles disent l’attente portée au paroxysme. Dans les champs de la plaine d’Auvers-sur-Oise où il avait planté son chevalet, il s’est tiré une balle dans la poitrine le 27 juillet 1890, il n’est pas mort sur le coup. Il avait réalisé quelques jours plus tôt “un croquis de vieux chaumes et les croquis de deux toiles représentant d’immenses étendues de blé après la pluie”. Théo, le frère de Van Gogh, qui l’a tant aidé, qui s’est marié et a eu un enfant, meurt de chagrin, chagrin fou, à en perdre le goût de vivre et bientôt la raison.

L'été, la saison des naissances. Elle vient au monde un 27 juillet, le petit frère gardien de but un 6 juillet, le frère guitariste un 7 juillet, le frère aîné un 10 août, la grande sœur et leur mère sont nées en juin, leur père, donc, un 1^{er} août. Ils sont des enfants du soleil. Il lui montre un autre document. On y voit la maison à nu, ses pans de bois, le rectangle du portail, ceux des fenêtres, l'ovale des hublots du colombier.

— Je tiens ça des archivistes du Der. Ils me l'ont envoyé quand ils ont su.

À quelques kilomètres d'ici, trois villages ont été mis sous l'eau pour permettre la construction du lac artificiel du Der et protéger la ville de Paris des inondations. Maisons démolies, dynamitées, puis brûlées. La ferme de son père appartient à une peuplade en péril. Des fermes se vident, des champs s'en vont grossir d'importantes propriétés. De jeunes paysans ne peuvent rembourser leurs emprunts. Certains se suicident dans un silence total. La mort des paysans ne fait pas couler beaucoup d'encre. Depuis que la maison avait été restaurée, on ne craignait plus de la perdre. À l'âge de dix-neuf ans elle l'a peinte, claire, belle, mais menant un sourd combat entre la terre où elle veut rester et un oiseau qui, venu du ciel, cherche à l'enlever. Un enfant défend ses fondations pendant que l'oiseau l'attrape par la tourelle du colombier pour l'emporter dans son bec. Elle a fait d'elle un deuxième tableau, la maison vogue sur une mer démontée. Elle se souvient de l'avoir peinte une troisième fois dans une ignorance prémonitoire, façade ouverte sur toute une série d'escaliers, des flammes montent au-dessus de sa toiture, ce n'est pas elle qui brûle, c'est un arbre qui derrière elle s'est transformé en torche.

Solitude de l'adolescence, profonde, sensuelle. Elle enfouissait ses bras dans les sacs de blé en récitant *Le roi des aulnes* puis s'endormait avec le chat, allongée sur les sacs, dans l'odeur de la toile jute et des grains de blé. Elle oubliait tout, ça durait quinze belles minutes et soudain le pigeonnier de la cour – il y avait un pigeonnier dans la cour – rassemblait tout un orchestre. Elle entendait des violons. Odeurs, poussières, sucs, l'air vibrait. Elle s'enfuyait dans les prés. L'herbe y était haute, le friselis des roseaux la berçait. Elle retrouvait les génisses effarouchées, les vaches tranquilles, la mélancolie de leur regard, leur apaisante rumination.

— Comment évaluer tout ça ? Ils réclament une liste avec une estimation. Des prix, des factures, des photos qu'on n'a pas, qu'on ne retrouve pas... Tu en as, toi ? Je les verrais à notre place...

L'angoisse altère sa voix.

— Ça ne s'évalue pas.

— Bien sûr que non.

Il aime être avec ce qu'il reste des choses, y être avec sa fille. Dans son appartement de Reims, une maie en chêne occupe une place d'honneur. Il la lui a offerte. Elle y avait caché un Pinocchio que ses frères se disputaient. Quand elle reçoit cette maie dix ans plus tard, Pinocchio au fond du pétrin n'attend plus personne. Elle l'avait oublié, elle le sort de son cachot. Des mèches brunes tombent dans les yeux du petit farceur, ses chaussons rouges ont été grignotés par les souris. Il a un air à la fois contrit et polisson, cheveux en soie lisse, sourcils haut levés, regard en coin.

— Pour aller au jardin, on devra suivre un autre trajet.

Elle voit comment s'agençaient les bâtiments. Les dépendances de chaque côté de la cour étaient des constructions aux entrées ronde, rectangulaire, ovale brisé. Des lampes s'allument dans la nuit. Celle

du porche éclaire le gouffre de la cour, celle de la grange se balance entre les tas de paille. Son père remplit le pot à lait des voisins qui demeurent en retrait sur le seuil de l'étable. Elle transporte des bottes de paille. Dans l'étable, les bêtes écoutent leurs voix. Dehors, la pluie glacée ravine la cour, creuse les flaques. Ils pataugent dans la boue, elle s'éclabousse jusqu'aux genoux. L'étable, ils y sont. Les oreilles d'un chaton dépassent des débris.

— Oh, le petit chat, elle s'étonne.

— Il va bien. Ils vont tous à peu près bien, on n'en a pas perdu. Quelques-uns sont redevenus sauvages et ne se laissent plus attraper. Les chats abandonnés se sont mis avec eux.

Ses parents ont échangé ici leurs premiers regards d'amoureux, peut-être leur premier baiser. Elle, vingt ans, jolis habits, vient "au lait" dans sa ferme, et lui, vingt ans aussi, s'empresse de la servir avec un de ses irrésistibles sourires. De cette fille de la ville, il fera sa femme et elle sera la femme d'un seul homme.

Elle entend son frère aîné qui décloue des planches du petit hangar derrière l'ancienne étable.

— J'ai des actes d'achat de terres qui datent à l'an II de la Révolution. Je te montrerai ça, dit son père.

— Nos ancêtres étaient riches.

— Au XIX^e siècle, les affaires marchaient bien. L'ébénisterie, un hôtel, deux maisons, la maison d'à côté appartenait à la famille, des champs.

— Des bourgeois.

— En partie.

Après la Grande Guerre, ce fut le début du démantèlement. Cette maison constituait le seul bien qu'il restait à ses parents.

— Ta mère n'a pas le cœur solide. Elle dort mieux assise dans un fauteuil qu'allongée dans son lit, mais elle ne dort pas assez et ne veut pas prendre de somnifères.

— Tu en prends ?

— Ça m'arrive. Le problème, c'est qu'on s'habitue.

— En ce moment, tu en prends ?

— Un peu.

— C'est dur de récupérer.

— Récupérer quoi ?

Il hausse les épaules et la laisse.

C'EST OÙ, ICI ?

SON FRÈRE pousse la brouette chargée de bidons d'eau et de morceaux de planche, un mouchoir enveloppe sa main droite. Elle le salue, l'appelle par son prénom. Lui ne l'appelle pas. Il dit entre ses dents :

— Je me suis fichu un clou rouillé dans la paume... Tétanos... je suis vacciné.

— Vaut mieux.

— Eh oui, c'est du propre, hein, tout ça ?

Elle se tait.

— Ça valait le déplacement, il ajoute.

Il est beau, mince, d'épais cheveux bruns. Il avance à grands pas du haut de son mètre quatre-vingt-douze, ses pieds dépassent du lit quand il dort.

— Alors, il t'a quand même revue ?

— Oui.

— Je n'aurais pas cru mais t'es arrivée par surprise.

— Oui.

— Et ça discutait, ça n'a pas arrêté.

Il pousse la brouette, se dirige vers le clos :

— Ça n'a pas un peu chauffé, à un moment, sous le porche, ou je me trompe ?

— Tu te trompes.

— Mon œil.

— Puisque je te le dis.

— Pourtant, il aurait dû te... mais papa, ses filles, c'est pas rien. Avec maman, ce sera autre chose. Elle en a gros sur le cœur. Elle a toujours dit que, de son vivant, tu ne remettrais jamais les pieds chez nous.

— Les temps peuvent changer.

— Après tout ce qu'on a entendu, n'y compte pas... Parce qu'on en a entendu, je te prie de me croire, et papa n'était pas le dernier à alimenter le moulin... Si je te racontais, ça ne tiendrait pas dans un seul volume.

— J'imagine.

— Certaines personnes n'ont pas de parole. Aujourd'hui, c'est spécial, forcément. Il se redresse : Bon... J'aime mieux que tu le saches, maman n'a pas passé l'éponge, elle ne passera pas l'éponge. Tu rentres directement ?

— Je ne sais pas encore.

— Je le saurai bientôt, moi.

Elle va lui dit au revoir.

— T'as fait des études, non ?

— Oui.

— T'as fait des études pour quoi ? Hein ? Dis voir. Pour écrire ce que t'as écrit ?

Et voilà, il y vient... Sous la chemise de son frère, un corset soutient sa colonne vertébrale. Son père a les hanches abîmées, sa mère le cœur fatigué. La main gauche de son frère est, elle aussi, sérieusement esquinée, un accident avec la presse à paille.

— Toi, dis voir, il lui lance encore, ça fait un bon bout de temps que t'es partie d'ici !

Un petit rire, “Ça passe, les années, hein ?”, il continue de pousser la brouette sur le chemin de la grange noire, pressé, même quand il pourrait souffler. Il a lâché la phrase qui lui brûlait les lèvres. Le malheur qui leur est tombé dessus ne fissure pas toutes les armures.

Il se retourne :

— Ça te fait quoi, de revenir, un jour comme aujourd’hui ?

— Ça me plaît.

— Et telle qu’on te connaît, tu en feras encore un bouquin, ça doit rapporter.

— Bonne idée. Je n’y aurais pas pensé toute seule.

Il n’écoute pas sa réponse, il est déjà loin. Elle sait que, dès demain, il adressera d’aigres remarques à son père, qu’il ira jusqu’à lui conseiller de ne pas revoir sa fille qui n’est plus leur fille depuis qu’elle a écrit le livre qu’il ne fallait pas. Il fait la loi à ses parents, à sa mère surtout.

Elle s’assied sur une poutre, sous les marronniers brûlés. Sept... Sept ans de pénitence. Sept années de mise en quarantaine. Sept ans d’une étrange solitude et d’une singulière liberté, la liberté du condamné. Et ce ne sera jamais assez cher payé. Le condamné, après avoir purgé sa peine de prison, peut considérer qu’il est quitte. Elle, ils la feront sans doute payer sa vie entière, elle sera leur bouc émissaire, ou bien ils la traiteront comme une intruse, le grand, les plus jeunes, et la petite dernière qu’elle a cent fois soutenue et qui acceptait, réclamait qu’elle le fasse, et cela même après la parution de son premier roman. Elle l’a hébergée, conseillée dans ses études. Elle lui écrivait, elle lui a acheté des livres, l’a reçue à sa table, lui a offert ainsi qu’à son fiancé le champagne, l’a sortie au restaurant, etc. La petite sœur profite de tous ces bons moments puis, avant de se marier, lui envoie un faire-part comme à une vague connaissance et

refuse, l'écrivant noir sur blanc, qu'elle soit présente à son mariage, toujours à cause du livre qu'il ne fallait pas. Elle n'ira pas au mariage de la petite sœur, elle ne connaîtra pas ses enfants. Jouer à qui sera le plus dur et le plus injuste est un exercice stérile et lassant. On ne la trouvera plus sur cet échiquier. Après, après... quand tout ira mieux, quand des murs solides seront sortis de terre, qu'une maison neuve aura surgi de ce sol, qu'une sorte de réparation aura eu lieu pour ses parents, ne la jettera-t-on pas à nouveau dehors ? Et puis aujourd'hui, est-elle dedans, est-elle dehors ? Comment savoir ?

Certes, "ça fait un bon bout de temps" qu'elle est à la porte de la maison. Et voici qu'elle y revient, à la maison. Drôle de voyage, elle y revient quand on ne peut plus l'habiter, ne peut plus y entrer. Elle y revient quand elle n'a plus ni toit ni murs, quand il n'y a plus de "chez nous". Si ce n'est pas comique... Peut-on même parler de retour ? Son frère l'a dit, c'est une journée "spéciale". Formidable matière pour un livre, il n'a pas tort non plus, mais pas facile à traiter, cette matière en fusion, ces brûlures de diverses natures, ses coups de sabot à lui. Qu'il essaie donc, qu'il y passe ses soirées, une partie de ses nuits, tous ses dimanches, qu'il s'appesantisse sur le sens des mots, leur musique, leur part d'ombre, et qu'il lui en donne des nouvelles. Pas sûr qu'il obtienne un livre ou un brouillon de livre, même en s'appliquant beaucoup. Les droits d'auteur, il a dit ? Ce n'est pas demain la veille qu'il s'achètera un tracteur neuf avec ça. Il travaille de ses mains, elle travaille de la tête. Disons, en raccourci, qu'elle travaille du chapeau, qu'elle n'a pas les pieds sur terre, qu'elle est dans la lune, dans les nuages, qu'elle plane. Travailler de ses mains, son frère n'ignore pas qu'elle l'a fait et le ferait encore. Il sait bien que, pour elle, il ne peut y avoir cet abîme entre les "manuels" et les "intellectuels", il sait comment elle se situe.

Leur père a passé tout ce temps avec elle parce que la maison n'est plus que cendres et poussière. Dans ces débris, ils ont reconnu ensemble des morceaux d'objets dérisoires qu'ils ne parviennent pas, pour l'instant du moins, à séparer du grand corps que la maison représentait. C'est comme vouloir reconstruire un édifice compliqué avec des restes de paille et quelques poignées de cendre quand on disposait d'une grande variété de matériaux. Que feront-ils demain de ces reliques ? Les choses neuves chasseront peu à peu les anciennes sur lesquelles ils se sont attardés aujourd'hui, c'est l'inéluctable travail du temps. Il faudrait ne pas écrire. Il aurait fallu ne pas écrire. Comment cela ? Ce sont des romans qu'elle a écrits, pas une autobiographie, ni une satire, ni un pamphlet. À un an, elle était propre, elle avait déjà causé assez de souci à sa mère qui, des problèmes aux seins, dut cesser de l'allaiter à l'âge d'à peine six mois. La petite a eu une période difficile, refusant le biberon, buvant du lait au verre à condition qu'on le teinte d'une légère goutte de café. La goutte de café, quoi qu'on en dise, lui a sauvé la vie. Une autonomie précoce. Ne plus ennuyer sa mère, ne plus lui peser, quitte à se mettre en danger. Traverser les murs en pensée est délicieux. Le monde est là, le monde c'est l'extérieur, le ciel, les chemins blancs, la rue, les ruelles, les familles qui regorgent d'enfants et qu'elle aime. *Marie-salope*, une expression qu'on employait dans les Ardennes pour se moquer, oh, pas toujours méchamment, des filles qui ne craignaient ni de se salir, ni de jouer dans la boue, la vase, les fossés, la poussière, ni de grimper aux échelles et de marcher en bordure des toits. Elle, par exemple, n'avait pas craint de toucher les objets des morts pour tenter de les identifier, ces maillons manquants... Ça non plus, ça ne se fait pas. La vie se passe en bas, pas en haut chez les anciennes colombes. Qu'est-

ce qu'on fera d'elle si elle s'obstine à l'ignorer ? Quelquefois elle reçoit de la part de sa mère et devant ses sœurs et frères une cinglante leçon de morale. "Ingrate", ce mot lui cause un effet terrible. "Sans-cœur." "Tu ne comprends rien à ce qu'on te demande. Dans quelle langue doit-on te parler ?" Marie-Salope, Marie-Poussière, Marie-Mémoire, Marie-Funambule, Marie-La Fée... Notes de musique... Elle a ensuite écrit d'autres livres qu'ils n'ont pas lus.

Écrire, il faudrait ne pas y songer. Panneau rouge d'interdiction. Ou alors pondre un petit roman coquin, divertissant, bien ficelé. Écrire, d'où ça vient ? Écrire, ce n'est pas sérieux, ce n'est pas du "travail", c'est du "superflu". Comme si, par ailleurs, elle ne travaillait pas. Personne ne gagne sa vie à sa place. Et puis, écrire, c'est trahir, on le dit souvent, et voilà par où ça fait mal. Trahir. Subvertir. Se payer de mots. Elle a bousculé les habitudes, certaines traditions, elle a secoué l'ordre familial, le respect qu'on doit à la famille, mais pas seulement, elle a dit aussi le fond de son être, sa jeunesse, son attachement aux gens, aux bêtes, aux maisons, la force de ses rêves, des rêves de chacun peut-être, elle a scié des barreaux. Il faut rester derrière les barreaux.

Écrire à la vitesse de ses pensées, voilà ce qu'elle aimerait et qu'elle tente à chaque livre. On ne sait pas ce qu'on fait quand on écrit. On ne sait pas où peut nous mener un premier roman, on ne sait rien, on ne comprend pas, cependant on écrit. Entre vie et fiction, un chemin se cherche. En un été, croire à tous les possibles et s'y brûler les ailes, c'est ça, M.-S. On lui rétorquera qu'il s'agit, cette fois encore, d'une maladie, elle ne le pense pas. Un petit soleil nous guide ou bien c'est la lampe du mineur, cela dépend, et l'on suit ces trouées de lumière dans les labyrinthes de la pensée. Et ça se paie, ça se paie. Le grand frère comme les plus jeunes ne retiendront que ce

roman-là, le premier, son succès, les conséquences d'un succès auquel elle ne s'attendait absolument pas. Tiens donc ? Elle joue les innocentes. Qu'elle ne nous mène pas en bateau : le succès se fabrique, il est commandé d'en haut. Les éditeurs, les journalistes marchent main dans la main. Elle a dû en palper, de la monnaie, elle a dû en faire des beaux voyages sans avoir à délier les cordons de sa bourse. Écrire, ça se paie... Et clac ! leurs tenailles se refermeront sur elle à la première occasion mais elle ne sera plus là où ils espéreront la coincer. Comme les colombes, elle ne fait plus partie de la maison.

Des voyages, il y en a eu quelques-uns. Le plus marquant, Moscou. Elle y est allée pour son livre, du temps de Brejnev, l'homme qui a fait chuter Khrouchtchev et lui a succédé. On projetait de traduire M.-S. en russe. Elle est passée là-bas devant une commission d'hommes très sérieux qui lui ont posé des questions pièges auxquelles elle a répondu sans méfiance aucune. Ces hommes, un jury, ressemblaient à de gros corbeaux. La Foire du livre de Moscou "s'ouvrait à l'Occident". La première nuit, dans le grand hôtel pour touristes avec micros intégrés dans les chambres, elle n'a cessé de penser à eux, parents, frères, sœurs. Les micros n'enregistrent pas les sentiments, seulement le bruit, les paroles et la musique. Elle pense à eux. Quelque chose d'irréparable avait eu lieu, qui la dépassait, qu'elle n'avait pas voulu, qui était là, angoisse. C'était si étrange de se trouver dans cette ville. Elle aimait la littérature russe. Elle a pris seule le métro, s'est évidemment promenée sur la place Rouge, a parlé avec son interprète, envoyé des cartes postales à des amis, rapporté des souvenirs à son mari. Un soir, au lieu d'aller au Bolchoï, invitation officielle, elle se rend en douce avec deux de ses éditrices dans une banlieue de Moscou. Une femme les attend dans un petit appartement communautaire de cette lointaine banlieue, un auteur,

Natalia Baranskaïa. Elle espère pouvoir s'envoler bientôt pour la France, ses éditrices viennent de la publier. Elles ramènent sous le manteau un de ses manuscrits. Moscou. À cette époque-là, Chalamov finissait ses jours dans un hôpital psychiatrique et elle n'en savait rien. Les dessous du communisme qui la faisait rêver à l'âge de vingt ans n'étaient pas reluisants et sa façade était déjà bien fissurée.

Écrire, lire. Lire, par contre, ne serait que du plaisir. Elle lisait, adolescente, les livres de la bibliothèque du collège et ceux du lycée, Mauriac, Hervé Bazin... Sa famille n'était ni mieux ni pire que d'autres, certes non, elle le constatait en lisant, et le problème n'était pas là, et comment expliquer ces choses ? Elle a lu alors *Hôtel du Nord* d'Eugène Dabit, *Une vie* de Maupassant, *L'envers du music-hall* de Colette, et Nerval, et Baudelaire, et Verlaine, elle en illustrait des poèmes. Elle a lu *L'enfant* de Vallès, puis *Voyage au bout de la nuit* de Céline. Oui, il faut payer, mettre sa peau sur la table, montrer son derrière "couturé", ne pas en avoir honte. Et, plus tard, la *Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France* de Cendrars, le voyage fou à travers la Sibérie, dans des pays en guerre, l'aventure, les grands espaces, le Baïkal... Voyage si puissamment rêvé qu'il est le voyage vécu par excellence. C'est aussi cela écrire. Écrire le livre qu'il n'aurait pas fallu, son petit livre, son premier, celui qui s'est tout à coup échappé de son stylo, a trouvé sa forme en un rien de temps. Combien de semaines, de jours ? Un seul long jour, une seule longue nuit, voilà le temps de l'écriture. Que fait-elle ici ? C'est où, ici ? La merveille qu'était devenue la maison, elle n'en a pas profité puisqu'elle était interdite de séjour ici, "Tu l'as bien cherché, non ?". Elle n'en voit que l'effondrement, des fragments de squelette couleur charbon. Où est passé le hibou ? Est-ce que la chouette lance toujours son cri rauque et suave derrière la grange noire ? Restent les

chats, ces félins qui passent à travers les flammes avec leurs yeux de lynx. Un fou chinois, il y a deux siècles, confiait à son médecin qu'il ne savait s'il était la chose qui était là-bas, dans le courant, ou bien s'il était la chose qui regardait couler le fleuve.

Une année, les vaches ont eu la fièvre aphteuse. Un écriteau fixé au portail de la maison le signalait publiquement, la honte. Les lapins ont attrapé la myxomatose, il a fallu le signaler aussi à la rue. Nouvelle honte. Rosette, l'affectueuse jument, est morte du tétanos. Honte. Honte encore, et chagrin, surtout pour leur père, il se cachait pour pleurer. Les chevaux de son inconnu de grand-père portaient des noms courants et merveilleux, Bijou, Trésor, Mignon... On pouvait encore lire ces noms gravés sur des plaques en bois dans l'écurie. Certains étés, la grêle a ravagé les cultures et ils n'ont pas touché un centime, ou bien c'était la pluie qui tombait sans discontinuer, les orges et les blés pourrissaient sur pied, la récolte était perdue, le travail aussi, mais on ne comptait pas son temps, ses efforts. Des vaches ont fait des chutes, ils ont dû s'en débarrasser, attendre avant de pouvoir les remplacer. Ils parlaient d'elles, se souvenaient d'elles.

Assise sur la poutre à l'ombre des marronniers, sous leurs feuilles grillées, elle s'abandonne au chagrin. Les bêtes, les objets, les murs, les arbres... On ne va pas dresser une liste, ils ne veulent plus entendre parler de liste. Elle avait conclu avec plusieurs bêtes un pacte d'entente ou d'amitié. On soutient le regard d'une bête, on lui parle dans un murmure, on pose doucement la main sur elle. Chaque jour on entretient le contact, et la bête entre en amitié avec nous. Des chevaux, des vaches, des lapins, des veaux, des tourterelles, une chienne, Bobette, la fille de Papyrus, des chats, toujours différents, toujours semblables, un hérisson, un poussin ont été ses amis. Pour

sa petite sœur ce fut un mouton. Elle part pour la taule. Plus de bêtes, les aboiements des pionnes et du directeur, le temps réduit à des portions d'heure. Elle pense aux bêtes comme à des personnes, elle sait que ce sont des bêtes, et elles lui manquent. La reconnaîtront-elles quand elle rentrera ? De loin, de plus loin en plus loin. C'est le sort des absents.

On oublie de regarder ce qui nous est donné. Les maisons le long des rues, portails fermés, ne laissent rien entrevoir de leur intimité. L'une d'elles ouvrait sur l'allée des tilleuls et ils l'habitaient. Elle a trop cherché pendant sa jeunesse à la protéger. Elle s'est fâchée avec son père quand il la négligeait, et il lui en voulait. Des bassines au grenier et dans la chambre des enfants récupéraient l'eau des fuites du toit, rien de grave pour lui, aucune urgence, dans un mois, dans un an... Il pleuvait dans les bassines qui se remplissaient, floc... floc. Leur père régnait sur un monde menacé, aveugle à ses dégradations, les choses qui étaient là avant sa naissance ne pouvaient s'altérer, encore moins disparaître. Le temps de l'orphelin ignore la fin des choses, les objets qui se détériorent sous ses yeux sont impérissables. Les enfants grandissaient, travaillaient sans recevoir d'argent de poche. Leur père ne lâchait pas un pouce de terrain... Après combats, vieille histoire. "Il est chez lui et il ne s'en rend pas compte. Arrêtons cette guerre", disait leur mère. Elle, la numéro trois, considérait ce qui l'entourait avec amour et tristesse. Elle partirait bientôt, ce serait un soulagement et une meurtrissure. Elle est partie, elle est revenue. Elle est où ? Est-ce qu'on a trahi quand on n'a de place nulle part ?

LE 6 JUIN 44

LES CHATS à la recherche d'anciennes odeurs ne reconnaissent plus leur maison. “Petit Tigre”, l’ami de la tourterelle, se blottit soudain contre elle. Son père est là aussi, qu’elle n’a pas vu arriver. Ils restent un moment sans parler, puis il dit :

— Je vais te raconter quelque chose. Ça te va ?

— Oui.

Ça lui va. Elle pense que tout lui va parce qu’aujourd’hui marque en effet une date. Aujourd’hui ne se renouvellera pas. Aujourd’hui est exceptionnel. La maison a perdu ses formes, le paysage a des contours fantastiques, il est spectral. Le soleil fait mal aux yeux, et leur ouïe à eux, le père et la fille, est aussi aiguisée que celle des bêtes. Il faudrait qu’elle garde en elle ces choses éphémères. Elle n’a pas oublié que, sous le papier de sa chambre disparue, sur le plâtre d’un de ses murs, elle avait peint le chapiteau d’un cirque avec des jongleurs et des trapézistes.

Il s’est assis à côté d’elle, sur la poutre. Une guêpe tourne autour d’eux, ce sont maintenant trois guêpes, obstinées.

— Le 6 juin 44, je n’avais pas tout à fait vingt-quatre ans. Ça t’intéresse ?

Elle a un léger sursaut.

— Oui, oui, je t’écoute.

— Ta grande sœur avait un an et ne marchait pas encore.

— Elle a marché tard, à deux ans.

— C'est ça. La Kommandantur s'était installée chez nos voisins les Cohen qui avaient gagné la zone libre, tu sais. Oui, elle savait, elle sait encore. T'imagines que j'étais bien placé pour épier ce qui se passait le matin du 6 juin à la Kommandantur.

— Oui, oui.

— Des camions et des voitures ont commencé à en sortir de très bonne heure. Dans les fermes, on déchargeait la dernière remorque de foin rentrée tard la veille. Je venais de faucher une brouettée d'herbe pour les veaux quand le menuisier m'a fait signe. Il était à vélo. Il a posé un pied à terre, j'ai lâché les manches de ma brouette : "Ils ont débarqué !" Il était neuf heures dix. On a regardé vers l'ouest. Le menuisier n'en savait pas plus. Quand tu penses que son fils était dans la milice... Je suis rentré en vitesse. Le menuisier est reparti répandre la bonne nouvelle partout dans le village.

Il la regarde attentivement, elle dit oui. Le chat ronronne sur ses genoux.

— J'ai allumé le poste et j'ai eu Radio-Londres. La cuisine a été noire de monde en moins d'une heure. Papyrus, au bruit des bottes, nous préviendrait, je l'avais dressé. Mon beau-père nous a rejoints, de Gaulle était son homme. Ta mère a préparé l'ersatz de café. Les Allemands avaient beau brouiller Radio-Londres, on a passé la journée entière avec l'Angleterre. Le message est venu vers le milieu de la matinée : "Les Alliés ont débarqué ce matin sur les plages de la côte nord de la France." On s'est tous regardés, une tasse de malt ou un petit verre de mirabelle à la main. Alors ta grande sœur s'est mise à jouer avec son hochet et nous a fait un beau concert. Il pleuvait sur la côte normande et les Alliés débarquaient face à la gueule du monstre. Radio-Paris démentait, Radio-Paris mentait : "Les

envahisseurs ont été repoussés et rejetés à la mer.” À la Kommandantur, un Allemand, le secrétaire, était du côté des Français. Il m’avait demandé du beurre pour sa femme et ses gosses qui habitaient Hambourg, je lui en avais fourni. Il tombait des cordes et on écoutait toujours Radio-Londres. Je peux te dire que ces ondes-là nous réchauffaient. Puis je me suis aperçu que j’avais oublié de distribuer l’herbe à mes veaux. Les pauvres beuglaient tout ce qu’ils pouvaient. Le menuisier, c’est lui qui a fabriqué notre buffet et le banc, et les volets de la cuisine, et l’étagère pour le poste de radio sur lequel on écoutait Radio-Londres.

Elle avale ses larmes sans bruit. Ce qu’elle n’a pas connu a pris corps tout à coup.

— Tu n’es pas allé au STO ?

— Non, pas question.

— Et tu n’as pas fait la drôle de guerre ?

— J’étais de la classe 20, une chance. Mon ordre de mobilisation, je l’ai brûlé. C’était la débâcle. La classe 20 est passée entre les gouttes.

Il la laisse pour reprendre ses déambulations entre les poutres calcinées, le chat miaule et le suit comme un petit chien. Dans la grange, la bêche, la pelle, les fourches, le râteau, la petite remorque, les vélos, des paniers, deux bancs blancs, le motoculteur ont brûlé.

Il est revenu sur ses pas.

— Je voudrais te demander...

Le chat est à l’arrêt dans la cour, ses moustaches flairent le ciel.

— ... Quand tu allais là-haut, dans le grenier – il désigne le colombier qui n’est plus –, tu as vu quoi ?

— Des tas de choses.

— Tu as vu l’uniforme de mon oncle porté disparu ? Il aurait dû y être.

— Oui.

— Oui quoi ?

— Il y était, je l'ai vu.

— Ah ! – Et plus bas : L'armée l'avait envoyé à ma tante, sa veuve. Le lieutenant était typographe à Paris dans le civil. Il a été tué dans la Somme quand les Allemands ont percé le front. Il venait de remplacer son capitaine. Disparu, tu vois ce que ça veut dire ? Il a reçu la croix de guerre avec citations, et la médaille de la Légion d'honneur à titre posthume. On a mis tout ça là-haut plus tard, quand il n'y a plus eu les colombes.

Les objets des morts, leurs vêtements et même leurs uniformes sont venus à la place des colombes... Ce que signifie "disparu", comment ne le saurait-elle pas ? Elle a écrit au bureau des archives de l'armée pour qu'on lui fasse savoir où et quand précisément était mort le lieutenant, et elle s'est rendue à l'ossuaire de Montdidier. L'uniforme dans le colombier, c'était en quelque sorte l'enveloppe de son corps.

— Alors, tu l'as vu.

— Je l'ai vu, oui. Il y était, tout y était.

— C'est bien, il dit. Il était abîmé ?

— L'étoffe était cuite, oui, mais on le reconnaissait. Je me suis payé de temps en temps une bonne raclée pour être allée voir tout ça, là-haut.

Il sourit. Concernant ces choses, ils sont un peu fous tous les deux. Il s'éloigne, il doit nourrir ses chats. Cinq minutes plus tard, il est là, qui tourne autour d'elle puis s'assied sur la poutre.

Il ne la regarde pas. Il regarde par terre.

— Ta mère...

Il va lui dire de ne pas passer la saluer, lui dire qu'elle n'est pas disposée à la revoir. Il va, du moins, le lui laisser entendre : "Tu la connais, elle est tellement nerveuse... on verra plus tard..."

— Ta mère se plaint qu'ici c'est un pays de sauvages, qu'il fait froid, qu'elle attrape des angines, des grippes. C'est aussi à cause de son cœur, il faudra qu'elle se fasse opérer.

— Oui.

— L'assureur, le maire, les rendez-vous, les dossiers à remplir, elle ne supporte rien de tout ça. Elle ne se voit pas rester ici.

— Elle se voit où ?

— Elle veut partir, s'en aller dans le Sud.

— Pour des vacances ?

— Non, pour tout le temps.

Elle est abasourdie. Sa mère aimait sa maison, pas le pays, et elle n'a plus de maison. Il parle, lui rapporte les propos de sa femme. La seule créature qui communiquait avec elle et veillait sur elle, c'était Lison, leur vieille oie. Lison est morte très âgée et sa sœur huit jours plus tard, de chagrin. Elles étaient inséparables.

— Ça ne m'étonne pas, répond la fille, ces bêtes sentaient tout.

Sa femme voudrait qu'ils s'installent au bord de la Méditerranée. Avec l'argent de l'assurance ils pourraient y acheter un petit appartement, elle y déprimerait moins...

Elle dit "Pourquoi pas ?", même s'il lui semble que les gens d'ici ne sont pas pires qu'ailleurs et que dans le Sud son père serait un intrus. Dans une villa ou un appartement, il serait enfermé dans une cage, lui qui a toujours connu la liberté. Mais pour l'instant il s'agit de sa mère.

— Un appartement à Reims ne lui conviendrait pas ? Elle a été élevée à Reims.

— Non, elle préfère le Sud.

— Quel Sud exactement ?

— Menton, et elle n'arrête pas d'en parler. Je ne sais pas où elle a été chercher ça.

Elle écoute son père lui vanter Menton vu par sa mère. À Menton, des palmiers, des orangers, des citronniers, pas de mistral. Le bleu du ciel et les vagues de la mer à la place de la pluie et du brouillard. Un climat sec. Elle prendrait de temps en temps un café en face de la belle bleue et le bateau pour une petite promenade. Au bord de la Méditerranée, elle oublierait.

La fille craint que sa mère ne trouve à Menton ni nulle part ailleurs sur la côte ce dont elle rêve, elle craint qu'à Menton le cœur des gens ne soit le même que dans "ce pays de sauvages". La chaleur humaine ne va pas de pair avec celle du climat, et quand les effets du soleil se seront atténués, que la mer aura perdu de son attrait, ne se sentira-t-elle pas plus seule encore dans ce décor de carte postale ? Mais elle aime la mer et les bateaux. Elle a vu plusieurs fois l'Atlantique et se rend régulièrement chez sa dernière fille en Bretagne. Son père se bat pour faire reconstruire une maison sur les lieux où ils ont vécu ensemble, où ses ancêtres à lui ont vécu, et sa mère demande à partir.

Est-ce qu'il ne devrait pas tout arrêter avec l'architecte, prendre l'argent de l'assurance, ne rien reconstruire pour l'instant ? Pour la première fois, la fille voit son père pleurer. Elle s'aperçoit qu'elle désire, comme lui assurément, qu'on reconstruise une maison sur les lieux du désastre, elle a pourtant quitté depuis longtemps leur maison et elle n'est pas la dernière à s'envoler pour des pays lointains. Menton : le rêve secret et aujourd'hui formulé de sa mère, elle n'arrive pas à y croire.

— Qu'est-ce que t'en penses ?

— Je ne sais pas, elle répond. Le Midi, ça te plairait ?

— En villégiature, il plaisante.

Il attrape un panier.

— Je vais te secouer des arbres.

Ils transportent l'échelle de la grange noire au pied de l'arbre. Elle la cale contre le tronc, son père y monte et secoue les branches les plus fournies. De la barrière du clos, son frère les regarde. Les mirabelles tombent dans le panier, rebondissent dans l'herbe. Deux enfants noirs qui habitent l'HLM leur demandent l'autorisation de ramasser des mirabelles. Leur mère, restée de l'autre côté de la clôture sous les tilleuls, remercie d'un signe de tête. Les enfants examinent les fruits un par un avant de les mettre dans leur panier. "Toi, dis voir, ça fait un bon bout de temps que t'es partie d'ici !"

— Viens, il lui dit encore.

Dans le jardin pendant qu'il lui coupe des glaïeuls et des roses, elle se promène dans les allées. Ils jouaient avec des escargots cachés derrière les groseilliers. Ils dégustaient des fraises mûres souillées de terre et les poires fondantes du vieux poirier. Autour du puits se prélassait la couleuvre, se faufilaient les lézards. Le matin de Pâques ils cherchaient dans les arbustes et les touffes d'herbe les poissons en chocolat, les poussins en pâte d'amande, les œufs mouchetés. Ils ne cueillaient pas les tulipes, ni les narcisses, ni les iris, ils ne cueillaient pas les lis, ils cueillaient les giroflées, les lupins, quelques pivoines et les dahlias roses, jaunes, violets, presque noirs, des branches de seringa aussi. L'ancien jardin d'agrément est retourné à l'état de forêt. Si elle creusait au pied du grand sapin, elle retrouverait probablement les perles rouges qu'elle avait enfouies là, l'été de ses dix ans. Derrière les barreaux de la porte donnant sur la ruelle, c'est

l'enfilade des jardins entretenus et fleuris. Tout est comme avant. Elle regarde, et elle se voit regardant ce paysage inchangé tandis que dans son dos un monde a basculé. Elle regarde tout cela comme on regarderait une photo sans âge.

— Les mirabelles, tu en feras quoi ?

— Des confitures, des tartes.

— Tu serais devenue cuisinière ?

— J'en donnerai.

Dans une dizaine de jours, lui annonce son père, ils seront dans un logement que la mairie leur prépare.

— Je vais rentrer, dit la fille.

Il la prévient. Attention aux carambolages. Ils conduisent comme des pieds dans la région. À Vitry-le-François, les gens grillent les feux rouges et ne respectent pas les stops.

— Au revoir, papa.

Il cligne des yeux, “Au revoir...”.

Elle emporte le tableau à réparer, les fruits, les fleurs et, sous ses paupières, un paysage de merveilles mêlées à des décombres, mais rien de la dentelle de bois, rien qui ait appartenu en propre à “sa” maison, car c’était aussi la sienne. Plus tard éventuellement, si elle revient, mais reviendra-t-elle ? une paire de brodequins que son père a chaussés et quelques pelotes de laine dont sa mère n’a plus l’usage. Elle ne réclamera pas le petit sabot fêlé de la baie de Somme qu’elle préfère à l’assiette aux oiseaux, ils voudront le garder, son père voudra le garder.

Dans le cocon de la voiture le parfum des roses se mêle à celui des mirabelles. Ils ne se sont pas dit “à quand ?”, ils ne se sont pas dit “à bientôt”. Ils se sont regardés, ne se sont rien dit.

Elle roule lentement. Elle a habité un pays sans rivière, presque sans forêt, un pays à la terre maigre, légère, aux chemins nus et blancs. Elle roule dans le soleil couchant vers la riche région des vignes. Avant de rejoindre la nationale elle fait un détour pour passer devant la maison de sa grand-mère maternelle en haut de la ruelle très raide. Elle a cru, une seconde, reconnaître sa silhouette derrière la fenêtre et son cœur a follement battu. L'image de sa grand-mère inséparable de cette petite maison, de sa grand-mère qui, ni morte ni vivante, l'attend à sa table, sous la lampe, hante ses rêves. Frignicourt, Vitry-le-François, La Chaussée-sur-Marne, Châlons-sur-Marne... Les Petites-Loges, Reims.

Dans son appartement du centre-ville, elle compose trois bouquets, un pour la cuisine, un pour la salle de séjour et le troisième, les roses, pour sa chambre. Trois bouquets... Sept années... sept années sans rien, et voilà dans quelles conditions elle a revu la maison, elle, "Mademoiselle Mystère", le "courant d'air".

"Toi, dis voir, ça fait un bon bout de temps que t'es partie d'ici !" Il y a ceux qui partent, il y a ceux qui restent. Elle est "partie d'ici" pour aller au collège puis au lycée, interne, huit ans de taule, elle le redit, c'était "le progrès", elle n'avait pas à s'en plaindre et ne se plaignait pas. Cependant, entre ceux qui ont connu la taule et ceux qui sont restés chez eux, c'était le grand écart. En classe de cinquième elle écrivait sur la maison dans son cahier de brouillon. Elle a commencé par s'adresser à une chaise. Elle racontait leurs jeux d'enfant avec les chaises qu'ils retournaient dans la chambre des parents pour les transformer en compartiments de chemin de fer. Ils accrochaient à leurs barreaux les serviettes de table et voyageaient dans le plus grand train du monde. La France, l'Allemagne, la Pologne, ils roulaient vers l'est, la Russie. Elle s'est aussi adressée à sa

petite brouette verte, répertoriant les objets, cailloux, fleurs de marronniers, poupées, balles, boîtes, et les animaux, chatons, escargots, limaces, lapins et poussins, qu'elle lui avait fait transporter, les parcours qu'elle avait suivis avec elle dans la cour. Elle écrivait le livre de la maison, des choses de la maison. La grosse cafetière rouge conversait avec la petite cafetière jaune, la bouilloire avec un coquetier, les rideaux se transformaient en robe de mariée. Elle était avec ses frères dans le livre de l'enfance. Elle écrivait. À cause de la dureté du règlement, à cause de la séparation, à cause de la distance qu'elle voulait réduire, grâce à la distance aussi. Le livre est ancien dans sa tête. Elle écrivait sur le papier peint des chambres, le globe de verre, les pavés rouges, la porte aux petits carreaux de toutes les couleurs, les timbres que son père et son grand frère collectionnaient, la bague dorée que sa grand-mère lui avait achetée avec une coccinelle qu'elle portait en broche, ses balles de jongleuse, sa corde à sauter, son premier porte-monnaie, les toiles d'araignée sous la rosée du matin, les violettes le long du fossé sous les poiriers du clos, son jupon à double volant, son premier sac à main, le landau des petits frères. En taule, on n'a rien à soi, les gardiens ne sourient pas, alors elle multipliait les clins d'œil aux choses de là-bas. Et c'est égal, c'est égal. Autant en emporte le feu, et qu'on la laisse en paix.

LE POTEAU

C'EST N'EST PLUS. Ce n'est plus qu'une poutre, un pilier, un poteau électrique qu'un voisin et son frère aîné essaient de faire tenir debout. Ils n'y parviennent pas, le laissent tomber par terre. Des marques en pointillé sur le sol délimitent l'ancien territoire. Le poteau est de nouveau dressé à l'angle de deux murs de la maison, dans le coin des chauves-souris. Qui donc a réussi à le faire tenir droit ? Il a l'air d'un totem solitaire. Des gens passent sur ce terrain vague qui a pris l'aspect d'une place publique, ils en foulent le sol comme un troupeau de bêtes impatientes. Quelques personnes s'attardent là, communiquent par gestes. Au milieu de cette place a surgi le monument aux morts. On pourrait croire les passants indifférents à ce qu'ils voient, cependant lorsque chacun sent que le poteau redevenu pilier pourrait s'abattre par terre d'un instant à l'autre, un mouvement de fuite s'amorce et gagne tout le troupeau. Le pilier vacillant en son centre risquerait d'atteindre en tombant n'importe quel point du cercle, il en est tous les rayons possibles. Et c'est ce qui a lieu, il tombe sur un jeune homme et le blesse à la poitrine. Du coin où elle se terrait, elle a vu. Elle s'approche du jeune homme qui gît au pied du monument, inerte. Le poteau pèse une tonne. Elle appelle : "Là, là ! Le poteau ! Vite, vite !" Elle appelle son père qui se trouve dans une maison voisine. La porte en est ouverte, des gens sont entassés à l'intérieur comme dans une salle de bistrot.

Il ne peut pas ne pas l'avoir entendue. Qu'est-ce qu'il fait ? Elle appelle encore, "Vite ! Vite ! Le poteau...", elle ne se sent pas autorisée à rejoindre ces gens qui, dans le café, l'ignorent. Elle pose son oreille contre la poitrine du jeune homme, ouvre sa veste – pas de sang, pas de blessure –, croise ses grands yeux inexpressifs. Elle appelle d'autres personnes, ombres, fantômes. C'est insensé, elle appelle dans le vide et maintenant le monument aux morts a disparu, il n'y a plus que des nuages à l'horizon.

Elle se réveille trempée de sueur, les cheveux collés à la nuque. Elle allume sa lampe de chevet, va boire un verre d'eau à la cuisine, s'asperge le visage. Elle a eu peur hier que son père ou son frère ne prennent trop de risques dans les travaux de déblaiement en cherchant à sauver une poutre, un encadrement de fenêtre ou de porte, les pierres des fondations. Elle a aussi pensé au poteau électrique qu'il faudra faire réinstaller par l'EDF à cet endroit précis de la maison que l'incendie a coupée du réseau électrifié et des services téléphoniques. L'image du jeune homme allongé sur la terre battue de la place vide l'obsède comme s'il s'agissait d'une véritable victime. Quelqu'un est resté là-bas, coincé sous le pilier de la maison. Elle bute contre son identité. Les rêves nous laissent seuls face à leur énigme.

L'ESCALIER

C'EST FAIT. Ni poutre, ni pilier, ni poteau, rien. C'est fait, c'est défait, c'est fini. Le sol a été nivelé, lisse comme un savon. Les marronniers, le rose et le blanc, ces faux jumeaux, trop brûlés, ont été abattus. Même les arbres... Elle serre les mâchoires quand elle pense aux arbres. Les engins ont travaillé à plein régime pendant plusieurs jours. Bruits, secousses, ébranlements.

Son père lui téléphone, parle à voix basse. Il n'est pas resté quand ils ont démoli le portail, n'a pas pu... l'entrée, le porche, les restes du colombier.

— Une semaine. Ça a duré presque une semaine...

— Et maman ?

— Elle n'y va pas, elle n'y était pas. Elle dort mal, son appétit n'est pas fameux. Et elle ne veut toujours pas prendre de médicaments.

— Là, en ce moment, elle se repose dans la chambre. Je n'arrive pas à la convaincre que des médicaments l'aideraient.

— Elle a déjà un traitement pour son cœur, je suppose.

— Oui.

Va-t-il ou non faire reconstruire ? Ses plans sont-ils en suspens ? Elle garde ses questions pour elle.

Il essaie de plaisanter :

— On n'a pas trouvé de trésor sous la maison.

— Dommage...

La conversation n'a pas duré plus de cinq minutes, sa mère n'en aura rien su.

Le torchis des murs est retourné à la terre. Qu'est-ce que ça devient, l'énergie d'un lieu ? Cendres, poudre... "Toutes les voix crient ensemble... Les animaux et les pierres... C'est le muet qui a la plus belle parole." La maison est un escalier qui déroule ses marches, sans cesse. Elle les monte, voudrait arriver à une chambre qui lui serait à la fois familière et inconnue. Elle monte des marches, ne les descend jamais. Elle a besoin de silence, le silence lui tient lieu de sommeil, elle dort peu. Elle attend, comme une chienne. Elle a mal à la gorge comme si, se taisant, elle avait trop parlé. Ça parle sous son crâne, c'est fatigant.

Elle se perd dans la ville et près de chez elle. Elle introduit la clé de son immeuble dans la serrure d'un immeuble voisin. Elle égare ses clés, son carnet d'adresses, ne reconnaît pas immédiatement les gens. Elle vide ses tiroirs, vide ses poches, fouille dans la corbeille à papiers. Les objets lui échappent, se rebiffent.

Quand son père l'appelle, que sa voix chevrote à l'autre bout de la ligne jusqu'à en être inaudible ou qu'elle se casse, elle sait que tout est vrai.

Dans les forêts, le vert des feuillages l'apaise. La mousse, le lierre, le chant des oiseaux, les trilles de l'alouette, l'ombre des arbres, les petites touches de soleil la calment. Et la nuit la surprend. Les jours s'écoulaient, heures, minutes, secondes. Elle découvre le temps des secondes. "Je tourne dans la cage des méridiens comme un écureuil dans la sienne." Elle n'est pas d'un pays, elle n'est pas d'une région, sa mère n'en était pas non plus. Elle est d'une maison, et d'un jardin. Rien de la maison sans frontière, rien de la maison-labyrinthe, rien des maisons dans la maison, rien de son jardin extraordinaire ne

subsiste. Les chambres, les petites chambres vides des anciens domestiques, oui tout en haut, côté cour, celle qu'elle a habitée, dont elle pensait un jour éclaircir le mystère, elle les adorait. Elle était folle, elle aimait trop. En bas dans la maison un placard leur était défendu, elle ne l'ouvrait pas. Elle ne saura donc jamais ce qu'il a pu contenir. La maison avait droit à ses secrets. "Le droit au secret, il faut respecter cela." Elle ne regarde aucune photographie. Elle se retrouve là-bas, paupières closes. Images mobiles. Elle a habité une folie, un décor usé, retapé, avec, en arrière-plan, des coulisses tortueuses, attirantes.

OceanofPDF.com

MAISON BLEUE, MAISON ROSE

LE LONG du canal, entre l'autoroute et la rivière, se succèdent d'étroits jardins, légumes et fleurs, lupins, pavots, roses et glaïeuls, cabanons, chaises et tables pliantes... On vient pique-niquer là le dimanche ou cueillir trois roses et une salade en fin de journée. Elle a aimé les vergers, et le tabac brun qu'on roulait entre les doigts en scrutant le ciel, les joueurs de cartes, les gares. Et elle aime les chansons, les mots galvaudés, l'arôme du café pris au bar. Ils écoutaient des chanteurs à la radio, ne rataient pas leur première à l'Olympia. Barbara, Ferré, Brel, Bécoud, Béart, Françoise Hardy... Le petit frère guitariste, son avant-dernier frère, chantait en faisant le pain. Ses mains souples pétrissaient la pâte quand ils dormaient tous. Gilbert Bécoud... *Tu as volé l'orange*... Le petit frère chantait devant la glace, battant des paupières, les mains tendues vers son idole. Non, il n'avait pas volé l'orange, non, non, ce n'était pas lui. Lui il courait dans la montagne, il sautait par-dessus les torrents, il parlait aux étoiles. Les gens se trompent, ils se trompent sur nos intentions, ils voient le noir là où se trouve le bleu. De minuit jusqu'au début de la matinée, en travaillant au fournil, des idées venaient au frère guitariste qu'il notait dans un carnet. France-Inter. Il était relié au monde des travailleurs de nuit que soutient la voix des ondes. En fin d'après-midi, il grattait la guitare qu'il s'était achetée avec ses premiers billets, taquinait la rime, demandait conseil à sa sœur, la

numéro trois. Dès qu'il avait réuni assez d'argent, il offrait une permanente ou une eau de toilette à leur mère. "Il a bon cœur", elle disait. Sa sœur chantait Nougaro avec lui : *Ah, tu verras, tu verras... Tout recommencera*. Ils y croyaient follement, ils avaient quinze et dix-neuf ans. Tout ce qu'ils verraient... Puis ils entamaient *Les bonbons* de Brel. Ils riaient, les yeux humides.

Ils aimaient *La maison bleue* de Maxime Leforestier. Ils se la représentaient au pied d'une des collines de San Francisco, pleine d'amis qui poussent la porte sans clé, passent à l'improviste, pleine de rires et de grands lits. Ils se la représentaient à la nuit tombée, pleine de musique, dans le brouillard de San Francisco. Leur maison à eux était rose, était jaune, était douce, était d'une juste symétrie, n'était pas solide, avait été ravalée, comme le sera plus tard la maison bleue. Où sont ses frères, ses sœurs ? À quoi pense sa mère ?

New York, Paris, Chicago, Londres, Prague, Berlin, Moscou, et San Francisco qui n'est pas si grande, mais la baie, les ponts, l'océan... Jamais plus la campagne, jamais plus un village, une maison où l'on entre de plain-pied, des placards, une haute horloge, des bahuts en chêne. Tout cela figure dans le livre du passé ou chez "les autres". Jamais plus l'ordre des saisons. Elle n'en veut plus, du tout. À la place, un coin de ciel, des toits mansardés, l'ardoise des toits, le paysage des toits, les nuages, des oiseaux, les immeubles, le quadrillage des rues, les maisons des villes, les maisons à étages, à balcons, à terrasses, les immeubles, les tours, lumières dans la nuit, bistrots, soleil et lune dans le ciel de la ville. Un pied-à-terre à Paris, des activités à Paris. Cependant jamais elle ne se sentira proche de cette poignée de Parisiens, gens de "haute culture", qui considèrent les habitants de la "campagne" ou de la "province" comme de légers demeurés et les laissent souvent de côté – eux et leurs livres. Un

écrivain célèbre était venu un samedi après-midi parler de son roman dans une librairie de Reims. Les libraires s'étaient partagé la lecture de ses ouvrages et le public s'était montré attentif. Elle se trouvait dans le train qui ramenait le célèbre écrivain à Paris. À la personne qui l'accompagnait mais n'avait pas assisté à la rencontre il a dit : "Comment ça s'est passé ? Tous des nuls..." Elle, qui avait entendu les paroles de l'écrivain assis derrière son siège, avait été plus triste que fâchée. Se retournant vers lui, elle l'avait interrogé : "Vraiment, monsieur ?"

Leur mère voit le sud à la place du nord, voit la mer à la place de la plaine, voit un petit appartement à la place d'une maison, quelque chose de léger, une chaise longue sur une terrasse. Son envie de tout plaquer est-elle une réaction au malheur qui vient de la toucher ? Leur mère est superstitieuse, ils ne doivent pas l'oublier. Le malheur, quoi qu'on nous objecte, a ce pouvoir de rendre superstitieux.

Il pleut enfin. Elle marche sous la pluie. Les arbres, toute la verdure aspire la pluie. Des flaques se creusent dans les chemins. Des libellules volettent autour des mares dans les bois. Les limaces sont de sortie. Imperméable et bottes rouges, elle marche en lisière des champs. Il pleut, elle accueille la pluie.

Elle prend le train pour Paris. Les quais de la Seine, les bouquinistes – elle achète quelques livres anciens, des cartes postales, petites reliques – le passage de Choiseul, Louis-Ferdinand Céline y a grandi, celui des Panoramas qu'aimaient les surréalistes... Elle entre dans un cinéma. Chaque jour, un film. *La nuit des forains* de Bergman, magnifique, elle le voit deux fois. Elle passe la nuit dans un hôtel non loin de la gare de l'Est, du côté de République, lit dans sa chambre, calée dans ses oreillers, des romans japonais. Elle descend prendre un café dans un bar, y continue sa lecture à une

table au fond de la salle, côté rue. Des solitaires y sirotent une boisson. Elle retrouve son lit au petit matin, l'heure à laquelle une de ses amies romancières se couche, boulevard de Rochechouart. Cette femme a toujours travaillé de nuit, comme le petit frère guitariste. Elle a été infirmière et chauffeur de taxi.

Elle a laissé entendre à son père qu'elle avait un ami. Elle en a eu un, après son divorce. Les premiers mois de son mariage ont été parfaits, puis son mari a jugé qu'elle s'épuisait en se tenant tard à sa machine à écrire, qu'elle n'était plus assez présente et tombait souvent malade, grippe à répétition, fièvre. "Non, je vais bien. Je me porte mieux si je peux veiller quelques heures. À quel moment j'écirais quand je travaille toute la journée ? – Il est minuit passé. Tu ne pourras pas te lever. Viens dormir." Il avait l'impression qu'elle le trompait avec sa machine à écrire. "Viens dormir. – Je finis ma page..." Elle en commençait une autre. Le crépitement des touches de la machine, c'était son horloge. Un jour, une nuit, on lui dit qu'écir c'est du luxe. Dérapage... "Et dormir alors ? elle répond, c'est du super-luxe." Elle avale une gorgée de rhum pour se calmer, puis allume une cigarette, ouvre quelques livres, en relit les premiers paragraphes, écoute en sourdine un air de Django Reinhardt, *Nuages*. Ça swingue. Django joue de la guitare avec sa main mutilée, sa main abîmée dans l'incendie de sa roulotte, peaufine des accords inouïs. Elle retrouve son mari vers trois heures du matin, il fait froid dans la chambre. Elle l'embrasse dans le cou. Leur brouille s'efface. Le lendemain, elle part au travail après avoir bu un bol de café noir. Ils se sont écrit presque chaque jour pendant trois années avant de vivre ensemble. Elle aurait accepté, aimé qu'il dérobe à la nuit quelques heures pour s'adonner à une activité de son choix. Ils étaient très jeunes, marqués par leurs années de taule.

Elle rêve au Japon, la région de Kyoto. Elle va économiser pour le Japon.

OceanofPDF.com

L'ARBRE DANS LA NUIT

QU'ON lui fiche la paix, c'est ce qu'elle a demandé à la nuit, mais la paix ne se présente pas sur commande. Elle se réveille. Il lui a semblé qu'on marchait dans le couloir. D'un bond elle se lève, ouvre la porte de son appartement. Personne. Elle se prépare un café. Puis note vite sur une feuille cette petite phrase qui lui trottait dans la tête et qui a dû la réveiller : "Ceux qui l'ont fait chuter sont des bestioles voraces." "Que s'est-il passé au soir de ce 1^{er} août, jour anniversaire de son père ? Quelles sont « les causes » de la catastrophe ?" Les experts ne sont pas les seuls à se poser la question. Des nuits entières elle a cherché. Elle croit maintenant détenir une réponse. Les bestioles voraces sont des insectes, des termites... Les termites sont friands de bois et construisent leurs termitières dans des endroits humides. Sa chambre, avec à son entrée la boîte de dérivation, se trouvait, deux étages plus haut, au-dessus de la cave. Ils avaient pu en faire leur domicile et y creuser des galeries verticales. Après avoir mangé le bois, ils se seront attaqués à divers matériaux comme les gaines des fils électriques qui, mises à nu, auront été à l'origine de la catastrophe. Ces insectes ont menacé Düsseldorf et menacent des quartiers de Paris, la maison de son père ne leur aura pas résisté. Ils engrangent bois, carton, matière plastique, cellulose, pour construire leurs demeures. Elle a déjà vu les guêpes s'attaquer à

la pellicule du bois, pas les termites qui vivent dans l'ombre et au cœur de la matière qu'ils broient. Et soudain la sonnerie du téléphone ! Deux heures et demie. Qui est-ce ?

“Allô ?”

Elle n'entend rien.

“Allô ?”

Elle devrait entendre, elle n'a pas de boules de cire dans les oreilles.

“Parlez, s'il vous plaît.”

Hésite-t-on à lui apprendre une mauvaise nouvelle ? Appeler la nuit ne se fait pas, ce serait sa mère qui irait mal ?

“Qui est à l'appareil ?”

Rien...

“Allô ?”

Rien... puis cette tonalité qui signifie qu'on a raccroché. Son père ? Il n'aurait pas appelé à cette heure-là et, s'il avait dû le faire, il ne l'aurait pas laissée dans le silence. On vient de l'appeler, une personne en détresse ? Est-ce qu'elle n'aurait pas abandonné quelqu'un, il y a longtemps, dans sa nuit ? Dans quelle forêt, quelle grange, quel champ de ruines ? Elle va se jeter dehors, dans les ténèbres, mais elle hésite sur la direction à prendre. Encore une tasse de café et elle attrape ses clés. D'où pourrait-on l'avoir appelée ? Elle entend un train au loin dans la plaine.

La ville par la fenêtre, lumières éteintes, cafés fermés, rues vides, boutiques aux stores baissés, silence oppressant.

Quelque chose se trame. Le canevas des routes n'est plus le même, les routes ont changé de place, incroyable... les routes ne suivent plus les mêmes trajectoires. Que s'est-il passé cette nuit ? Ils sont tous fous ? Ou bien c'est elle... La géographie s'est renversée. “Terre Terre

Eaux Océans Ciels... J'ai le mal du pays... Je suis tous les visages et j'ai peur des boîtes aux lettres... Les villes sont des ventres... Je ne suis plus les voies... Lignes... Câble... Canaux... Ni les ponts suspendus..." Ailleurs, les histoires ont un début et une fin. Ici, c'est la confusion. Elle ne retrouve plus les chemins que les hommes ont empruntés de tout temps, sur lesquels ils allaient et qui la portaient elle aussi sans qu'elle se pose de questions. En cherchant une fenêtre éclairée dans la ville, elle croit discerner dans le ciel zébré d'éclairs la forme d'un arbre qui brûle. Un arbre brûle dans la forêt. Est-ce la forêt des Ardennes de leur mère, la forêt du vieux monde ? On dirait que l'arbre se déplace vers le centre-ville. Elle s'éloigne de la fenêtre, éblouie comme par le soleil à midi.

Chaque nuit, elle retourne là-bas, à l'emplacement de la maison. Elle déambule dans la maison, sous la maison, archives, racines, boîte à secrets, et plus en dessous encore il y a un marécage. Elle voudrait qu'on reconstruise la maison semblable à ce qu'elle était. Son désir se précise, va se formuler, lorsque quelqu'un, prenant les devants, lui répond que c'est impossible.

MENTON

ELLE EST descendue à Menton. Elle y séjournera quatre jours. Il le fallait. Aucun doute, c'est le Sud, le soleil dans tout son éclat, la chaleur, un ciel très bleu. La perfection de ce bleu, sa persistance l'étonnent. Des oliviers, des palmiers, des parfums à profusion, et des banians, de grands jardins, une mer couleur de lapis-lazuli. Elle est en quête d'un petit appartement pour sa mère.

Elles ne se sont pas revues. Elle n'ose pas lui envoyer de carte postale, encore moins lui téléphoner. "C'est de la folie ! De quoi tu te mêles ! Je ne t'ai pas demandé ça." Ou bien elle raccrocherait tout de suite, c'est ça, elle raccrocherait... Non, elle ne lui a rien demandé. Oui, c'est une folie qui mérite d'être traitée avec sérieux. Sa mère connaissait des points compliqués et tricotait. Elle leur tricotait des pull-overs, des vestes, des bonnets, des moufles, des écharpes. Les aiguilles cliquetaient. Elle surveillait ses enfants, corrigeait leurs fautes d'orthographe, fermait volontiers les yeux sur leurs difficultés en arithmétique et leur faisait chaque soir réciter leurs leçons. Son fils aîné, treize ans, a été renversé par un poids lourd. Avec un camarade, pédalant comme un champion, il faisait une course à vélo et s'est jeté contre la roue arrière du camion. Le vélo n'avait pas de freins. Aujourd'hui, elle vient de perdre sa maison. Le prix de la tuile d'or qu'ils avaient obtenu pour sa restauration réussie, ils ne sont pas

allés le chercher. Un appartement lumineux serait un baume sur ses cicatrices mal refermées. À Menton, sa fille comprend mieux son besoin de lumière, de repos, d'horizons neufs.

Katherine Mansfield qu'elle lit dans sa chambre d'hôtel fuyait la grisaille de l'Angleterre et la froideur de ses habitants qu'elle comparait à "des vêtements pendus dans un placard". De Londres, elle prenait le train pour le Sud de la France. Vivre dans la villa Isola Bella de Garavan à la frontière italienne la stimulait. Plusieurs pages de son *Journal* vantent la lumière du Sud. Sous le soleil, les activités des hommes lui semblaient plus belles, la vie plus légère. Menton, la vieille ville, ses hautes maisons colorées, le cimetière du Vieux-Château et sa chapelle russe, son petit port, le mimosa devant la villa, le figuier, les orangers qui embaument, la mer dans la nuit, le clapotis des vagues... Mansfield, très malade, a pu écrire plusieurs nouvelles dans cette villa qu'elle a louée pour une année. Elle retrouvait dans le Sud de la France sa minutieuse vision des choses, l'atmosphère de son enfance passée en Nouvelle-Zélande. Face à la mer, elle était devant "l'écran brillant du temps". Et là, au paroxysme de son bonheur, elle intercepte une certaine lettre : son mari, critique littéraire et directeur à Londres d'une revue d'avant-garde, la trompe avec une princesse qui s'est mise à l'écriture de nouvelles. Tout est beauté, tout est chaos. Katherine Mansfield est morte de la tuberculose à trente-quatre ans. Combien sont venus mourir de la même maladie sur la Côte dans ces années-là ? Un grand nombre, disent les tombes au cimetière du Vieux-Château. Le soleil du Sud n'a pas guéri Katherine Mansfield mais il lui a procuré des moments d'enchantement. Sa mère en connaîtra aussi.

Elle consulte des agences immobilières, note des adresses, visite des appartements. Dans les résidences de standing en bord de mer ils sont hors de prix. Acquérir une maison, il ne faut pas y compter. Elle consulte des notaires, retient un appartement dans un immeuble sur une des collines de Menton, petit, clair, bien aménagé – balcon exposé au sud, mer qui au loin scintille. Avec l'argent de l'assurance, ce serait négociable. Savoir si sa mère y serait la femme qu'elle se rêve ? Le pays est superbe sous le soleil mais la vie au quotidien a partout ses contraintes et ses limites.

Elle visite le jardin du palais Carnolès, passe devant la sculpture représentant le buste de Katherine Mansfield, la première à droite dans l'allée, ratée. Au-dessus de la petite gare de Garavan, elle découvre la villa Isola Bella et la vue que Mansfield avait de sa terrasse. Sur sa chaise longue, elle lisait ou noircissait des pages de son *Journal*, rédigeait des comptes rendus de livres pour la revue de son mari.

Elle discute avec des garçons de café, des gens qui font la queue aux caisses du supermarché ou à la poste. Il y a les “mordus” de la Côte et ceux qui s'en sont vite lassés. Souvent les gens du Nord s'entichent d'une de ces villes de la Côte puis finissent par s'y ennuyer. Ils habitent un lieu paradisiaque mais ils y sont seuls à mourir. Ils revendent, cassant les prix, leurs maisons et repartent dans le Nord.

Le rivage du cap Martin, belle promenade. “Un endroit pour rupins”, dirait son père. Les somptueuses villas accrochées aux rochers sont enfouies dans une végétation luxuriante. Une nuit, la dernière, dans un de ses rêves, elle se trouve en face d'une maison bizarre. Des oiseaux argentés sont collés contre ses vitres, des fleurs rouges décorent ses fenêtres. La maison n'est pas située dans le Sud,

elle s'élève à la place de leur ancienne demeure. Elle y entre. Les murs intérieurs sont bleus, un feu brûle dans la cheminée qu'encadrent deux fauteuils. Elle passe d'une pièce à l'autre sans croiser personne, la maison gaie est vide !

Menton, elle y reviendra des années plus tard quand elle travaillera sur la vie et l'œuvre de Katherine Mansfield.

Au retour, courte halte à Hauterives dans la Drôme. Le Palais du Facteur Cheval, sorti des mains d'un seul homme, a été classé monument historique grâce à Malraux. "Où le songe devient la réalité", "Travail de géants", "J'avais bâti dans un rêve un Palais idéal", a gravé dans la pierre Ferdinand Cheval. Le Palais abrite des personnages et des animaux fabuleux, un escalier, un labyrinthe, une galerie, une terrasse, des corridors, des temples, des grottes. Sous le givre ou la neige il doit être fascinant. La brouette du facteur est dans une niche. La brouette ainsi que tous les outils dont il s'est servi pour construire son Palais sont conservés dans une niche spéciale. Il a noté dans son *Cahier de 1911* qu'il ne s'est servi que de sa brouette pour apporter dans son jardin tous les matériaux.

Elle achète pour son père un album qui retrace l'histoire du Palais idéal. Sa mère ne voudra pas la revoir, le petit frère l'a dit, et son grand frère le lui a assuré, mais elle trouvera bien le moyen de donner ce livre à son père. Elle en tourne les pages. "L'escalier se ramifie indéfiniment Il mène à une porte de meule il s'élargit tout à coup sur une place publique Il est fait de dos de cygnes une aile ouverte pour la rampe Il tourne sur lui-même comme s'il allait se mordre Mais non il se contente sous nos pas d'ouvrir toutes ses marches comme des tiroirs", André Breton, *Facteur Cheval*.

LA DATE

UN SOIR, son père lui téléphone, il y est autorisé. Elle peut passer à la maison. “Quelle maison ? – Celle qu’on nous a laissée, tu sais bien, entre l’école et l’église, derrière le monument aux morts.” Elle entend la voix de sa mère à côté de lui. Ils fixent une date, une heure. Qu’elle vienne en début d’après-midi.

Elle roule, la plaine blanche éblouit sous le soleil de midi. Elle roule en écoutant des chansons. Ne pas penser, s’en empêcher. Chanson après chanson, pas de temps mort. Montand, Gainsbourg, Reggiani, l’amour, la nostalgie, la drôlerie, l’amertume, l’espoir, les séparations. Chez eux, on peut dire que ça fait des étincelles, les séparations. Elle rit jaune. La voix troublante de Barbara, *Dis, quand reviendras-tu ?* Les chansons, la vitesse, le vent dans la plaine. Jacques Brel, son plat pays, sa mer du Nord, ses vagues, ses brumes et son vent d’est... Voix légères, voix graves, airs et paroles obsédants. La plage, la mer, le désert, la plaine qui étire ses dunes de poudre blanche... Les chansons, de minuscules romans. Les alouettes lancent toujours leurs trilles haut dans le ciel. Elle roule, vitres baissées, cheveux dans le vent. Reggiani, *Ma liberté...* précieuse liberté, refuge des écorchés vifs...

Ne pas penser. Rester suspendue à la corde des notes. On chante pour elle. Elle retient des mots, fredonne un refrain qu’elle déforme légèrement. Chansons connues, neuves soudain. Qu’on espère ou

désespère, elles disent des vérités. N'y aurait-il que les chansons pour raviver les souvenirs ou bercer les chagrins ? Une chanson l'autre, mélancolique ou joyeux accompagnement. Trois nuages blancs sur le bleu du ciel, leurs ombres fuient sur les champs. La plaine rappelle un peu la mer, ce n'est pas Menton mais c'est vaste, l'horizon est dégagé. De jeunes motards la dépassent, le passager à l'arrière se retourne, grand salut de la main et sourire en prime, elle lui répond. Permis moto en poche, elle a conduit, au cours d'un été comme celui-ci, un superbe animal noir, une bombe. Avec son très jeune mari et un couple d'amis, elle a longé à moto le Rhin en Allemagne, jolie balade, tous ces châteaux sur les collines, ces péniches sur le fleuve qui tout à coup se resserre, se fait torrentueux. Le rocher de *La Lorelei*... la sirène aux cheveux d'or, à la voix ensorcelante... les bateliers sous le charme se noient dans les eaux profondes du Rhin. Ils se sont arrêtés, comme il se doit. Elle avait appris au collège le fameux poème de Heine et le récitait en allemand, je ne sais ce que signifie ma grande tristesse... un conte des temps anciens ne me sort pas de la tête... À Cologne, brève halte, un rapide bonjour à Katharina, sa correspondante allemande, mariée, une petite fille, Angelica, très occupée à parfaire son standing. Terminé, la bohème, les fous rires de l'adolescence. On est sérieux, organisé, de plain-pied dans la vie. On reçoit. Tout est *echt*, le cuir du divan, le bois de la table, les pierres des bijoux. Le Rhin sentait mauvais. Cologne, la ville et la cathédrale reconstruites... Ensuite Wuppertal, et Hambourg. Là, ils s'interrogent sur l'histoire des villes allemandes anéanties à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Hambourg, un déluge de bombes, l'asphalte s'enflammait. Au retour il pleut, les routes sont glissantes et ils roulent trop vite Avec leur

grosse moto noire, leurs bottes et leurs vestes de cuir noir, les automobilistes les prennent pour des policiers. Ils remontent les files. Ils sont les rois.

Une enfant promène son chien sur le chemin parallèle à la chaussée. Il part en aboyant à la poursuite d'une perdrix qui vole à ras du sol. Elle croise des voitures, des camions. Le vent soulève de la poussière de craie. Des étourneaux s'abattent dans les champs. *Que sont mes amis devenus...* Ferré, la complainte du poète Rutebeuf, que les maux n'ont pas épargné. Il était originaire de Champagne, de la région correspondant à l'actuel département de l'Aube, Troyes, une ville qu'ils aiment bien, leur département, l'Aube, elle y arrive après avoir quitté la Marne. Ce n'est plus loin.

Elle s'arrête dans un restaurant pour routiers. Elle a faim. Trop émue, elle ne pourra manger. Et puis l'horaire est dépassé de dix minutes, on ne sert qu'entre midi et treize heures trente. Elle commande une vodka, ils n'en ont pas. Alors un whisky, "Ce que vous avez de meilleur". Elle n'y connaît rien en whisky, elle n'en a jamais bu. C'est fort, c'est écossais. Elle l'avale en fermant les yeux, un feu dans sa poitrine. Elle va revoir sa mère. Sept ans, presque huit... Un téléviseur affiche des images aux couleurs criardes. Tous regardent les images sur l'écran... Mêmes images, mêmes écrans, partout. Des fleurs sur les rebords des fenêtres, géraniums rouges, pétunias roses et violets. Qui les remarque ? Un chat somnole dehors à l'ombre d'une voiture en surveillant des moineaux dans un saule. Un bébé gazouille dans la cuisine. Un bébé bavarde tant qu'il peut dans une langue qui n'a pas de nation. De sa mère, elle a différentes images. La jeune maman élégante, serviable, amoureuse de son mari. La mère de nombreux enfants, épuisée par le travail de la campagne qui la rebute, les tâches quotidiennes. Ses parents la jugent d'un œil

sévère, ils avaient espéré la marier, son père surtout, à un cadre supérieur de la SNCF. Elle a refusé. Ce regard paternel, regard de fonctionnaire punitif, deux enfants, c'est bien, trois, ça passe encore, mais cinq, six, sept ! non ! ce regard qui dit son refus des "familles nombreuses" poursuit la mère où qu'elle soit, quoi qu'elle fasse. Coupable devant son propre père, elle exige énormément de ses enfants. La femme qui lit un magazine, le soir, après le dîner, "la tête au calme". La femme qui pleure en faisant la vaisselle, a besoin de la complicité de sa deuxième fille, puis qui l'écarte, une fois le service rendu, comme on écarte le témoin de nos anciennes misères. Il est dangereux d'être la cible de lourdes confidences. La fille n'a pas encore l'âge de comprendre des revirements aussi subits et spectaculaires, elle ignore presque tout du secret des nuits qui réunit ou déchire les couples mariés.

On consent à lui servir une assiette de frites avec deux feuilles de salade. Elle a soif, vide une carafe d'eau, ne prend pas de café. L'heure tourne. Ne pas les faire attendre un jour comme celui-ci... Aux toilettes, elle se lave les mains et se recoiffe, ses cheveux châtain foncé lui tombent sur les épaules, un peu de rouge sur les lèvres. Ses traits sont tirés. Elle n'est plus la même qu'il y a sept ans. Les chansons l'ont soutenue tout au long du trajet. Avec le whisky elles l'aideront à accomplir la dernière étape, celle qui l'attend dans le logement provisoire, elle voudrait le croire. Où sa mère en est-elle avec Menton ? Si elle souhaite toujours quitter ce pays de sauvages et que son mari suit, sa fille pourra la guider dans son choix, là-bas... Elle a dans son sac toute une documentation sur Menton et sa région.

Un whisky, c'est efficace contre le trac. Elle a repris le volant. Elle roule plus vite, elle y est. Le cœur bat, le trac est revenu, on n'en finit pas de passer des examens dans cette vie. Deux whiskies auraient été

nécessaires. La maison, elle la voit, entre l'église et l'école, oui, derrière le monument aux morts, morts de la Première, de la Deuxième, de la Troisième, l'Algérie. Mais des guerres, elle en oublie.

OceanofPDF.com

LA VISITE

DES CARTONS s'entassent au fond du couloir de leur nouveau logement. Sa mère coud des rideaux dans la salle de séjour, son père va arriver d'un moment à l'autre. Toutes les deux se font face. Un petit bonjour et la mère plante ses yeux dans ceux de sa fille. Ce premier regard, insistant, faut-il le soutenir ? Les joues de sa mère se sont colorées. Elle est mince dans sa robe verte, belles épaules, cheveux encore bruns, taille encore fine. Un silence de quelques secondes, et sa voix, qui tremble. Fini la chanson tendre des souvenirs entendue dans la voiture.

— Est-ce que... Est-ce que tu peux me dire...

Dire ? Sept années... les éclats de la glace brisée sont entre elles. Elles marchent sur les éclats tranchants. Ne pas se blesser...

— Est-ce que j'ai jamais fait une quelconque différence entre... Est-ce que je ne faisais pas de mon mieux ?

Remuer tout cela, aujourd'hui... Va-t-elle pleurer, crier ? Les larmes de sa mère, non, pas ça. La mère et la fille, deux soldates mal armées.

— Tu peux me dire ? Me dire pourquoi...

Dire ? La fille tousse, détourne la tête, regarde par la fenêtre. Elle entend les enfants qui jouent dans la cour de l'école, son école, des oiseaux, hier. Son institutrice en maternelle couvrait le tableau de dessins colorés que les enfants voyaient tout de suite en entrant dans

la salle de classe. Elle, elle conduisait son petit frère aux cabinets, le déculottait, le torchait avec du papier journal puis le reculottait. Derrière les cabinets, une allée montait à un verger, l'herbe y était haute avec des narcisses en fleur, on ne peut pas résister au parfum des narcisses. Le maître qu'elle a eu ensuite était aussi un bon dessinateur, et peintre, et musicien, lunatique et drôle, il leur passait de la grande musique, des airs d'opéra, reproduisait sur le tableau des dessins de Picasso, toute la classe riait de Picasso le grand loufoque à l'inspiration très élastique, lui en premier, mais sa femme, une maniaque de l'hygiène, coupa, un matin en classe, les cheveux très longs, très frisés, très beaux et très emmêlés d'une petite fille, combien d'enfants étaient-ils dans la famille de la petite ? Neuf ? La maîtresse n'aimait pas non plus les "grandes familles". Elle a démêlé les cheveux, tiré sur les cheveux de la petite, puis elle les a coupés, clac, clac, les grands ciseaux qui s'ouvraient et se fermaient comme des becs de rapace effrayaient les filles, on aurait pu faire des perruques à trois ou quatre poupées avec les mèches de cheveux châtain doré tombées dans l'allée. Cette femme faisait aussi se déchausser certains garçons pour contrôler la "netteté" de leurs orteils. Des élèves l'appelaient "la Guillotine".

— Tu peux me dire, toi qui...

Conserver son calme. "Maman, s'il te plaît..."

— Est-ce que tu as été si malheureuse ? Est-ce que je t'ai maltraitée ? Dis pourquoi... Pourquoi tu... J'ai le droit de savoir, moi, ta mère... pourquoi tu m'as...

Elle dit, redit qu'elle a eu, oui, sept enfants, ce qui n'a pas plu à tout le monde, on le sait. Elle s'approche de sa fille qui se crispe. Elle les a élevés seule et aucun n'a mal tourné. Elle parle de son travail, quand ils étaient petits, couchée à minuit, levée à six heures moins le quart.

La fille, silencieuse, se sent très vulnérable. Sept années, le vide sous ses pieds. La faute. Les fautes. Elles ont commis des fautes, quelles fautes ? Laissons cela, finissons-en. Quand sortira-t-on de la faute et signera-t-on l'armistice ? Il faudrait parvenir à un traité de paix. Elle a oublié ce que contient précisément son livre, elle ne se souvient que du malaise qu'elle éprouvait autrefois en présence de sa mère et qui ressurgit aujourd'hui, vieux malaise.

Que dit sa mère ? Elle parle de son honneur. Elle attend que sa fille lui réponde tout en craignant qu'elle ne le fasse. L'honneur, le devoir... C'était dur en ce temps-là. Oui... Oui... ça l'était. La fatigue, le cœur qui s'essouffle... La fille en a-t-elle voulu à sa mère d'avoir eu tous ces enfants ? Voilà une pensée qui lui est étrangère.

Funambule, la fille dans sa tête perd l'équilibre, tombe, la chute est interminable. Elle s'appuie à la table, regarde fixement le sol. Pourvu que son père ne tarde plus. Pourquoi ne s'est-il pas trouvé là pour la recevoir ? Il a fui devant l'orage ? Il s'est débiné ? Elle fait pleurer sa mère qui se mouche. Son silence la fait pleurer, ses paroles la feraient hurler. L'impasse. Il fallait bien que ça arrive...

La fille ne sait plus les mots, ils ne lui viennent que sur la page. On s'est toujours trompé à son sujet, les voisins, les maîtres, les professeurs, les camarades, son ancien mari, et même ses grands-parents. Elle ne se défendait pas comme on a coutume de le faire. Elle ne le dira pas, elle ne dira rien. Ce n'est pas à elle de prendre la parole. Ce qu'elle a fait de bien, le livre l'annule.

La dégringolade dans sa tête s'est transformée en un long vol plané d'oiseau. Lentement, sans remuer les ailes, elle se maintient au-dessus des paysages de l'enfance tandis qu'ici, on est au bord de la crise. La voix de Barbara chante encore à son oreille. Joie et chagrin, être là, être ailleurs. Sa mère, les paupières gonflées par les larmes et

les nuits d'insomnie, va parler du livre qu'il n'aurait pas fallu, elle ne pourra pas se retenir d'en parler et, alors... alors tout y passera. L'abcès ne sera jamais vidé. Ils vont tous, tous, parler du livre, pour une raison ou une autre, n'importe quel prétexte fera l'affaire. Jusqu'à son dernier jour ils en parleront, ils se blanchiront, se couvriront avec le livre. Ils régleront leurs comptes sur son dos.

Et si le grand frère, à qui rien n'échappe, avait remarqué sa voiture garée sur le trottoir et en profitait pour rappliquer ? Car on ne devait pas la revoir, elle ne devait plus remettre les pieds ici. "Alors, là voilà ! Vous la recevez ? Ne me faites pas croire qu'elle est passée par hasard..." Il dirait ce qu'il pense, lui. Il remettrait de l'ordre dans la maison. "Qu'est-ce qui vous arrive ? Il ne manque que le café avec les petits gâteaux, et pourquoi pas le champagne ?" Non, pas de laisser-aller. Il rappellerait à leur mère certains éléments du passé, l'obligerait à revenir à ses anciens engagements. La fille demanderait à ses parents de réfléchir. Un silence pesant, son père la regarderait avec son air d'enfant navré, rien, aucune parole. Personne ne la retiendrait. Elle prendrait la porte et ce serait comme avant, avant les sept années, et avant qu'elle n'ait revu son père sur les lieux du désastre quand il lui a parlé du 6 juin 1944, puis de son oncle, le lieutenant "disparu" en mai 1918. L'uniforme qui se trouvait dans le colombier parmi toutes les choses des jeunes morts, oublié... Les glaïeuls, les roses du jardin et les mirabelles du clos, oubliés aussi... D'un coup d'éponge, les moments de complicité seront effacés sur l'ardoise du temps. Mais ils sont vivants, eux. Qu'ils arrêtent...

Brusquement, plus rien.

Sa mère s'essuie les yeux et considère sa fille, c'est une femme, elle a changé, elle ne saurait dire à quoi cela tient mais elle note un changement, comme un voile de douceur sur son visage. La

vulnérabilité de sa fille la frappe, et elle fourre son mouchoir dans sa poche.

Sept années ont passé, oui, sept.

Est-ce possible ? J'ai dû vieillir, se dit la fille.

Tu brises une glace : sept ans de malheur, et après ?

Sa mère pense-t-elle que sept années de quarantaine était exagéré, qu'elles n'ont été justes ni l'une ni l'autre et que, malgré tout, un enfant est un enfant ? Se rappelle-t-elle la petite malade qu'elle a failli perdre, comme elle le disait à la famille de Reims et des Ardennes qui venait deux fois par an en visite, sa danseuse qui lui cueillait des fleurs de pissenlit, lui récitait la prière d'*Iphigénie* ou *Les animaux malades de la peste*, lui peignait des voiliers parce qu'elle aimait les bateaux blancs sur la mer bleue et vidait sa tirelire pour lui acheter une bonne eau de Cologne ? Sans doute, sans doute... mais le livre... le livre... pourquoi le livre, à la fin ? Zéro réponse, des dizaines de réponses... Le livre était un chant, était un cri vers la lumière. Lumière intérieure et lumière extérieure se rencontreraient bien un jour. Parler du livre en ces termes est à éviter absolument. Parler du livre rouvrirait toutes les vannes de la colère.

En silence, sa mère remplit deux tasses de café et dispose des biscuits sur une assiette. Elle fait signe à sa fille de se servir et se remet à la couture des rideaux.

Plus rien. Fin des hostilités, on dirait.

Si, quelque chose : l'arôme du café dans la demeure provisoire. Le café, le calumet de la paix. Le café n'a jamais excité sa mère, il a pour vertu de la calmer. Le café, la douceur des anciens débuts d'après-midi qui revient... Le soleil derrière la fenêtre... Habitude respectée, on ne se dispute pas en prenant le café. Si elle m'offre le café, se dit la fille, ça ne signifie pas qu'elle passe l'éponge, sûrement pas, mais

ça pourrait signifier qu'elle ne me met pas dehors, que j'ai tout de même un petit pied dans la maison, l'extrémité des orteils. Et elle se demande si eux, les enfants, en particulier les aînés qui étaient aux premières loges, n'ont pas "dramatisé" les crises de leur mère, ne se sont pas finalement trop mis à sa place, trop glissés dans sa déchirure secrète, sans avoir les moyens de rien saisir aux situations qui se jouaient, se nouaient, s'enkystaient, s'ils n'ont pas sécrété trop d'angoisse, une angoisse qui leur a été nocive mais qui les a rendus extrêmement sensibles à la beauté comme à la laideur du monde. De sa grande sœur, par exemple, les gens disaient qu'elle était douce, gentille, trop bonne, que plus tard "elle se laisserait tondre la laine sur le dos". Son grand frère, c'est complètement différent, il attaque, il accuse, il "crie avant d'avoir mal", comme disaient aussi les gens. Et elle, comment s'est-elle débrouillée avec ça ? Elle n'en sait trop rien, sinon qu'elle a cru aux pouvoirs du rêve, y a cru dangereusement. Aujourd'hui, son père et sa mère vivent ensemble dans l'oubli consenti des scènes d'autrefois. Les tourmentes sont derrière eux. Elle, la troisième, ne va pas venir les leur rappeler... Qu'elle oublie à son tour... Tout s'oublie, l'inoubliable...

Sur le buffet, deux photos, l'une représente la façade de la maison, l'autre la tourterelle beige rosé au fin collier marron grimpée sur le dos de Petit Tigre. La fille tient la photo de la maison dans ses mains.

— Je suppose que tu n'es pas au courant, dit sa mère.

— De quoi ?

— Eh bien...

Et elle lui annonce que c'est en route. Il va faire construire une maison à la place de l'ancienne. Une maison neuve s'élèvera sur de vieilles terres. Un devoir, une mission, la consolation de son père, pense la fille. Elle aurait dû s'y attendre. Comment aurait-il pu en

être autrement ? On ne laisse pas le vide derrière soi, on n'abandonne pas l'héritage fragile des ancêtres ni tout ce qui appartient à l'enfance.

— À part les pierres des fondations, on ne pourra rien intégrer de l'ancienne maison à la nouvelle.

La fille répond que c'est bien comme ça, s'ils le souhaitent tous les deux.

Sa mère ne passera donc pas sa retraite sur la côte, elle prétend que ça lui est égal.

— Il t'avait dit, pour Menton ?

— Oui.

— C'est loin, vois-tu, c'est loin... non, non.

Qu'est-ce qui est loin, le Sud ou ce désir que sa mère avait d'y habiter ? Tout lui paraît à présent absurde, absurde... le Nord, le Sud, la pluie, le soleil, les catastrophes, les rêves... le plein, le vide... le monde comme il va... ne va plus... les volte-face... tout... Sa mère s'est empêchée de penser à la Côte d'Azur, ce n'est pas pour elle.

— On a parfois de ces idées, elle s'excuse presque, et elle demande seulement à sa fille qui rentre de Menton, les yeux remplis de sa lumière et une adresse d'appartement en poche, si elle ne préfère pas qu'ils soient restés ici.

— Je ne préférerais rien. J'aurais été d'accord pour le Sud. Tu n'aurais pas voulu t'y rendre, visiter des appartements, voir sur place ?

— Oh, non, non... qu'est-ce que tu vas chercher là ? Et pourquoi contrarier ton père ? Ce n'est pas le moment. Il a des maux de tête. Il s'agite la nuit et parle dans son sommeil. Il ne le montre pas, mais il est encore bien perturbé. C'est difficile, toutes ces corvées qui s'enchaînent, la rencontre avec les experts a duré des heures. Il a

réussi à garder son calme, à défendre la maison. Il se débrouille bien, tient les dossiers à jour, et on le respecte. Et puis, dans des situations comme la nôtre, on fait ce qu'on peut.

Elle passe un long fil blanc dans le chas de l'aiguille, fait un nœud au bout du fil et continue :

— Moi aussi, je dors mal. Je revois tout... quand ça s'est déclaré... après... J'envie ceux qui dorment sur leurs deux oreilles malgré le bruit ou les soucis. Ils ont bien de la chance. Faire une nuit entière, j'ignore ce que c'est.

— Tu couds des rideaux pour ici ?

— Oui.

— Vous y resterez combien de temps ?

— Un an au moins, je pense. La mise en route des travaux sera longue.

Ce que Menton a représenté pour sa mère, elle ne le saura jamais. Le voyage à Menton... Ses démarches auprès des agences... Oui, elle a souvent adhéré aux rêves des autres et elle y a laissé des plumes. Pendant qu'elle était à Menton, sa mère se détachait de Menton ? Une fois de plus, elle aurait cru au rêve de sa mère plus que sa mère n'y a cru. C'est cocasse, et c'est normal. Le rêve d'une mère qu'on a bousculée malgré soi, ça compte.

Des larmes lui montent aux paupières. Le petit appartement, son balcon, des journées entières dans la lumière du Sud... Le rêve de Menton, un luxe ? Comme lorsqu'elle se mettait à écrire, il y a quelques années, la nuit, pendant que son mari dormait ? Les femmes rêvent peut-être autrement que les hommes.

Les larmes glissent sur ses joues, discrètes. Elle est malade, elle est folle, il serait temps qu'elle guérisse. Apprendre à guérir, voilà quel devrait être son programme. Ne plus être visitée, la nuit, par ces

fièvres qui la gagnent dès qu'elle est fatiguée, par ces rêves qui reviennent régulièrement. Ils sont deux, ils vont prendre le train qui entre en gare. Des voyageurs en descendent. L'ami qui l'accompagne monte dans la voiture, elle est sur le point d'y monter à son tour, et clac, la portière se ferme sous son nez. Il lui tend la main derrière la vitre, elle reste comme une statue sur le quai. Le rêve peut prendre des formes légèrement différentes. Ils sont deux à nouveau, ils avancent à la même cadence côte à côte mais bientôt l'autre est devant elle, loin devant elle, l'écart se creuse. Il sait où il va et ne se retourne pas, il est arrivé là-bas, dans le camp adverse. Pour elle, plus de chemin. Elle appelle dans le vide. Un moment de panique, et elle se résigne ou s'adapte à son sort. Les larmes coulent sur ses joues, que sa mère ne voit pas, ne verra pas. Ne pas se laisser voir. Sa mère n'a pas défendu son rêve, la fille a endossé un rêve vain.

Dans la cuisine, devant la fenêtre sans rideaux, elle boit son café. La récréation des enfants est terminée. On n'entend que le réveil qui marque les secondes. Elle s'accroche à cette trêve qu'elle voudrait voir durer. La pause-café, un café que chacune prend de son côté. Elle a soudain une conscience aiguë de la brièveté de la vie, de leurs vies. La mère et la fille, des figurines projetées sur la Terre qui tourne dans le vide, tourne autour d'un Soleil qui la réchauffe pour rien, tourne à toute allure, mais la beauté de cette lumière sur les collines de Menton, sur les maisons et la mer de Menton, c'est de l'or fluide. La fille en sent encore les bienfaits sur sa peau. Katherine Mansfield l'a écrit, dans ce pays "tout est réglé par le soleil : il est roi, reine, Premier ministre...".

Son père est dans le couloir. Il l'aperçoit, lui sourit timidement, remarque la tasse de café qu'elle tient à la main. Bon, ça n'aura pas trop "chauffé". Pas de doute, il a attendu que l'orage se soit éloigné,

c'est tout à fait dans son tempérament. Les femmes, ça pleure, ça questionne, ça se met dans tous leurs états, ça demande qu'on leur parle, qu'on les rassure, côté sentiments surtout. Lui, il ne peut pas. Ce qu'il a de bien, pour remplacer les mots qui ne lui viennent pas, c'est son sourire, les femmes y sont sensibles. Il a laissé entrer une chatte du quartier qui a trouvé refuge chez eux. Ils l'appellent Nina et la dorlotent. Nina dispose d'un coussin sur une chaise, d'une assiette qui recueille les restes de nourriture et d'un bol de lait.

Il consulte sa femme sur quelques modifications au sujet des plans de la maison. Elle répond : "Fais pour le mieux, ça m'ira comme ça." L'a-t-elle écouté ? Il attend qu'elle donne un avis. Elle est ailleurs, on ne sait où, ni Nord, ni Sud, dans un pays qu'elle n'habitera jamais. Autour de sa main gauche, un pansement.

— Je me suis brûlée, ça ne cicatrise pas vite.

— Montre, dit la fille.

— Laisse. C'est rien.

Rien n'est rien. On garde ses distances.

— La maison n'est pas désagréable, elle ajoute.

— Quelle maison ?

— Celle-là. Le quartier est plaisant, l'école, les enfants... Les commerces sont proches, la boulangerie est à deux pas et la boulangère est aimable.

Un paquet de café, une bouteille de ratafia, des gâteaux roses de Reims, sa mère et sa grand-mère en étaient friandes – trempés dans le vin rouge, le mousseux ou le champagne, ils sont très bons –, voilà ses cadeaux. C'est trop, elle le sait. Son père, gourmet, remercie. Les cadeaux de la ville disparaissent rapidement dans l'ombre du placard.

Quand on perd sa maison, enfants et parents se découvrent. Les enfants voient que les parents ne sont pas très solides et que, sortis de leurs rôles, l'habit qui les tenait est fait de pièces décousues. Quelques petits secrets ont le droit d'être révélés. De légers rapprochements se produisent. Des anecdotes fusent, quelques rancunes s'émoussent. Ils ont tous été brûlés à des degrés divers et cette brûlure les amène à peser leurs mots, à respecter certains silences. La douleur de la brûlure provoquée par le livre qu'il ne fallait pas s'est, pour un instant, estompée sous cette brûlure plus récente.

Des objets et des meubles disparus dans le brasier – ils en avaient finalement dressé la liste en fouillant leur mémoire plusieurs soirs de suite –, la compagnie d'assurances les dédommage avec une somme d'argent forfaitaire. Qu'ils y perdent ou qu'ils y gagnent, ils ne veulent pas le savoir mais ils sont perplexes.

— Contre tout ça, ils vont nous donner une somme forfaitaire.

C'est drôle un forfait contre tant d'objets et de souvenirs pour lesquels aucun barème n'aurait pu convenir. Ils rient, et c'est tout dire. Un forfait, ce sera vite réglé. Encore heureux qu'ils étaient correctement assurés. Autrefois, ils ne l'étaient pas, ou très peu, en dessous du minimum. Juste s'ils causaient des torts à un tiers. Autrefois ni les parents ni les enfants n'étaient assurés s'ils tombaient malades. C'est pourquoi la numéro trois, pas soignée, "revient de loin", comme le répétait sa mère, et la fille, sur le moment, se demandait d'où elle revenait.

Ils ont reçu des lettres de sympathie. La plus belle est signée de son ancien mari.

— Il était gentil, ce garçon, dit sa mère.

— Il a une jolie plume, remarque son père.

Ils aimeraient probablement qu'elle leur dise comment il va, s'il a refait sa vie. Ils lui montrent la lettre.

— Elle est bien tournée, non ? Il pense encore à nous, sa mère insiste.

(Quand elle parlera à l'auteur de cette lettre du plaisir qu'il a procuré à ses parents avec son petit mot, il dira ne pas se souvenir de son contenu.)

— Tu viens, dit son père après le café.

— Où ?

Sa fille exagère. Pourquoi l'ennuie-t-elle avec ces questions stupides ?

— Il n'y a rien à voir, intervient sa femme. Qu'elle aille plutôt se promener dans la plaine, profiter des derniers beaux jours.

— Tu viens.

— J'arrive.

Il ne tient plus en place. Sa fille doit visiter avec lui ce qui n'est plus, comme elle a visité avec lui ce qui restait. Aujourd'hui, un rectangle nu.

— On y va.

Il hausse plusieurs fois de suite les sourcils, très vite, et l'attend dehors.

— Tu ne veux pas quelques gouttes d'alcool de menthe sur un sucre ? lui propose sa mère.

— Pourquoi ?

— On ne sait jamais.

Ça ira sans alcool de menthe. Elle va seulement faire un petit tour là-bas.

— Pas un jour sans que ton père n'y aille. Il y passe tous ses après-midi, c'est plus fort que lui.

- Qu'est-ce qu'il y fait ?
- Il faut qu'il y soit, c'est tout.

OceanofPDF.com

LA LEÇON DU MARIONNETTISTE

EN CHEMIN, elle lui demande s'il ne l'a pas appelée une fois pendant la nuit. Non. "Qui ça pouvait être ? – Un mauvais plaisantin." On lui aura joué un sale tour. Ça leur est arrivé aussi, quelques jours après le 1^{er} août, un coup de fil anonyme dans la soirée, sa mère n'en a pas dormi pendant plusieurs nuits et s'est perdue en suppositions extravagantes. Si elle lui racontait qu'elle rentre de Menton, qu'elle a visité des appartements et pensait en avoir trouvé un ? Elle lui dit qu'elle a des trous de mémoire. Lui aussi.

Ils ont descendu la rue, ils se rapprochent de... ils y sont... Elle regarde à peine, mais elle voit. Elle voit la chose, l'absence de chose, le sol nivelé, un abîme comme à travers une vitre de verre dépoli. C'est plat et cependant on dirait une excavation. Difficile d'accommoder sa vue à ce nouveau paysage, et comment pourrait-elle bien voir avec le soleil dans les yeux ? Les marronniers... ils avaient l'âge de la maison et formaient un couple. Fin avril, ils se couvraient de fleurs mousseuses qui se dressaient au bout de leurs tiges comme des chandelles. Elle marche en lisière du vide. Son père la précède, allonge le pas, la distance. Tout s'est défait, comme se défont les nuages, comme s'est défait le nuage noir avec lequel la maison s'est un instant confondue. Grand rectangle propre le long d'une rue déserte, on peut en calculer la surface. Elle était faible en mathématiques. Soustraire, diviser, fractionner, elle ne savait pas,

elle ne savait qu'additionner. Le vide se visite comme le plein. C'est trop de disparition. On marche au bord du gouffre, on avance avec une instinctive prudence, le cœur barbouillé. Pourquoi s'être ainsi attaché aux choses ? Parce qu'on n'avait qu'elles ? Parce qu'elles provenaient des absents, parlaient pour les absents ? Parce qu'elles accueillait nos pensées les plus intimes ou les plus saugrenues, accompagnaient tout simplement nos existences ? Les choses ont crié en s'en allant, les objets des vivants en bas exposés à la lumière du jour, les objets des morts relégués en haut sous les tuiles, nuit, poussière ; les uns et les autres ne devant pas se rencontrer. Faire se rencontrer les morts et les vivants, c'est recevoir les premières brûlures. Elle pourrait croire à une longue hallucination, à un jeu diabolique et merveilleux. Un marionnettiste faisait réapparaître la maison chaque matin en tirant les ficelles des personnages qu'ils étaient. Debout, les enfants ! C'est l'heure. On se lève, on ne traîne pas. On jouera ensuite si on en a le temps. Taire leurs maux leur était conseillé. Taire leurs maux, quand ils étaient graves, était dangereux. Pourquoi le marionnettiste a-t-il déserté la scène, abandonné ses poupées familières sur le lieu du sinistre ?

Un jour, elle ne voudra plus que des murs nus, des surfaces nettes, une fenêtre de ciel et le soleil qui se couche au-dessus des toits, des collines. L'histoire de ces choses se sera déposée en elle et cela lui suffira pour une vie. Ce qu'elle a connu ici lui semblera avoir eu lieu sur une lointaine planète pas tout à fait éteinte et dont la lumière lui parviendrait encore. L'herbe autour d'elle ondule, les tilleuls ondulent, les mirabelliers aux branches noires que son père a secouées, chargées de fruits, lors de sa dernière et première visite,

ondulent. “Toi, dis voir, ça fait un bon bout de temps que t’es partie d’ici !” Elle n’est pas très sûre de son existence en ce moment. Elle se sentait exister quand elle jouait avec ses frères.

C’est loin où il va. Il marche de plus en plus vite. Comment s’y prend-il pour filer comme ça avec ses hanches et son genou qui lui font mal ? Pourquoi ne se retourne-t-il pas ? Il a peur qu’elle tombe ? Il se rend sur ce terrain chaque jour. Il a quelque chose à y faire, elle n’a plus rien à y défendre. Il ne se dirige pas vers le jardin comme elle l’avait d’abord cru mais vers la grange noire. Le chemin de la grange noire traverse le clos à l’oblique, et c’est vers le fond, vers la ruelle qu’il se dirige. Derrière la grange noire s’alignent les rangées de pommiers à cidre. Dans le clos, un jour d’hiver en début d’après-midi, pendant que leur mère prenait le café et lisait le journal, elle et deux de ses frères se sont déshabillés. Ils se sont jetés complètement nus dans la neige fraîche pour y imprimer leurs portraits, puis ils les ont examinés avant de les voir s’effacer sous le ciel saturé de flocons, alors ils se sont rhabillés en vitesse, brûlants.

Plus elle avance, plus la grange paraît s’éloigner, ses grosses planches, ses deux portails, l’un ouvert, l’autre fermé, son toit de tuiles rondes. Elle ne se souvenait pas que c’était si loin. Le jardin d’agrément a perdu des arbres. L’ancien rucher aussi a été nivelé. À l’automne, on extrayait des ruches en paille des pains de cire dégoulinants de miel tiède, on suçait des morceaux de cire où se débattaient des abeilles. Que s’est-il passé ? Il n’y a plus rien. C’est un mauvais rêve, on va la réveiller. Réveillez-la ! Réveillez-la !

“Il n’y a rien à voir”, disait sa mère, oui mais il y a tout à éprouver, jusqu’à cette sensation de dédoublement qui vient de la gagner. Maisons fragiles, poupées fragiles, marionnettes fragiles, glaciers, lacs, arbres, océans, banquises, déserts de glace, de sable, torrents,

sources, oasis, animaux fragiles, que tout cela reste encore longtemps dans sa fragilité... Elle marche, mains moites, orteils qui se crispent dans les chaussures. Elle marche comme sur une ligne de crête étroite, le précipice l'attire, la tête lui tourne un peu. L'alcool de menthe, maman, c'était pour m'éviter ce vertige ? Elle se sent bizarrement légère, une plume. Elle marche, un pas, un autre, elle avance, passe. Le vide qui ne se laisse pas regarder l'a regardée passer. Elle voudrait avoir laissé loin derrière eux les chiens du malheur. Elle n'est d'aucun pays, d'aucune région, elle se le dit aujourd'hui encore, a besoin de se le dire, elle était d'une maison qui ne figure plus sur aucune carte. Il est dans la grange, qu'est-ce qu'il va y faire ? Il a disparu derrière ses murs.

À l'intérieur, le foin sent bon, elle en avait oublié le troublant parfum. Elle est aveuglée, passant de la lumière à la pénombre. Elle le distingue enfin, assis à une table, et il lui fait signe d'approcher.

LE CAHIER DANS LA GRANGE

TRÉTEAUX et planches, il s'est aménagé un bureau de fortune. Elle s'assied à côté de lui, les pieds dans la paille. Il déroule les plans de la future maison. Pour ne pas gêner sa femme et réfléchir au calme, il travaille dans la grange noire, le seul bâtiment qu'il reste d'avant. Sur la table, une lampe de poche, une grande enveloppe contenant des photos, et un cahier, sans doute un cahier de comptes, une bouteille d'eau, deux gobelets. Il y a loin de la grange noire au fond d'un clos à la petite ville de Menton aux façades colorées et à ses villas étagées sur les hauteurs face à la mer.

— Tu dors dans le foin ? elle le plaisante.

— J'y fais de temps en temps une sieste, il répond sérieusement.

Elle a glissé dans son sac le livre sur le Palais du Facteur Cheval. Si elle le montrait à son père, il verrait la brouette du facteur et les sculptures qu'il a faites à partir des pierres qu'il ramassait sur les chemins et dans les champs. Le parfum du foin est envoûtant et l'ombre plus apaisante encore que le bleu de Menton. Derrière la table, une caisse déborde d'objets. Elle remarque le petit sabot et, sans réfléchir une seconde, elle dit à son père qu'elle le voudrait.

Il le pose sur la table, "1915. Souvenir de la Somme".

— Oui, elle dit.

— Voyons voir.

— Tu y tiens ?

- Autant que toi.
- Il nous vient de ton père.
- C'est son écriture. 1915...

Puis il l'écarte. Les plans, tout est prêt, jusqu'au devis de l'entreprise qu'il a choisie avec l'architecte, et les adresses des magasins de fournitures. Elle s'efforce de s'y intéresser. Elle tombe de sommeil et ne pense plus qu'à faire un somme dans le foin. Il lui explique que si on prend un architecte, au total, on y gagne. L'architecte s'occupe de la construction de la maison du début à la fin et fait appel à de bons artisans qui ne demandent qu'à lui donner satisfaction.

— Tu comprends, on n'a pas envie d'une maison sortie d'un catalogue comme on en voit partout.

Il sollicite l'avis de sa fille, elle est d'accord pour l'architecte.

— Quand les travaux auront commencé, ta mère se sentira mieux. Elle meublera la maison à son idée. Elle se reposera au calme et au chaud dans le salon au coin de la cheminée.

Elle les imagine tous les deux auprès du feu regardant un bon film, les soirs d'hiver. Il y a le feu qui détruit, et l'autre, celui qui réconforte.

— Qu'est-ce que tu penses de cette idée qu'elle a eue d'aller vivre à Menton ? Une lubie ?

— Non, un rêve, elle lui dit. C'est beau, là-bas.

— Tu connais ?

— Oui.

— Il n'y a pas de mistral ?

— Non. C'est à la frontière italienne, la Riviera, le vrai Sud.

Elle se retient de lui dire qu'elle en revient.

— Tu aimerais y vivre ?

— Peut-être, plus tard.

— C'est cher.

— Ça dépend...

— Il n'y a que des riches là-bas.

— Pas seulement. Il y a les habitants de Menton, beaucoup d'Italiens qui travaillent dans la restauration, le bâtiment, il y a des pêcheurs. Et des gens comme maman qui veulent le soleil.

Son tic le reprend. Des moineaux volent sous la charpente de la grange.

— En tout cas, elle n'en parle plus. Ça a dû lui passer. On aura juste assez d'argent pour faire construire la maison et bien la meubler. Ta mère ne sait pas que j'ai un bureau ici, un deuxième bureau. J'y suis l'après-midi. Il faut bien avoir un petit coin à soi.

Elle approuve.

— Attends, je reviens bientôt, c'est l'heure des chats. Je vais leur donner à manger, essayer de les récupérer tous.

Elle ouvre le cahier et commence à le lire. Son père n'y a pas beaucoup écrit, il a collé des articles de journaux sur plusieurs pages, celui qui raconte la disparition de la maison y figure avec une photo. En marge, il a noté comment, le soir de ce 1^{er} août, lui et un voisin ont essayé d'arrêter les flammes au jet d'eau en attendant les pompiers, "une goutte dans l'océan", et en dessous de cette remarque, il a dessiné le colombier, elle en croit à peine ses yeux. Sur les pages suivantes, des noms et des dates qui renvoient à sa jeunesse. La guerre, l'Occupation, les tours qu'il a joués aux Allemands. L'aviateur canadien qu'il a hébergé dans cette grange. Les Tchèques qui se cachaient dans la forêt et qu'il a ravitaillés pendant toute la durée de la guerre. Le secrétaire de la Kommandantur, le

pauvre Wilhelm de Hambourg, qui détestait Hitler et a sûrement été tué sur le front russe. Des camarades à lui, des hommes qui avaient des sympathies communistes, qui passaient pour des rouges qu'on accusait de semer le désordre dans la commune. Ils se présentaient comme maires ou conseillers municipaux et n'obtenaient qu'une poignée de voix. Les noms d'amis polonais qui passaient chaque Noël chez eux. Des initiales sous lesquelles se cachent probablement des femmes. Les manifestations d'agriculteurs où il s'est rendu, Troyes, Reims, Sens, Paris. Elle s'en souvient : à Sens, ça avait chauffé, il avait pris des coups de matraque, "les CRS ne font pas semblant", c'est écrit dans le cahier, au-dessous d'une photo découpée dans un journal. Sa femme et ses enfants avaient suivi le déroulement des événements à la radio et attendu son retour toute la nuit. Il n'était rentré que le lendemain vers midi avec un camarade connu pour être un joyeux luron et un grand amateur de femmes. Leur mère, avec sa hantise de la catastrophe, voyait déjà ses enfants orphelins et le leur disait, les affrontements entre manifestants et CRS avaient été violents. Leur père pouvait être à l'hôpital dans un état grave. "Pourquoi tu n'es pas rentré le soir de la manifestation en même temps que les autres ? Pourquoi tu nous as laissés sans nouvelles ? Tu as une femme et des gosses." Avec son air de petit garçon fautif, il attend qu'elle se calme. Il ne répond pas à ses questions, ne fait pas l'effort de répondre. Elle n'en peut plus. Elle dit qu'elle va partir. C'est à cause de la dernière nuit. Où a-t-il passé cette dernière nuit ? Il doit l'en informer, elle est sa femme. Mortel silence. Oui, elle va partir. Il ne la retient pas, ne la croit pas. S'il la retenait au moins, s'il trouvait des mots gentils. Elle les quitte en claquant la porte. Les enfants ont peur. Ils constatent, une fois de plus, que les hommes et les femmes se déchirent pour des raisons obscures, et ce mal ne s'endort jamais tout à fait.

Lorsqu'il se réveille, il met à vif les nerfs de leur mère au point qu'elle veut tout lâcher. C'est quand les hommes "vont voir ailleurs", comme les enfants l'ont entendu dire, qu'elle est le plus cruellement blessée. Et si elle ne revenait plus ? Ils seraient orphelins de maman, cette fois. Elle et sa grande sœur ont remplacé leur mère pendant deux journées et se sont bien accordées. Elles savaient les gestes ou les apprenaient ensemble. Mettre et débarrasser la table, battre les œufs pour l'omelette, faire la vaisselle, beurrer les tartines des petits frères, les débarbouiller, nouer leurs lacets, boutonner leurs duffel-coats, cirer les chaussures. Leur mère se montre un matin avant leur départ pour l'école. Elle ne regarde plus leur père. Ils ne se parleront plus avant de longs mois. Leurs disputes déchiraient l'enfant numéro trois, l'angoisse la rendait médium. Qu'ils se réconcilient, vite, et pour toujours. Sa mère n'a rien su des nuits blanches de cette enfant quand ça n'allait plus entre elle et son mari, quand elle quittait la chambre conjugale au milieu de la nuit dans le froid coupant de l'hiver, et pour aller où ? Rien su des heures d'attente de ses aînés, de leur immobilité au fond des lits, frissons intérieurs, souffle retenu, faux sommeil. Là se creusent les grands trous sans les mots, les mots sont loin, et plonger dans les profondeurs du sommeil n'était pas pour eux. Ils ont traversé en solitaires ces crises successives. Son père a aussi collé dans le cahier des factures de matériel, les tickets de leurs promenades à Paris en bateau-mouche sur la Seine ; des tickets de cinéma, il les y emmenait, le samedi soir, et au cirque, "plus enfant que les enfants", disait leur mère, contente. Il était un bon compagnon de jeu, malicieux et d'une patience d'ange. Son pas derrière la grange... C'est lui... Elle referme le cahier.

— Puisqu'il n'y a plus de fruits, voilà des soleils.

Il lui a cueilli des dahlias au jardin après avoir nourri les chats. À cette brassée de dahlias jaunes, grenat et violets, les fleurs que fait pousser sa mère, se mêlent des asters et une rose.

— Tu en donneras. Comme pour les mirabelles. Tu en as donné, des mirabelles ?

— À des voisins et à un ami.

Petit sourire complice. Assis sur les tabourets, les coudes sur les planches, ils ont un mur de foin en face d’eux. La fille respire à pleins poumons le parfum du foin. Elle qui ne s’ouvre jamais de ses projets dit à son père qu’elle aimerait aller au Japon et que ça pourrait se faire bientôt.

— Le sabot, alors ? il lui demande comme s’il ne l’avait pas entendue.

— Le sabot... elle répète.

— Tu le veux ?

— Et toi ?

— D’aussi fin, je n’en connais pas.

— Il est abîmé.

— Il a tenu le choc et il est encore bien.

Il le tourne dans tous les sens. Le jeu reprend.

— Tu le veux ?

— Non, non.

— Ne fais pas de manières.

Il l’emballe dans du papier journal. Qu’il lui donne le petit sabot fêlé au canard bleuté lui fait terriblement plaisir, son histoire mérite de figurer dans un conte. Il lui vient de l’époque où les futurs parents de son père se courtoisaient, son inconnu de grand-père n’était pas encore fou. Il lui vient de chez les morts, de la maison des colombes, du ventre du hibou. Il représente le chaînon manquant qu’est ce

grand-père, c'est lui qui l'avait acheté dans la baie de Somme, le pays des oiseaux. Après sa mort, il a été remisé là-haut. L'enfant qui, des années ou des décennies plus tard, le découvre s'en étonne puis le fait parler.

Elle n'a pas vu son grand frère. Il faut qu'il soit malade... Elle s'en inquiète auprès de son père. Il est parti faire des courses à Troyes. Voilà pourquoi la date d'aujourd'hui a été retenue pour sa visite.

Elle laisse à son père l'ouvrage sur le Palais idéal.

— Regarde ça quand tu auras un instant.

— C'est quoi ?

— Un facteur a construit un palais dans la Drôme, un palais qui ne s'habite pas. Ça lui a pris trente-trois ans.

— Il l'a construit avec quoi ?

— Des pierres, des cailloux qu'il ramassait dans les bois et les champs, et qu'il transportait avec sa brouette, et de bonnes doses de ciment.

— Et ça a tenu ?

Elle lui montre la photo de la brouette.

— Personne ne l'a donc aidé ?

— C'est son œuvre.

Il pose le livre sur le dessus de la caisse.

— Attends avant d'aller au Japon. Je préfère te le dire maintenant, ta mère se fera opérer du cœur dans six mois, à l'hôpital Marie-Lannelongue du Plessis-Robinson, un bon hôpital. La date est arrêtée. Tout devrait bien se passer. Garde-le pour toi, on en reparlera plus tard. Quand elle sera remise, ce sera mon tour : les hanches.

Petit Tigre a fait son entrée dans la grange, un prince. Il cligne des yeux, s'étire en bâillant puis saute sur les genoux de la visiteuse. Un coup de museau sur sa bouche et il se met à ronronner en lui montrant son derrière. Elle le caresse distraitement. Son père dit que c'est sa maison ici, et elle se demande s'il parle de lui ou du chat. De ce bureau installé entre deux tas de foin, ils ne peuvent pas ne pas voir, par le portail ouvert, le rectangle vide mais ils voient aussi les arbres du clos, le début de l'allée des tilleuls et les maisons voisines.

— Tu y fais tes comptes ? elle lui désigne le cahier :

— C'est ça, j'y dresse des listes, comme tu sais...

— On pourrait te le piquer ?

— On ne vole pas un cahier ni un livre. Un outil, des planches, je ne sais quoi... de l'argent, oui.

Ils rient, puis ils s'arrachent à l'ombre de la grange.

MARIE-SALOPE

M.-S.

roman

OceanofPDF.com

*Vivre est assez bouleversant quoi que
médisent nos sceptiques.*

GEORGES PERROS

OceanofPDF.com

LE MONDE à l'envers ! C'est le monde à l'envers ! Jusqu'à l'abrutissement, elle se répète : C'est le monde à l'envers... Ce n'est pas possible. Ils acceptent. Je n'accepterai pas. Jusqu'à l'abrutissement, jusqu'à l'épuisement. L'envers du décor, nous vivons dans l'envers du décor. Pour qui existe-t-il, le décor ? Pour qui ? Je suis jeune, jeune, jeune... Ô, la jeunesse.

Elle se retourne dans son lit. Elle dort dans la très ancienne chambre de bonne, son pigeonier.

Fermez-la, fermez-la, tous ! Tous sauf lui, lui qui n'est pas d'ici. Mais on parlera de lui tout à l'heure, voulez-vous ? En attendant, on parlera d'eux et de moi. On croira tout changer en le racontant, et on ne changera rien, jamais. On ne changera rien. Voilà qui est vrai. Ils ne savent pas pour quoi ils vivent. Ils nous apprennent à ne pas savoir pour quoi nous vivons. Et qui a jamais su ? Puérile question, enfantine ! Enfantine. Quel joli mot. Joli, joli, joli. Non à l'enfance, non à l'interrogation, non à tout.

Ils sont grands. Elle grandit et se retourne dans son lit. Le carreau de la fenêtre est cassé. Le vent soulève et gonfle le rideau, souffle dans la chambre. C'est le soir, dix heures et demie. Elle est montée se coucher de bonne heure, elle n'en pouvait plus. Elle pense que, bientôt, elle s'endormira elle aussi. Elle se réveillera à soixante-dix ans pour quitter la vie. La belle vie. Elle dira : Comme c'est

dommage ! Je ne veux pas partir, il n'y a aucune raison à mon départ. La vie n'était pas si mal. Elle fut trop courte. Elle m'a filé entre les doigts, et maintenant je cours après. Je cours. Je m'essouffle, je vais tomber. La vie, je veux bien la revivre telle qu'elle a été, telle...

Mais elle ne sait pas, ne peut pas savoir. Voici un an qu'elle a une chambre à elle au grenier. Une chambre pour l'été ; un trésor qu'elle a réussi à leur extorquer et qu'on ne lui conteste plus. Les autres dorment en bas. Elle les a quittés pour une mansarde oubliée, à l'issue d'une partie serrée.

— Tu n'iras pas là-haut.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire que j'y aille ? Je ne dérangerai personne, là-haut.

— La chambre est sale.

— Pas pour moi.

— Toi, évidemment... Mais je te dis qu'elle est sale. Les souris ont fait leurs nids dans le matelas. La porte ferme mal.

— Je nettoierai, je réparerai.

— Toi, tu dormirais sur le fumier.

— J'ai pas dit ça. Je voudrais ma chambre.

— Les Allemands pendant la guerre, ils y ont...

— Pendant la guerre...

— Oui, on le sait que t'étais pas née, dit la mère. Les Allemands pendant la guerre y ont fait un de ces chantiers... Ils ont même brûlé un morceau du plancher. Personne n'y a couché depuis. Si... Un autre Allemand, Manfred. Tu te souviens de Manfred, le prisonnier qu'on avait ?

— Je ne me souviens pas.

— T'étais trop petite. Quand il est parti, tu n'avais que quelques mois. Ta sœur doit se souvenir. C'était un fils à papa de vingt ans. Il recevait des colis de sa tante d'Amérique. On s'en est mis plein le lampion, tant pis pour lui. Il n'avait qu'à apprendre à partager, ce fils unique. Ton père vous a déjà raconté tout ça.

— Et il en est encore fier. Lui aussi est un fils unique.

— Ne recommence pas !

— Manfred... un joli nom... Il était beau ?

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, on était au lendemain de la guerre. Manfred y a couché longtemps, là-haut. Avec le fichu caractère qu'il avait, et le poil dans la main qu'il avait, il a été le dernier des prisonniers à quitter le pays. Et le Polonais y a dormi aussi, Anton. Lui, il était toujours prêt à nous aider, mais il n'aimait pas beaucoup se laver. Tu me diras que c'était mieux que Manfred qui se lavait les pieds sur l'évier avant de se mettre à table. Tu l'as connu, Anton. Tu le connais ?

— Oui. Et je connais sa femme. Ils sont vieux, et gentils.

Elle se souvenait. Olga et Anton. Leurs sourires, leurs yeux en amande, rieurs, bleu myosotis. Leur peau tannée par le grand air, leurs pommettes hautes, fraîches. Leur maison dans la ruelle, avec la cour, le jardin... L'armoire, au fond de la première pièce, qui lui paraissait immense et contenait des figues, des noix et des gâteaux.

— Gentils ?

— Généreux.

— Tu ne les connais pas vraiment. Olga, elle rôde partout et fourre son nez dans ce qui ne la regarde pas. Chaque fois que j'accouchais, elle venait m'aider.

— Tout le monde la réclame.

— Maintenant qu'on ne trouve plus personne, peut-être. Quand elle venait, il fallait que je fasse attention à ce que j'avais de précieux à la maison. Elle avait la main experte. Ils l'ont payée avec quoi, leur maison ?

La fille ne répond pas. Elle pense : avec leur sueur, avec leur bon cœur, avec leur modestie, avec leurs vies de fourmi.

Elle regarde sa mère et dit :

— Avec leurs vies de fourmi.

— Tu as de ces expressions !

— Ils avaient bien le droit d'avoir une maison à eux. Depuis le temps qu'ils habitent ici, qu'ils aident les gens...

La mère se fâche :

— Tu défends toujours tout le monde, sauf nous.

— Et vous, vous critiquez toujours tout le monde, sauf vous.

La gifle est partie. Elle atterrit sur la joue de la gamine qui grandit ; elle est rouge tout à coup, les cheveux en bataille et le regard sombre. Elle rit jaune. Elle recule de quelques pas, s'adosse au buffet, puis elle regarde sa mère en face sans rien dire.

— Ne me regarde pas comme ça, petite effrontée.

Le regard étonné est direct.

— Baisse les yeux !

Ça cogne et chante dans la tête de la fille. “Arrête, mais arrête ! Laisse-moi, à la fin !”

La sœur aînée, la grande, la Grosse – quand ils l'appellent la Grosse, c'est pour la taquiner – sourit en épluchant les pommes de terre. Elle regarde par en dessous sa sœur qui pince les lèvres, elle regarde Marie-Salope perdre la face.

On l'appelle Marie-Salope pour rire, naturellement, mais aussi parce qu'elle se salit facilement, parce que leur propreté ne la fascine pas. Elle ne respecte pas leur propreté, elle joue avec tout ce qui lui tombe sous la main. Elle ne peut s'empêcher de jouer, avec les choses, avec les mots, de jouer, de se salir. Rapide comme l'éclair, elle se faufile partout et ramasse, paraît-il, quantité de taches. Elle est un aimant qui attire les taches.

— Tu n'y dormiras pas, tu resteras en bas, avec nous. Rappelle-toi, l'année dernière, notre cousin de Paris est passé avec son commis, un Nord-Africain qui ne voulait pas dormir dans la grange, il réclamait un lit comme tout le monde. Alors, on lui a proposé de dormir là-haut, mais il rouspétait. Il n'avait qu'à se payer une chambre à l'hôtel, s'il n'était pas content.

Elle se retourne dans son lit, ne trouve pas le sommeil. De plus en plus souvent une cloison opaque se forme entre elle et le sommeil. Elle n'a pas éteint la lumière. Elle voudrait s'endormir avec la lumière sur une page de livre froissée.

Elle attend que les bruits se soient tus, que le calme enveloppe la maison et que le sommeil des autres l'apaise. Il lui faut la solitude de la nuit pour mieux penser à cet homme qui est arrivé il y a un an au village. Il est vétérinaire. On l'appelle l'aide vétérinaire parce qu'il assiste seulement le vétérinaire installé ici depuis longtemps. On l'appelle aussi M. Hervé. Hervé, est-ce son prénom ? Son nom ? On se moque parfois de lui parce qu'il a l'air timide, maladroit, parce qu'il est un peu voûté et qu'il n'est pas beau. On dit qu'il courbe la tête en marchant, rase les murs comme les chauves-souris et ne parle pas aux gens, c'est à peine s'il leur dit bonjour. On va jusqu'à prétendre qu'il boit. On raconte tant de choses qu'elle ne croit pas. Il

salue Marie-Salope d'un geste de la main et ne cherche pas à l'éviter. Il lui explique même ses mathématiques. C'est un lecteur de romans policiers. Il roule dans une vieille 2 cv.

Elle pense à lui parce qu'il est bon. La bonté au village n'est pas chose courante.

— La vie est rude, ma fille. Pas de cadeau ! On ne m'en a jamais fait, à moi, des cadeaux. Tu chiales ? Garde tes larmes pour plus tard, t'en verras d'autres !

Elle pense à lui parce qu'elle le trouve presque beau. Il a trente-neuf ans.

Le bruit court qu'il est divorcé. Il vit seul dans une chambre qu'une vieille demoiselle lui loue, une bigote de soixante-dix-huit ans qui converse avec Jésus et n'a pas les yeux dans sa poche.

M. Hervé s'arrange pour passer inaperçu, une ombre. Il loge en face de chez elle, et elle reconnaît à coup sûr le bruit de sa 2 cv. Elle en a retenu les numéros. Aucune autre 2 cv ne pourrait ressembler à la sienne. Les gens ne comprennent pas pourquoi il n'habite pas un petit appartement ou un studio.

Elle s'agite dans son lit. Parler... parler à quelqu'un... Ne plus monologuer. Parler enfin... Échanger de vraies paroles, un sourire fragile, puis soutenu.

Elle n'a pas encore éteint la lumière, il y a trop de nuit autour d'elle quand la lampe n'éclaire pas la page d'un livre.

En bas, ils dorment tous, ils sont fatigués. Les chats amoureux se poursuivent dans la cour, pleins de ruse et d'ardeur. Les loirs et les souris au grenier sont sortis de leurs trous et de leurs galeries, ils sont en vadrouille. Marie-Salope les entend. Elle n'a pas peur, elle s'est habituée à ces petits compagnons de nuit. Frôlements,

glissements. En automne, les loirs sont plus bruyants. Ils roulent des pommes et des noix sur le plancher et les amassent au fond d'une botte ou d'un brodequin. Ils se déchaînent follement.

Sous le ciel bleu de sa chambre, elle écoute les bruits des bêtes.

Demain sera comme aujourd'hui...

Ses parents lui ont déclaré la guerre. Elle ne sait pas pourquoi ils lui ont déclaré la guerre, et ils ont le toupet de dire que c'est elle qui leur fait la tête. Bah... Il faut bien que ce soit quelqu'un.

On dit que l'aide vétérinaire a un passé louche, qu'il est arrivé démuni au village et qu'il aurait des dettes.

— Mes bagages suivent.

Mensonge. Ses bagages ne sont jamais arrivés.

Quant à la 2^e CV, elle ne lui appartient pas, c'est son employeur qui la lui prête. Il ne possède rien. Certains vont jusqu'à supposer qu'il est venu se planquer ici, parce que c'est complètement perdu, ici. Un trou. Un homme qui a fait des études, qui a un bon métier dans les mains ne se promène pas tout nu dans la vie. Normalement, son standing l'accompagne. Son standing parle pour lui et rassure les curieux et les inquiets. Normalement...

— Tu comprends ?

— Non.

— La norme, ma fille.

— C'est quoi ?

— C'est quand je te parle. C'est ce qu'on se transmet de génération en génération. C'est quand...

— Quand tu cries ?

— J'en connais une qui ne va pas tarder à se ramasser quelque chose.

Monsieur Hervé, vous vivez seul. Étrange ? Je ne trouve pas que ça le soit, mais l'amitié, qu'est-ce que vous en faites ? Ça ne vous manquerait pas ? Moi, j'avoue que ça me manque et il faut me croire, monsieur, je ne suis pas une petite fille. Les gens ne me prennent pas au sérieux. C'est grotesque...

Elle s'assied dans son lit, puis se lève, s'habille et se voit dans la glace. Est-ce que ses cheveux ont grandi ? Un peu de patience, les cheveux ne grandissent que d'un centimètre par mois.

Elle descend dans l'obscurité les escaliers qui n'en finissent pas de craquer. Et la porte qui grince...

Dans la cour, elle tend l'oreille. Elle ne passera pas par le porche, ils pourraient entendre le portillon de la rue. Elle va faire le grand tour par le clos.

Le passage se rétrécit auprès de l'étable, elle marche dans la boue mêlée au purin. La voici dans l'herbe du clos. C'est bon, cette fraîcheur. Elle passe sous les marronniers, puis le long des poiriers, et ouvre la barrière en bois. Elle hésite et, sur le trottoir, observe la maison d'en face. Au premier étage, de la lumière filtre à travers la fente des volets. Il est là, chaque soir.

Pourquoi n'irais-je pas lui parler ? Je lui demanderais seulement de m'aider en maths. On pourrait, comme ça, lier plus ample connaissance. La porte du bas sera peut-être fermée. Il me semble pourtant n'avoir jamais vu M. Hervé la fermer à clé. Si j'y frappe, il ne m'entendra pas... Ce que je voudrais vraiment, c'est le surprendre et lui dire que je suis venue partager un petit bout de nuit avec lui. La vie pourrait être parsemée de ces moments dont nous avons, dont moi j'ai la nostalgie.

Elle pousse la porte du bas qui lui résiste, pousse encore. La porte s'ouvre et se referme bruyamment. La fille est au pied de l'escalier, la main sur la gorge.

Que vais-je lui dire ? Je suis idiote, ridicule... C'est ça, ridicule... Ma mère me l'a toujours dit.

Elle se ronge un ongle. Hier encore, ces reproches :

— Pourquoi ne veux-tu jamais faire comme tout le monde ? Tu tiens à te faire remarquer ?

— Mais je ne me fais pas remarquer, je me comporte normalement.

Ne vaudrait-il pas mieux que je rentre ? Je n'aurai rien brisé, rien construit non plus. Mes chances seront demeurées intactes. Je n'aurais plus qu'à retraverser la rue, le clos, la cour, et remonter les escaliers, puis retrouver mon coin de grenier. Demain, je rirai en me rappelant ma tentative avortée et tout rentrera dans l'ordre. Mais non, je ne vais pas renoncer maintenant. Puisque j'y suis, j'y reste... Monsieur Hervé, vous ne vous moquerez pas trop de moi, n'est-ce pas ?

Il est vrai que, de sa chambre, l'aventure lui avait paru plus facile. Elle monte l'escalier et s'arrête sur l'étroit palier.

Si je frappe, il risque de me recevoir sur ce palier et, gentiment, de me renvoyer. Si j'ouvre, je le vois chez lui, sous sa lampe. Ce ne serait pas poli et il pourrait le prendre mal.

Elle frappe.

— Entrez.

Elle n'a pas bougé, surprise par la brutalité du fait.

Débrouille-toi à présent. Les situations que tu crées sont à toi.

Elle regarde la poignée. Elle n'est jamais entrée chez lui où il ne reçoit personne. Ses mathématiques, il les lui explique dehors, dans la rue, et en vitesse, si bien qu'elle est encore plus perdue après ses

explications qu'avant.

Il est onze heures.

Elle s'essuie les pieds et elle entre.

Le visage de l'homme est tendu vers la porte. Il considère la visiteuse avec curiosité. Elle a rougi. Visiblement, elle le dérange, il était à son bureau en train de lire *Science et vie* à côté d'un verre vide, d'une bouteille de vin entamée et d'un bloc de papier à écrire. Elle se sent si stupide qu'elle a envie de battre en retraite. Cheveux bruns. Pommettes roses. Robe courte. Jeunesse qui s'éveille, qui s'ignore. Marie ne peut s'empêcher de sourire. Marie, c'est son vrai prénom. Jeunesse sans arrière-pensée, souvent jugée par des adultes aigris. Entrez jeunesse !

Elle ressemble à un pantin.

— Eh bien, Marie ?

Il a parlé le premier. Elle fait quelques pas vers lui.

— Bonsoir monsieur Hervé.

Il repousse la revue et lui tend la main :

— Tu ne dors pas à cette heure-ci ?

— Non.

— Quelque chose qui ne va pas chez vous ?

— Non.

— Tu as des ennuis ?

— Je m'endors toujours tard, c'est mon habitude.

— Mauvaise habitude.

Elle reconnaît là les propos de sa mère.

— Vous ne dormez pas non plus.

— Moi, c'est différent. Je n'ai plus ton âge, et puis...

— Les autres c'est toujours différent.

— Qu'est-ce qui te contrarie, alors ?

Des explications, des excuses, elle n'en trouvera pas.

— Rien. Je suis venue vous dire bonsoir, voilà. Mais peut-être que oui, je suis un peu contrariée, comme vous dites.

— Assieds-toi, je t'écoute.

— Merci, monsieur le professeur.

Il rit.

— Donc, j'étais dans ma chambre, j'ai une chambre à moi maintenant... et je révisais les leçons de maths que vous m'aviez conseillé de revoir. J'y comprends rien. C'est pas nouveau...

— Tu aurais pu apporter ton cahier. Tu en es à quelle leçon ?

— Je voudrais savoir comment vous vous y preniez pour apprendre vous, quand vous étiez jeune, s'il y a une méthode pour entrer dans les maths. J'entre pas dans les maths, les maths n'entrent pas dans ma tête. Je ne comprends pas la logique des raisonnements, il n'y a rien à faire. Alors, j'ai pas apporté mon cahier. Et puis, on pourrait parler d'autre chose.

— Ce n'est peut-être pas le moment.

— Pendant la journée, vous êtes absent.

— Tes parents le savent, que tu es là ?

— Je ne fais rien de mal.

— Non, non. Je t'ai dit de t'asseoir.

— À votre bureau ?

— Oui.

Elle s'assied au bout de la table. Il a fait du courrier. Deux enveloppes timbrées attendent d'être postées, l'une pour Paris, l'autre pour Marseille, deux villes qui ne sont pas des trous.

Elle détache une feuille du bloc et prend un crayon de papier.

— Vous continuez à lire, et moi j'écris. D'accord ?

— Il est bien tard pour écrire.

— La nuit commence, la vie commence, mais vous avez une journée de travail sur le dos. Ah, le travail... toujours le travail... Pourquoi les gens s'accrochent-ils tant au sommeil ?

— Je l'ignore.

— Pourtant vous lisez *Science et vie*.

— Si tu le sais, dis-le-moi.

— Je pense que c'est à cause du travail qu'ils doivent faire et qu'ils n'aiment pas énormément. On dort pour pouvoir repartir le lendemain comme la veille. Chaque jour, les mêmes corvées... Le sommeil ne répare rien.

— Parle tout bas, Mlle Jeanne pourrait nous entendre. Elle est un peu sourde mais elle dort à côté. Tu te trompes, j'aime mon travail, Marie.

— On dit ça.

— Mais c'est vrai.

— Parce que vous gagnez du fric.

— Pas seulement.

— On ne peut pas aimer son travail inlassablement, le même depuis des années... Les gens travaillent pour l'argent.

— Permits-moi de te dire que tu parles sans savoir. Les gens font des choix. Il existe des professions intéressantes... Tu n'aimes pas l'école ?

— L'école n'est pas un métier. J'aime les matières où j'ai de bons résultats, où je suis la première. Et maintenant, lisez.

— À vos ordres.

Il allume une cigarette. Une petite hésitation, et il en propose une à Marie.

— Je mets de la musique ?

— Si vous voulez, mais pas trop fort... Mlle Jeanne...

Elle tousse. Elle passe une bonne soirée à écouter des airs de jazz qu'elle n'a jamais entendus. Il est sympathique. Elle lui jette des regards furtifs. Il semble intéressé par sa lecture.

Elle ne se décide pas à écrire. Difficile d'écrire à côté de quelqu'un qu'on ne connaît pas. Elle dessine. Un chat, une maison, une femme qui devient une sirène, un arbre, un chemin, des lianes. Et soudain tout se rejoint. Les lianes sont des chemins, la maison un visage de femme. Elle s'applique et écrit au bas du dessin : "Unité profonde. Merveilleuse entreprise. Reconnaissance et rencontre."

Elle a écrit sans réfléchir, s'est laissé guider par le dessin qui lui a inspiré les mots. Lui, il lit et, le crayon à la main, annote des paragraphes.

— Voilà, j'ai fini. Et vous ?

— Je lis lentement.

— Vous vous plaisez ici ?

— Ça va.

— La solitude vous convient.

— Pendant la journée je ne suis jamais seul. On peut voir ce que tu as écrit ?

Elle pousse la feuille vers lui.

"Unité... entreprise... reconnaissance..." Il lit ces mots à mi-voix.

— Tu n'as pas été très bavarde et c'est bien mystérieux.

— Pour moi, c'est clair. Ça illustre le dessin, ou le dessin illustre les mots, comme vous voulez, mais c'est clair.

— Si j'ai bien compris, pour toi tout est clair. Plus tard, tu verras les choses autrement.

Elle répète : "Plus tard...", et elle rit

— Plus tard, monsieur Hervé, je ne verrai rien.

— Marie, sois raisonnable, va dormir maintenant.

— Pas avant d'avoir dit... pas avant d'avoir... d'avoir chanté quelque chose... mais vous allez vous moquer...

— Je te promets que non.

— Il faudrait chanter, chanter et improviser, parce que parler ne sert à rien. Il y a des voix... qui sont pleines d'étincelles. Vous ne le pensez pas ?

— Si, sans doute.

— Alors... alors, vive les étincelles, les étincelles de nos voix. J'improvise. D'accord ? Et vive... vive la douce haleine de Barbara... Et vive, vive les étoffes de cachemire et de satin... Et vive, vive l'ambre dans la lumière... l'ambre...

— C'est joli, continue.

— L'ambre... Oh, je dis n'importe quoi. J'invente. C'est une petite entorse au règlement.

— Tu n'as pas chanté, tu récitais plutôt. Mais c'était joli. Maintenant, il est grand temps que tu partes. Tu as vu l'heure ?

— Une cigarette et je m'en vais.

— Deux cigarettes, c'est trop.

Elle pioche dans son paquet et s'accorde le temps d'une cigarette en évitant de tirer sur sa gauloise.

Il a fermé sa revue.

— L'amitié...

— Oui ?

— Elle n'a pas d'âge.

— Non, peut-être...

— Elle ne devrait pas en avoir. On peut vivre sans ?

— Je n'en sais rien.

— Les gens, au village, ils ne vous comprennent pas, monsieur Hervé.

— Ils ne me comprennent pas ? Au fond, que veux-tu qu'ils comprennent ? Je ne les connais pas. Je ne leur parle pas. Ils ne me connaissent pas. Tu dis : ils ne m'aiment pas ?

— Ils pensent que vous ne tenez pas assez bien votre rang.

— La façade.

— Comment ?

— J'ai dit la façade. Il leur faut une belle devanture. Évidemment, j'achète mon vin rouge dans les mêmes magasins qu'eux.

— Oui. Et le seul fait d'acheter du vin rouge en leur présence...

— ... les amène à croire que je suis un ivrogne.

— Pas tout à fait.

— Mais si, mais si. Je vais te le dire comme je le pense : je m'en fous. Et le soir, après le travail justement, je me sers un verre, deux et même trois verres de bon vin. Regarde.

Il remplit son verre.

— Et pourquoi vous aimez le rouge ?

— Tu le sais, toi ?

— Peut-être.

— Tu es une vraie voyante. Ta cigarette !

— Elle me brûle les doigts. Vous aimez le rouge qui réchauffe après une grande journée fatigante. Vous aimez le rouge qui est une compagnie. Un verre de vin, c'est chaud et fidèle. Vous aimez le rouge comme d'autres aiment l'amitié. J'étais venue pour parler de ça avec vous, de l'amitié, par exemple.

Il vide lentement son verre.

— J'aime le rouge parce que c'est bon, voilà tout. Je le préfère au blanc. Rien de mieux qu'un excellent bordeaux.

Elle écrase sa cigarette, se lève, embrasse M. Hervé qui lui a attrapé la main puis, très vite, il la lâche.

Paroles enfin dites, espiègles, incontrôlables. Elle s'en va.

Elle descend les escaliers sur la pointe des pieds. Son cœur chante le poème de ses nuits. Elle adore les mots, fait la course aux mots. C'est cette beauté aussi qu'elle veut saisir.

Elle traverse la rue en chantant :

“Oh, qui a vu Galinski monter sur son cheval et courir le soleil ?

Qui m'a vue moi monter sur le grand toit, partir dans la nuit et courir sans pareil ?

Je ne suis celui-ci, je ne suis celle-là. Je me déchire entière et je crie dans le quartier.

Je m'en vais, je m'en vais ! On ne me verra plus...

Mais qui recouvrira d'un grand voile bleu le squelette de ma vie ?”

Elle court, vole. La rue, le clos, la cour, son escalier, la chambre. Elle se jette sur son lit et s'endort, la joue humide.

RÉVEIL en musique, chaque matin vers six heures. La musique des bidons de lait qu'on rince et secoue, des couvercles qui tapent contre la paroi des récipients. Le concert des seaux, des bidons de lait, des entonnoirs et des casseroles. La mère de Marie vient de se lever. Le soleil sourit. Il fait frais. La journée sera belle. La mère se démène dans ses ouvrages exigeants. Elle a appelé la Grosse qui n'arrive pas à se réveiller. Le père dort encore dans le lit conjugal. Sa femme a rouspété, mais il ne l'écoute pas. Elle rouspète tout le temps, pense-t-il, et se fatigue inutilement. Quand elle se lève, il faut qu'elle réveille tout le monde mais c'est qu'elle a besoin d'aide et il ne veut pas trop l'admettre.

— Tu viens !

Un grognement lui répond.

— Viens maintenant.

Ils s'appellent rarement par leurs prénoms, Éliane et Jean. En public, elle dit "lui", il dit "elle".

— Tu vas te lever, enfin !

— Ouais.

Réponse arrachée de force. Et retombée dans le sommeil. Retombée lourde, voluptueuse. Douceur et mollesse de l'oreiller, bien-être du dernier instant. Sa femme qui a grandi en ville doit

accomplir des besognes auxquelles elle n'était pas préparée et qui lui sont pénibles.

La porte de leur chambre s'ouvre brusquement. Un quart d'heure s'est écoulé, une minuscule seconde. C'est elle :

— Qu'est-ce que tu fiches ? Tu te lèves, oui ou non ?

Pas de réponse.

— Le laitier va passer et je suis en retard !

Il ouvre un œil.

— Dépêche-toi ! Je t'ai laissé la petite Noire et la Blanchette à traire.

Rien ne presse, le laitier attendra. Le carillon sonne. La tête retombe sur l'oreiller, s'y enfonce.

— C'est moi qui ai tout à faire ici. Toi, tu fais du lard. Tu m'entends ?

Il entend sans comprendre, on lui parle de loin. Dormir seul, quel plaisir... Un morceau de plaisir gagné sur l'emploi du temps chaque matin, et qu'elle veut lui gâcher.

Il dit :

— On arrive.

— Heureusement que j'ai le Grand. Où serait-on, si je ne l'avais pas ?

C'est vrai que le Grand est courageux, que le travail ne le rebute pas.

Il y a Renaud, "le Grand" ; Nadège, "la Grosse" ; "Marie-Salope", et il y a Bastien, "Engoulafre" ; Jacques, "le Clown" et Corinne, "Doudouce".

Engoulafre est fort, c'est le costaud de la famille, le père s'en méfie. Engoulafre ne parle pas beaucoup mais il sait bien se défendre. Il n'a pas, d'après sa mère, la sensibilité du Grand. Il ne s'arrête pas à des

détails. Le problème, c'est qu'il mange comme quatre. Il mange vraiment trop. Effrayant, ce qu'il avale, ce goinfre. C'est un gourmand et un gourmet. À table, il se sert le deuxième après le père qui a bon appétit. Les autres, forcément, sont au régime et baissent les yeux en regardant leur assiette. Marie-Salope, elle, leur cède facilement sa part.

— Contrôle-toi un peu !

— Amène le plat, discute pas !

— On va être obligés de te rationner.

— Amène le plat que je te dis ! Je bosse pas pour des reines-claude.

— Deux grands garçons comme ça sur une petite exploitation, dit la mère à son mari, ça n'est plus possible.

Le père mange. Elle insiste :

— Il faudra bientôt prendre une décision.

Le père, pourtant, ne semble pas mécontent de la situation actuelle.

— Renaud, poursuit la mère, m'aide et m'écoute. Il est raisonnable. Bastien, on devra le placer.

Et ils l'ont placé dans une ferme des environs où il donne entière satisfaction.

Le Clown est attiré par le théâtre, la chansonnette et la musique. Les chansons qu'il chante, il les compose souvent, lui aussi. Il aimerait être chansonnier.

— Je ferai pas comme vous. J'aurai un métier, moi.

— Joue pas au plus malin.

— Je moisirai pas dans un trou.

— Avec le certif, pas de miracle : tu seras comme les copains.

— Toi, le Grand, tu bosses ici sans être payé. T'appelle ça avoir un métier.

— Qu'est-ce que tu crois que tu vas décrocher de beau ?

— Attendez.

Il a cherché, argumenté, ici, là. Et le mécanicien du village l'a finalement embauché comme apprenti.

Le Clown chante en changeant des boulons, en vissant des écrous. Il essuie ses mains après sa salopette. Le mécanicien plaisante avec lui. Ils sont très drôles ensemble et mettent au point des numéros. Le Clown sait faire rire les clients, et les courants d'air, dans l'atelier, emportent ses paroles.

Doudouce est encore petite, ronde, à moitié blonde, à moitié rousse, un beau roux doré. Doudouce est belle comme une poupée. Elle a son jargon et ses impénétrables problèmes. Elle a vingt-deux mois, bientôt deux ans, et elle ne marche pas encore. Elle a peur de s'échapper.

On la tient par la main, par le petit doigt.

— Pourquoi tu t'échappes pas ? Tu ne tomberas pas, on est là, près de toi.

— A peur.

— Eh ben, Doudouce ? Dépêche-toi ! Montre-nous ce que tu sais faire. Les petites filles de ton âge savent marcher seules depuis longtemps. Allez !

— A peur.

— Tu tomberas pas de haut. On te ramassera.

— A peur faire bobo.

— Hou !

Doudouce pleure et se traîne par terre.

— Ne te traîne pas. On vient de te passer une robe toute propre. Mets-toi debout. Allez...

Et Doudouce fait sa colère.

Elle sursaute dans son lit. Les bidons de lait... Que lui est-il arrivé ? Sa robe qu'elle n'a pas quittée est chiffonnée. Elle a rêvé, sur le matin, et elle part à la recherche de son rêve. C'est confus, des bruits de mots, des images insolites... un malaise... quelque chose d'opaque... Oppression. Lessiveuse fermée. La vapeur du fourneau. Des pas, un chemin qui brûle. Une poursuite qui s'engage. Le cœur qui fait mal et la gorge qui souffre. Casserole. Moteur. Étaux. Pas de souffle, crépitements. Pas de bruit, fracas. Été qui n'existe pas. Vacances qui n'existent pas. Avenir qui n'existe pas. Police. On attrape la fuyarde. Nouvelle échappée. Course. Ascenseur. Sortie de secours. Feux clignotants. Couloir, long couloir obscur. Ils l'ont prise. Elle atterrit à la prison. Un absurde cauchemar qu'elle chasse de son esprit embrouillé.

Dehors, les poules commencent à pondre. La mère secoue une fois encore les bidons, une façon de demander du renfort qui ne vient pas.

Marie-Salope manque de courage. Se lever, pour faire quoi ?

La Grosse ne s'est pas posé de question, c'est l'aînée. Elle fait bouillir le lait du petit-déjeuner et prépare le café, attentive et pâle. Elle se lève de bonne heure chaque jour, quelques minutes après la mère. Elle aurait besoin de dormir plus longtemps et elle pense que sa sœur pourrait bien la remplacer. Mais Marie-Salope, comme dit leur mère, c'est Marie-Salope. On ne peut pas compter sur elle pour les choses sérieuses, celles de la maison. Elle ne sait pas faire bouillir le lait sans le laisser se sauver, coller à la casserole et salir le réchaud.

Elle ne sait pas mettre la table sans oublier quelque chose, faire la vaisselle sans ébrécher un verre, et parfois une assiette lui échappe des mains. Elle ne sait pas nettoyer les carreaux sans laisser des traces opaques. Elle ne sait pas rester belle et propre. Naturellement, presque méthodiquement, elle détruit la propreté. Elle va fouiller dans les greniers interdits, elle en ramène des objets couverts de poussière qu'on n'a pas envie de voir à la maison. Elle les lave, les astique et doit les remonter au grenier. Elle joue au football, le soir, avec ses frères et son père, pendant que sa mère traite les vaches et que sa sœur s'occupe du dîner. Faire face au danger, arrêter la balle, la bloquer, un plaisir... Et elle rend souvent visite à ses grands-parents maternels qui sont venus habiter au village.

Elle s'est enfin levée. De grands bols de café au lait fument dans la cuisine.

Marie et sa sœur beurrent leurs tartines.

— Tu ne t'es pas peignée, dit Nadège.

— Je le ferai tout à l'heure.

— Tes cheveux auraient besoin d'être lavés, et coupés. J'ai l'impression que tu ne t'améliores pas.

Marie bâille.

— Pourquoi tu me dis ça ?

— Tu n'es pas soigneuse, tu laisses traîner tes affaires et tu as la bougeotte.

— Tu trouves ?

— Maman n'arrête pas de te le répéter.

— Tu sais, elle en raconte tellement. Alors, tu penses ça, toi aussi ?

Nadège rit.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Oh, rien...

— Bon. T’as le droit de rire, après tout.

— Je me demandais seulement comment ce serait plus tard chez toi ?

— Vous dites tous ça, “plus tard”.

— Plus tard, quand tu seras mariée.

— Ce sera bien.

— Ce sera le foutoir, oui.

— Et alors ?

— Je plains ton homme.

— Pourquoi donc ?

— Tu ne sais pas cuisiner, ni repasser.

— Bah, si ce n’est que pour ça... Et s’il est comme moi ? On se fera la lecture.

— Un homme, c’est un homme. Ils sont tous pareils.

— Tous, non.

— Bien sûr que si. Ils ne se marient pas pour rien. Faudra que tu changes quand tu seras mariée.

— Je ne me marierai pas.

— Raconte pas de bêtises. Ne pas se marier, c’est pas une vie.

— Il y a des hommes qui se débrouillent par eux-mêmes.

— Tu peux m’en citer ?

— M. Hervé, par exemple, il n’a pas besoin d’une femme qui lui serve de bonne.

— Lui ? C’est pas une référence. D’abord on ne le connaît pas. Il n’est pas du pays. Et des femmes, il en a sûrement eu, et puis... il boit.

— C’est pas vrai.

— Je l’ai surpris plusieurs fois à monter des bouteilles dans sa chambre. Il les monte le soir. Il a peur qu’on le voie, et il se cuite tout seul la nuit.

— Il a peur qu'on fasse des commérages, oui, avec des voisins comme vous.

— Tu le défends parce que t'es sa chouchoute.

— Sa chouchoute ?

— Faut voir les sourires qu'il te fait, à toi. Je me demande ce qu'il te trouve.

— Pose-lui la question, dit Marie, troublée.

— Aucune femme ne veut de lui. Il doit avoir de drôles d'habitudes.

— Parce que c'est pas un homme comme les autres.

— T'as vu où il vit ?

— Non.

— C'est pas un homme, conclut Nadège.

Leur mère, les découvrant toujours attablées, les foudroie du regard. La Grosse étale un morceau de beurre sur sa tartine.

— Faites un peu attention au beurre. C'est une demi-livre que j'ai achetée il y a deux jours !

Marie-Salope grignote sa tartine. La Grosse, blonde et rose, trempe la sienne dans le café au lait. Elle vide son bol, passe sa langue sur ses lèvres puis elle regarde Marie-Salope qui se cache derrière ses cheveux.

Leur mère a des cernes autour des yeux. Ses joues se sont creusées et sa taille s'est épaissie. Elle est souvent de mauvaise humeur et Marie se demande pourquoi.

ELLE AVANCE dans la fournaise d'un été, d'une jeunesse. Elle voit sa jeunesse se dérouler à côté d'elle, et, pour tenir sur cet étrange chemin, elle se fabrique déjà des souvenirs. Déjà, elle entrevoit le dessin d'une plume courant sur le papier. La feuille et le crayon... La solitude... Douce solitude. Une chambre dans le ciel... Le rond de lumière sous la lampe... Un bout de parchemin... pour dire quoi ? Une histoire. Des histoires comparables à la sienne, et cependant différentes... Des fragments d'histoires.

Ce qu'elle aime, ce qui l'intéresse, ce qu'elle découvre aujourd'hui, elle ne voudrait pas l'avoir oublié demain. Elle lutte avec ses pauvres moyens contre la loi des âges, contre la sclérose des mémoires. Le déluge, pour elle, ne vient après personne.

C'est une fille de l'été. Ce qu'elle aime, d'autres l'ont aimé et l'aimeront comme elle. Il faudrait le dire. Il faudrait, un jour, l'écrire. On en fera une peinture ou un roman, ou bien une chanson. Mais le temps aura passé. Comme une eau glauque, il sera venu recouvrir les images d'une époque tourmentée. Peut-être sera-t-il venu semer le trouble sur les contours de ces images-là. Peut-être aussi les aura-t-il fait miroiter dans une eau transparente où elles se refléteront, embellies, sublimées. Images qui attirent, et angoissent.

Des bouleaux au bord d'une mare. Un saule noir, seul au milieu d'un pré. Une route blanche sous le soleil. Un ciel chargé d'orage. La blondeur de la paille. Des appels, des larmes. L'intérieur d'une chambre à coucher. Des rêves qui apaisent ou blessent. L'ombre d'un grenier. Des billets qui s'écrivent à la va-vite. Des lettres qu'on n'a pas le droit de lire. Des rendez-vous manqués. Des silhouettes qui se cherchent et s'égarent. Des réponses extorquées. Un départ. Une brûlure. Jeunesse... Vieillesse... Lettres déchirées. Petits bouts de pellicule. Pièces éparses d'un jeu de construction.

Elle est pleine de fougue et de tendresse. Se ployer, se courber, elle s'y résout mal. Si elle allait se briser en mille éclats ? Elle va son chemin sans se retourner. Elle grandit comme un jeune arbre. Elle a envie d'agir ou de fuir.

Elle n'écouterait plus personne.

OceanofPDF.com

ELLE ÉCOUTE son cœur et ses mains. Elle va jouer avec les couleurs, repeindre la façade – toute la façade de leur grande maison qui était si belle autrefois. La façade en bois décoloré, délavé. La façade abîmée qui fut comme un tableau. Le portail, les volets, les sculptures en bois, les jolis hublots du colombier.

— Vous me laisserez repeindre la façade ?

— Tu n’y penses pas !

— Les vacances sont longues, ce sera mon œuvre.

— Tu exagères toujours quand tu parles.

— Mais non.

— D’abord, tu n’en es pas capable.

— Je crois que si.

— C’est pas à toi de faire ce travail, c’est à un peintre.

— Laissez-moi au moins donner un coup de peinture au portail et aux volets.

— Toi, quand t’as une idée derrière la tête...

Sa mère s’est tournée vers le père :

— Elle dépasse les bornes et tu ne l’arrêtes pas.

— Je vous ferai économiser l’argent que vous donneriez à un peintre.

— Tu ne nous feras rien économiser du tout, dit le père. On n'avait pas l'intention de prendre un peintre. La maison restera comme elle est. Et la peinture, c'est pas donné. On voit bien que c'est pas toi qui paies.

— Je ferai du bon travail. Ce sera mon œuvre.

— Elle recommence avec son œuvre... Demain, tu viens aux champs avec nous, dit le père.

— Je n'irai pas.

— On ne te demande pas ton avis.

— Je n'irai pas aux champs tous les jours. J'ai envie d'occuper autrement mes vacances.

— Je t'ai dit que tu viendras.

— Non.

— Je t'y emmène tout de suite. Ça te fera oublier ton envie de peindre. Toi, depuis qu'on t'a mise au collège, tu ne veux plus te salir les mains. C'est bon pour nous, la sueur et les ampoules.

— Et toi, alors ? Toujours il faut qu'on dise comme toi. Je la connais ta politique.

— Ma politique ?

— Ton cinéma...

— Attends un peu.

La gifle est partie. Elle est arrivée à bon port. Marie n'a pas bougé.

— Tu peux continuer si le cœur t'en dit, ça m'est complètement égal.

— C'est ce qu'on va voir.

Une deuxième gifle. Marie-Salope s'en va comme une flèche.

Monsieur Hervé, il faudra que je vous explique tout cela. Et il faudra que vous m'expliquiez, vous aussi, pourquoi vous avez choisi de soigner les bêtes plutôt que les hommes.

Elle a traversé la cour et s'est réfugiée dans la grange. Elle courait mais son père l'a rattrapée.

— Prépare-toi, on t'emmène.

— Tu ne manques pas de commis. Le Grand...

— J'ai pas de leçon à recevoir de mademoiselle.

Il s'approche d'elle. Elle se défend.

— Ta politique, elle est fausse, d'un bout à l'autre. J'y ai cru, à ta politique. J'y crois encore mais pas pour les mêmes raisons que toi. Si tu étais riche, tu serais un salaud de capitaliste. T'enfoncerais les petits, t'oublierais tout.

— T'y connais rien. T'es pas capable de comprendre ces choses-là.

— Qu'est-ce que tu fais avec le Grand ? Il compte pour du beurre. Il n'a même pas le droit de s'acheter un paquet de cigarettes.

— Ça suffit, cette fois.

— Et la Grosse ? C'est une bonne idéale.

— Toi, on ne t'a pas mise aux études ?

— Si. J'ai eu de la chance.

— On n'a rien fait pour toi ?

— Il n'y avait plus de place pour moi chez nous. C'est pour ça que j'ai pu aller au collège. Et comme vous avez obtenu les bourses complètes...

— Il n'y a pas de bourses de vacances. Tiens !

Un coup de pied. Un bon coup de pied dans les fesses. Elle a dit "aïe !", et elle en prend un deuxième, mieux envoyé encore. Elle ne s'y attendait pas.

Où aller ? Elle ne peut pas se rendre dans sa chambre, sa mère ne l'autorise pas à s'y tenir pendant la journée.

Elle descend la rue commerçante du village et entre dans la quincaillerie.

— Bonjour. Je voudrais cinq kilos de peinture marron foncé, s’il vous plaît.

On la sert et lui donne l’addition.

— Vous marquerez, c’est pour chez nous.

— Bien.

La femme inscrit la somme dans son gros livre qu’elle referme en soupirant. Les gens mettent du temps à payer leurs dettes.

— J’oubliais. Je voudrais aussi un pinceau assez large, un plus petit, du papier de verre et deux litres d’essence de térébenthine.

— Tu vas travailler ?

— Oui.

— Toi au moins, tu occupes bien tes vacances. Ils ont de la chance, tes parents. Attends, ma petite, je vais te mettre ça dans un sac. Bon courage.

— Merci madame.

Derrière la vitre, la femme regarde Marie s’éloigner.

Elle se retourne vivement. Elle vient de reconnaître le bruit de la 2 cv. M. Hervé s’est arrêté au café, il en sort quelques instants plus tard avec des paquets de cigarettes plein les mains.

Marie marche à petits pas. Ses joues rosissent, ses fossettes se creusent.

Elle lui a fait signe timidement et il l’a vue. Arrivé à sa hauteur, il freine. Le cœur de Marie s’affole. M. Hervé a des petits yeux brillants derrière ses lunettes dorées. Il n’a pas cherché à la revoir depuis ce fameux soir où elle a osé. Qu’ai-je osé ? Il est seul dans sa 2 cv remplie de médicaments à usage vétérinaire.

— Bonjour monsieur Hervé.

Elle porte une robe-tablier à fleurs rouges. Elle est bronzée et ses cheveux ont grandi. Elle voudrait les avoir longs.

— Alors Marie, comment vas-tu ?

Il a baissé sa vitre. Elle dit qu'elle, ça ne va pas fort.

— Rien de grave ?

— Je ne peux pas vous raconter, là...

— Dis-moi, en deux mots.

Elle a posé son sac par terre.

— Tu es chargée. Monte.

— Ce n'est pas la peine.

— Mais si.

De l'intérieur de la voiture, il lui ouvre la portière. Elle monte dans la 2 cv. La traversée du village est merveilleuse. Il lui semble se déplacer dans un monde qu'elle reconnaît à peine ; les magasins, les gens, l'école, l'église, les maisons, familières, étrangères...

— Tu n'as plus rien à me raconter ?

— Je ne vais pas vous ennuyer avec mes histoires de famille. Vous, ça va ?

— Oui. Et tes maths ? Tu révises ?

— Je révise mon allemand et j'aimerais lire de la philo.

— Tu as le temps pour la philo. Alors, tes maths ?

— Il n'y a pas grand-chose à faire, avec les maths.

— Tu ne vas pas partir un peu ?

— Ce n'est pas la mode chez nous. Je compte repeindre la façade de la maison.

— Saine occupation.

— Ça dépend pour qui. Arrêtez-vous.

— Ici ?

— Je descendrai avant le virage.

— Bon.

— Merci monsieur Hervé.

Elle cherche son regard. Le bonheur a décampé. Le bonheur l'a trompée.

— Au revoir monsieur Hervé.

Elle lui tend la main, lui abandonne sa main froide et moite. Prolonger cet instant. Le revivre ce soir sous le plafond bleu de sa chambre.

— Vous me prêterez des livres ?

— Oui.

— Bientôt ?

— Quand tu veux. Quel genre de livres ?

— Des livres rigolos.

— D'ordinaire, tu aimes les histoires tristes. Bien. Je les déposerai chez tes parents à la prochaine occasion.

Il a dit "chez mes parents...". Il est poli avec moi. Seulement poli. Ses livres, il ne m'a pas invitée à aller les prendre chez lui. Il n'a fait aucune allusion à l'autre soir. Comme si... rien... rien... Monsieur Hervé... vous... votre mystère... une autre famille... Je me sens atrocement ridicule. Une folle affection me dévore. Ils vivent tous sans cela. Ils ont appris à s'en passer. Ont-ils connu ce que je connais ? Sans doute. Et puis... les déceptions, et puis l'indifférence, et puis le travail, les difficultés quotidiennes, l'usure, l'usure... Pourquoi refusent-ils ce qui vient du cœur ?

Monsieur Hervé, je ne me trompe pas, je vois bien que vous venez d'un autre monde, que vous appartenez à ce monde que je construis, le soir dans ma chambre. Vous habitez là-haut avec moi, et vous faites semblant de l'ignorer. Ils me répètent sans cesse que je suis une pimbêche, une originale, ou une sans-cœur, et même une petite peste, parce que je ne cède pas. Il faudrait... de la souplesse, du compromis, lâcher du mou... lâcher. Lâcher...

Si tu résistes trop, tu vas y perdre des forces. Allez, cède... cède une petite parcelle de terrain. Recule de quelques pas. Allez, c'est facile. Ne sois pas si orgueilleuse. Seul le premier pas coûte.

Un soir comme un autre, il y a eu une dispute. Elle n'a pas relevé leurs reproches. Elle s'est tue jusqu'au bout, et elle pense que, malgré tout, elle n'a pas cédé. Un demi-échec. Une demi-victoire ?

OceanofPDF.com

LA TOURTERELLE roucoule dans sa cage près de l'horloge. Le père la rentre pour la nuit dans la cuisine et ouvre la porte de la cage à l'oiseau. Alors, la tourterelle se pose sur la tête du père et émet un petit rire frétilant. La chatte blanche ronronne sur les genoux de Marie. On pourrait croire à une scène de réconciliation. Pas tout à fait. La mère a quitté la cuisine en claquant la porte. La Grosse tricote. Marie se coupe les ongles, puis se peigne et se demande ce qui se passe, le silence est si lourd. Et sa sœur, que tricote-t-elle ? Sa mère rentre. Pâle, elle se mouche, essuie ses yeux. Elle débarrasse la table nerveusement. La Grosse laisse son tricot et l'aide.

C'est ce soir-là que ça s'est passé.

Elle était devant la glace de la cuisine à peigner ses cheveux bruns qui avaient poussé. Elle est brune, ses sœurs sont blondes. Ses cheveux atteignaient presque ses épaules et elle n'en était pas peu fière. Elle mesurait leur longueur, palpait les mèches. À la fin des vacances, ils auront atteint la longueur idéale.

Ils l'ont attrapée et tout s'est vraiment mis en route à ce moment-là.

Elle ne sait ce qui leur a pris, si le complot se préparait depuis longtemps. Elle souriait à ses cheveux. Elle souriait à une image d'elle, à l'avenir, une belle image. Elle avait quinze ans et demi,

presque seize, mais elle en avait aussi vingt, trente, cinquante, soixante-dix. Elle avait tous les âges, toutes les mémoires. Elle espérait que ces mémoires cohabiteraient en elle, à jamais. Son image avait quelque chose d'étrange, de magique.

Ils lui avaient, plusieurs fois déjà, demandé d'aller chez le coiffeur. La veille, ils le lui avaient ordonné, mais elle avait tenu bon et les choses en étaient restées là. Il lui avait même semblé que c'était une affaire classée.

Devant la glace, elle regardait ses cheveux. Elle aurait aimé les surprendre en train de pousser. Elle les trouve beaux et les peigne. Ils sont à elle. Ils grandissent et l'aideront à grandir.

— Les grands cheveux, ça ne fait pas propre.

Elle change sa raie de côté.

— Tu devrais te les laver plus souvent.

— T'en as pas assez épais pour les garder longs.

— Ils sont raides comme des baguettes de tambour. Faudrait au moins qu'ils frisent pour espérer les garder longs. Ici, on a tous les cheveux courts.

Est-ce que les cheveux relevés lui iraient ? Elle les remonte en un chignon.

— Ça ne te va pas.

Le Grand dit :

— C'est moche.

La Grosse, blonde et bouclée, dit :

— Ça te fait une figure trop maigre et, finalement, je trouve que ça te vieillit.

Elle joue avec ses cheveux. Elle sifflote. Qu'ils disent ce qu'ils veulent. Elle les voit dans la glace, elle voit que le Grand l'observe.

Je ne vous empêche pas d'être ce que vous êtes. Vous avez les cheveux que vous avez, courts, moins courts, raides, frisés, pauvres, abondants, blonds, bruns. Je ne vous fais pas de remarques désagréables à leur sujet, alors je vous prie de me laisser tranquille. Je peux bien m'aimer un peu. Je peigne mes cheveux. Ils sont à moi et, ce soir, ils me plaisent beaucoup.

Elle les lisse devant eux. Ils sont, un instant, spectateurs de son plaisir. Ses gestes qu'elle a, ses manières... Elle pourrait bientôt avoir envie de chanter.

Le Grand l'a trahie. Le Grand qu'elle défendait souvent, elle croyait que c'était son copain. Le Grand l'a attrapée. Le père a son sourire de chat.

Elle se débat.

— Tu me lâches !

Maintenant le Grand et le père la tiennent.

— Mais lâchez-moi !

Les ciseaux... Une paire de ciseaux rôde dans la cuisine. Elle voit une paire de ciseaux se déplacer et voler autour d'elle, elle la voit s'abattre sur elle.

Elle dit :

— Non, Non... Mes cheveux... Vous n'avez pas le droit. Lâchez-moi !

— Ils sont moches, répète le Grand.

Elle cherche à les mordre, à les griffer. Ils la tiennent plus ferme. Elle sent leur poigne.

— Mais lâchez-moi !

Elle n'aura pas le dessus.

— Non, non...

Sa voix s'étrangle. Le Grand la tient. Un étau. Il serait prêt à lui casser le poignet.

Le père coupe. Les cheveux tombent, les cheveux pleuvent. Herbes sauvages, morceaux de lianes. Elle les regarde tomber avec effroi. Elle ne sait pas au juste de quoi, soudain, elle a si peur.

Elle pense qu'elle ne les aura jamais grands, jamais, jamais, que ses cheveux, même ses cheveux ne sont pas à elle. Elle a leur propriété en horreur. Elle ne dit plus un mot.

Elle regarde les cheveux qui tombent. Brindilles. Mèches chatoyantes. Alors, elle essaie de se retirer de la partie. Ce n'est pas elle qu'ils ont attrapée, ce n'est pas à elle que cela arrive. C'est à une autre qui n'est pas elle. Non, non, ce ne sont pas ses cheveux qui tombent. Tout cela se passe loin d'elle.

Je m'en fous !

Voici que commence le long défilé des "je m'en fous".

La Grosse a repris son tricot, une maille après l'autre. Elle pousse un gros soupir. La mère laisse faire le père. Hier, ils se disputaient. Ils se disputeront tout à l'heure, mais ils viennent d'ouvrir une parenthèse, ils ont échangé quelques coups d'œil complices : nous avons la même fille.

Petites mèches brunes. Petites mèches folles, pleines de temps, de patience, pleines de vitalité, belles, belles sans coquetterie, sans provocation, belles comme la jeunesse qui s'ignore. Le père cisaille le rêve.

Non, tu ne les auras pas longs, pas chez nous. Non, tu ne repeindras pas les volets ni la façade. Tu viendras aux champs avec nous tous les jours. Le soir, tu éteindras la lumière à l'heure. Les choses resteront comme elles sont.

Le père s'est emparé de la tondeuse qui court sur la nuque de Marie-Salope.

Elle frissonne. Le bruit de la tondeuse. Ce petit bruit mécanique, ce va-et-vient, ce cliquètement, froid, régulier, impitoyable.

Je ne peux rien contre. Mes idées, mes rêves ne me servent à rien. Je les ravale avec mes larmes. Eux sont les plus forts. Mes cheveux... Je vengerai mes cheveux. Ils ne perdent rien pour attendre...

Ses cheveux bruns gisent sur les pavés rouges. La glace lui renvoie son image. Elle n'ose pas se regarder. Elle essaie de s'imaginer différente, ailleurs, mais elle n'y parvient pas, elle n' imagine rien.

— T'es quand même plus belle comme ça.

— Ça fait plus net.

— Au moins on voit ta figure.

— T'as une bonne balle.

— Plus de problèmes pour te peigner.

Elle se regarde enfin.

Ils lui ont coupé très court, avec des échelles. Tondus dans le cou. Le front dégarni, grand, trop grand. Les tempes dégarnies aussi. Une tête énorme. Comme une tête de veau.

Marie-Salope est propre.

— Balaie-nous ça !

Elle va chercher le balai.

— Ramasse !

Elle ramasse les mèches de cheveux. Elle en enferme quelques-unes dans le creux de sa main, et elle les jette à la poubelle.

— Voilà, c'est fait.

— Et pour pas cher. Qu'est-ce qu'il t'aurait fait de mieux, le coiffeur ? Mais tu ne voulais pas y aller...

Elle s'est assise à leur table devant un livre ouvert. Elle n'a pas prononcé un mot. Elle essaie de lire, elle se compose une attitude qu'elle voudrait normale et insolente à la fois, mais les lettres se brouillent et sautillent à travers la brume des larmes.

Tout à coup, elle referme le livre. Elle ne va pas pleurer devant eux. Chaque soir, avant d'aller se coucher et de leur dire bonsoir, elle brossait ses cheveux devant la glace, essayait des coiffures, jouait à l'actrice.

— Je vais au lit.

— Déjà ?

Elle est près de la porte.

— On ne dit plus bonsoir maintenant.

Elle se retourne, les regarde, et regarde le mur avec son calendrier en face d'elle. C'est l'été, les vacances.

Chaque soir, il faut embrasser les parents. Le père, habituellement, sans quitter son journal des yeux tend sa joue piquante. Un coup de joue. Soir man ! Soir pa ! Et l'affaire est faite, les apparences sauvées.

— On dit plus bonsoir ?

La mère a levé la tête de son ouvrage et interroge sa fille du regard.

La fille s'approche de sa mère :

— Soir man.

— Soir.

Le père somnole dans son coin, à côté de la radio allumée. Il ouvre un œil, tend la joue, comme un soir normal, comme si, avec le Grand, il n'avait pas fait ce qu'il vient de faire. Au passage, elle s'est vue dans la glace et soudain la colère la prend. Le père tend machinalement la joue et attend le semblant de baiser rituel. Elle n'a pas réfléchi, elle giflé la joue tendue.

Que se passe-t-il ? Que dit-on ? Que fait-on ?

C'est elle qu'on gifle maintenant, c'est à elle qu'on donne des coups, envoie des insultes. On tire sur ce qui lui reste de cheveux. Le père a des défenseurs.

— La maison de correction, voilà ce qu'il lui faudrait. On va la dresser. Elle va voir comment !

— Un bon coup de vis.

— Après tout ce qu'on a fait pour elle quand elle était petite et si malade. C'est bien la peine qu'on l'ait mise au collège. Nous faire un affront pareil !

— Ne te sauve pas ! Viens ici.

La mère se saisit des affaires de sa fille, toutes ses affaires, chaussons, gilet, livres, qui se trouvaient dans la cuisine, et les lance dans la cour.

— Je ne veux plus te voir ici. Fiche le camp, sans-cœur ! Tu ne mesures pas le mal que tu nous fais alors que tu es à la veille d'avoir un petit frère ou une petite sœur !

Comment ? La voici responsable de tout ce qui ne va pas à la maison. Elle se sent assommée. Un petit frère ou une petite sœur ? Elle n'en croit pas ses oreilles. Un autre bébé... Dans ces conditions ? On vient de lui apprendre une nouvelle que ses frères et sœurs connaissaient déjà. On la lui a jetée à la figure. Débrouille-toi avec ça. Ouf... Maintenant, tu es au courant. On l'habille d'un morceau de la faute. Ainsi vêtue, on espère qu'elle n'aura plus aussi fière allure. La mère a profité de l'occasion pour lui dire ça. Auparavant, elle n'avait pas osé. Elle a bien choisi son moment. Faute pour faute, peut-être.

On lui demande des excuses.

On exige qu'elle s'excuse sérieusement.

Pardon, je ne me suis pas rendu compte de ce que je faisais. Pardon, je n'aurais pas dû, je regrette. Je ne l'ai pas fait exprès. Pardon encore. Je ne recommencerai jamais. Jamais plus. Je vous le promets. Pardon papa. Pardon maman.

— Pardon pour tout.

Sous le ciel bleu de sa chambre, elle ressent autant de peur que de honte. Comment les faits se sont-ils enchaînés ? Peut-on ne pas rester maître de ses réactions, perdre la tête ? Devrait-on réussir à tout supporter sans rien dire ni faire ?

Mais ses cheveux...

Elle a honte d'elle et de chacun, honte aussi du ventre qui attend l'enfant, honte des sexes qui font les enfants. *Parlez-moi d'amour... redites-moi des choses tendres...* Elle voudrait un monde d'intelligence et de douceur, de vie intense et joyeuse ; elle voudrait que les gens se comportent autrement avec leur sexe. Le sexe qui fait des enfants, comme ça, d'un coup ; le sexe qui ne sait pas ce qu'il fait, qui est une arme, qui est tout et, aussi vite, n'est plus rien. Les enfants se font à travers les sexes, ils se font tout seuls.

— Le monde à l'envers !

Jusqu'à l'abrutissement, jusqu'à l'écœurement, elle répète :

— Le monde à l'envers, notre monde ?

Des larmes coulent dans ses oreilles.

La vie normale suit son chemin. Comme un torrent démonté, elle arrache les herbes vives sur son passage.

Et demain, il faudra se lever.

Demain est une menace. Demain paralyse Marie-Salope.

Il faudra, demain, puiser en soi assez de forces pour se lever, dire bonjour et faire bonne figure.

Elle n'a pas éteint la lumière, elle ne lit pas. Les coups qu'elle a reçus, elle ne les sent pas.

Ça lui est égal, tout lui est égal.

Et si c'était partout, sous toutes les latitudes et dans toutes les maisons, la même chanson, le même film, un cinéma plus ou moins violent, plus ou moins hypocrite ? Elle fumerait bien une cigarette. *Parlez-moi d'amour... Redites-moi des choses tendres...*

Ce soir, je dormirai avec la lumière.

En bas, des portes s'ouvrent, se ferment. Portes de la cuisine, de la rue, de la chambre des parents, de la chambre de sa sœur. Les hommes pissent dans un coin de la cour, au fond. Elle les entend. Sa mère a dit quelque chose.

On a lancé un petit caillou contre sa fenêtre.

— Éteins la lumière.

Elle éteint sa lampe.

— Il paraît que t'avais sommeil...

Elle aimerait avoir sommeil, pouvoir s'endormir dans un grand calme. Ils sont tous couchés maintenant. Elle appuie sur l'interrupteur, la lumière éclaire son oreiller.

Un petit frère ou une petite sœur... Répétition de la naissance de Doudou. On le lui avait caché, on ne l'avait pas caché aux autres. Le secret se faisait trop lourd à porter. La Grosse tricotait une layette rose et jaune. Marie-Salope était donc aveugle ? Elle ne voit pas ce qui saute aux yeux de tout le monde. Auprès de qui poser des questions pour recueillir des réponses qui seraient justes ? Que diront les copines au lycée ? Elle ne leur en soufflera pas un mot, elle leur cachera la naissance du bébé.

Quand et comment tout cela a-t-il commencé ?

Elle enfle son imperméable rouge, un bonnet à pompon pour cacher sa nouvelle coupe de cheveux et s'en va de l'autre côté de la rue.

Elle frappe. La porte est fermée à clé et derrière cette porte, rien ne semble bouger, mais il y a de la lumière. Elle attend quelques secondes puis frappe une deuxième fois.

Il ouvre le verrou, l'air inquiet, et l'invite à s'asseoir à son bureau.

Elle n'arrive pas à lui sourire. Si elle souriait, elle risquerait de fondre en larmes.

— Que s'est-il passé tout à l'heure ? J'ai entendu du bruit, des éclats de voix. Toute la rue a dû entendre.

— La rue a l'habitude.

— Tu as froid ?

— Non.

— Alors ?

— Voilà.

Elle retire son bonnet.

— Je suis moche.

— Non.

— Vous n'êtes pas obligé de mentir.

— Ils sont un peu courts.

— C'est pas le coiffeur, c'est eux. Ils m'ont attrapée.

Elle sanglote.

— Ils me tenaient, mon père et le Grand. Je ne pouvais rien faire...

— Ils repousseront.

— Mais ça recommencera. Toujours, toujours, ça recommencera.
Ce sera sans fin.

— La prochaine fois, tu iras chez le coiffeur.

— Ce sera préférable.

Elle remet le bonnet.

— Si vous aviez vu comme ils étaient contents, même ma sœur...

— Allez, n'en fais pas un drame, ils repousseront vite.

— Ils avaient atteint une belle longueur. Quand je serai majeure, je les laisserai pousser et ils traîneront par terre.

— Tu marcheras dessus et ils te suivront partout. Bon. Ce n'est si grave, finalement. Tu fais ton apprentissage.

— Il y a longtemps qu'il a commencé, mon apprentissage.

— Et les cheveux courts, c'est assez pratique.

— On peut toujours avancer des raisons...

— On ne te convaincra pas.

— C'est une question de sentiment, de cœur, vous comprenez ? On n'a pas le droit d'éprouver des sentiments, des vrais, chez nous. On n'a jamais eu le droit.

— Tu exagères.

— C'est eux qui exagèrent.

— Chut... Tu vas réveiller Mlle Jeanne.

— Elle a de la chance, elle ; elle dort dans ses grands cheveux.

— Des cheveux blancs. Allez, le mieux, c'est de ne plus y penser. Chez toi ou ailleurs, si tu veux mon avis, ça se vaut. Je t'ai préparé des livres. Tiens, prends-les. Tu pourras en lire un avant de t'endormir, ça te changera les idées.

Elle désigne la maison de ses parents :

— Mes idées sont mes idées, elles ne gênaient personne. Je n'empiétais pas sur leur liberté. Je ne comprendrai jamais leurs réactions. Ma mère en a profité pour m'apprendre qu'elle était enceinte.

Il ne dit rien.

— Elle a su choisir son moment, vous ne trouvez pas ? Vous le saviez qu'elle...

— Oui.

— Et vous ne m'avez rien dit ?

— Mais je pensais que tu étais au courant, enfin, Marie.

— Vous dites ça...

— Mais je t'assure.

— Et vous le comprenez ?

— Quoi ?

— Qu'elle soit dans cet état.

— Ce sont des questions délicates, personnelles. Ce n'est pas mon affaire.

— C'est bizarre, tout de même. Ça rouspète, ça s'engueule, ça peut se détester. Ah, les scènes qu'ils se font... À notre époque, quand même...

— On voit ça à toutes les époques...

— Vous êtes un grand résigné, vous.

Il sourit.

— Peut-être.

— Ma mère travaille, n'arrête pas une seconde. Forcément, elle est toujours pressée, fâchée... Et pendant ce temps-là, lui, il discute dans le village avec les uns et les autres, ou il fait la sieste sur une couverture dans la grange à côté de son transistor et de son paquet de cigarettes. Depuis trois ou quatre semaines, il va rendre visite à la nouvelle bonne des voisins. Quand ses patrons sont absents, il lui apporte des fleurs de notre jardin. Je l'ai déjà vu. J'ai mon poste d'observation. Ma mère a beau rouspéter, elle continue à faire le travail. Elle nous jure que tout va changer, mais elle ne tient pas ses promesses. Il rentre souvent tard. Chaque fois, c'est des scènes

pénibles. N'empêche qu'elle lui a gardé à manger au chaud et qu'elle lui sert à bouffer et, ma foi, il mange de bon appétit. Il y a combien d'hommes chez mon père ? Combien de femmes chez ma mère ?

— C'est son mari, que veux-tu ? Tu jugeras autrement, plus tard.

— Vous me l'avez déjà dit, mais avec moi, en attendant plus tard, il pourrait aller se faire cuire un œuf.

— Ne t'emporte pas.

— Ma mère est vraiment compliquée. Elle déverse des méchancetés sur lui, nous invite à partager son point de vue, à se mettre à sa place. C'est ce qu'on fait et, le lendemain, on s'aperçoit qu'elle s'est remise avec lui pour nous donner tort. Moi qui l'aide, je ne sais jamais sur quel pied danser.

— Oui.

— Quand elle nous parle de divorcer, par exemple, c'est de la frime. Elle n'a qu'à prendre sa décision et nous foutre la paix au lieu de dire qu'elle reste pour nous, qu'elle reste parce qu'elle a le sens du devoir, du sacrifice. Ou ils s'aiment, ou ils ne s'aiment pas...

Il l'a écoutée avec une petite envie de rire.

— Ce soir, ça a bardé.

— À cause de tes cheveux ?

— Oui, et puis... il y a eu autre chose.

— Dis voir.

— Je ne sais pas ce qui m'est arrivé, je n'ai pas réfléchi... Vous allez me critiquer, c'est certain.

— Non.

— Je crains que si.

Et se parlant à elle-même :

— Je n'aurais pas dû, c'est vrai, mais lui non plus il n'aurait pas dû. C'est eux qui ont commencé.

— Qu'est-ce que tu n'aurais pas dû ?

Elle murmure :

— Le gifler. Mon père.

M. Hervé s'enfonce dans son fauteuil, elle le voit froncer les sourcils, puis il s'emplit un verre de vin.

— Attendez... le théâtre n'est pas fini, je ne vous ai pas tout raconté. Ils m'ont attrapée, mon père et le Grand. Au Grand, je ne lui ai jamais rien fait de mal, moi, au contraire. On dirait que plus je prends sa défense, plus il m'en veut. Il me tenait, mon père coupait, tondait. Les autres regardaient, et moi, j'ai balayé mes cheveux, je les ai ramassés et jetés à la poubelle. Je ne voulais plus rester avec eux. Je voulais aller me coucher mais il fallait leur dire bonsoir. Je me suis vue dans la glace. Mon père dormait à moitié, il tendait sa joue pour que je l'embrasse. Je me suis vue et je n'ai pas pu me retenir. J'aurais dû mais je n'ai pas pu...

M. Hervé ne répond pas.

— Dites, vous vous rendez compte de ce qu'il m'avait fait, avant ?

— Oui, mais...

— Mais... mais... mais je n'aurais pas dû. Vous pensez ça. Au fond, vous leur donnez raison.

— Pas entièrement

— Ne vous gênez pas.

— Marie, du calme.

Elle ne contient plus ses larmes.

— Qu'est-ce que je fais ici ? Qu'est-ce que je suis venue chercher ? Ah, oui, je me rappelle... des objets, des livres... Ce n'est plus la peine, après tout ça. Merci, et bonne nuit. Faites de beaux rêves.

Elle est déjà à la porte. Il la rattrape, la retient par le bras.

— Attends.

Il lui a pris la main et l'entraîne vers son bureau.

Elle le regarde.

— Où es-tu ?

— Tout est faux.

— Tu attaches trop d'importance aux paroles et aux gestes des autres. Tu te fais de drôles d'idées sur la vie.

— Ce ne sont pas des idées.

— Tu aimes souffrir.

— Je n'aime pas ça.

— Alors, laisse-toi vivre. Apprends à être plus calme et détendue. Les gens ne sont pas aussi durs que tu le crois. Chez toi, je le répète, c'est comme chez tout le monde. Ne t'imagines pas que tu es persécutée, toi spécialement. Ne te fabrique pas un roman.

Elle est assise sur ses genoux. Il parle, elle ne l'écoute plus. Elle l'entend parler, elle entend sa voix rassurante, presque tendre, posée. Elle se laisse aller contre lui.

— Tu vas rentrer maintenant et tu vas dormir. Et demain, tu tâcheras de penser à ce que je t'ai dit.

— Oui.

Elle prend les livres.

— Bonne nuit monsieur Hervé.

— Bonsoir petite Marie.

Il est un peu désespéré. Touchante Marie. Infernale gamine. Jolie même. Elle est partie.

Il croyait qu'il était seul, mais voilà qu'un... un sacré enfant sale et plein de morve venait de lancer un caillou.

LE SOLEIL. Bonjour soleil ! Les oiseaux. Les marronniers, les tilleuls. Dans le clos, les pommes et les mirabelles mûrissent, et sur le trottoir, devant la maison, l'ombre progresse.

Elle est allée aux champs ce matin. Elle a travaillé avec le père et le Grand. Elle les a aidés à ramasser des bottes de paille. Ils ne se sont pas dit un mot mais ils ont rentré toutes les bottes du champ et elle a pensé que c'était mieux ainsi. Travailler sans parler repose l'esprit. On s'est mis à table comme chaque jour. La mère a posé les plats au milieu de la table puis, après avoir avalé quelques bouchées, a quitté la cuisine pour aller s'allonger un petit moment dans la chambre. La Grosse et Marie-Salope n'avaient plus très faim. Les hommes les ont laissées. Le tic-tac de l'horloge dans la cuisine... Le va-et-vient du lourd balancier.

Nadège et Marie ont fait la vaisselle, Nadège lavait, Marie essuyait. Tout s'est bien passé. Elles ont mis de l'ordre dans la maison, Marie a donné un coup de balai sur les pavés, et elles ont attendu que quelque chose se mette à bouger en regardant par le carreau la cour vide et ensoleillée, le ciel d'un bleu intense, les murs blancs.

La Grosse soudain a saigné du nez, ça lui arrive de temps en temps pendant l'été.

Marie-Salope a couru appeler leur père qui fait la sieste au frais dans la grange. La chatte blanche dort près de lui. Les poules ont consciencieusement gratté des trous dans la terre battue et s'y sont lovées. La cour est inondée de soleil. Le monde somnole dans la chaleur.

Au fond de la grange, il fume une cigarette en écoutant la radio, c'est l'heure du grand débat politique, on ne doit pas le déranger dans ces instants-là. Elle s'est plantée en face de lui.

— Papa...

La cigarette, une gitane, se consume au bord d'une gamelle. Les hommes dans le poste parlent du contexte social, des revendications syndicales, des menaces de grève et des aménagements à venir.

— Papa !

Il écrase son mégot dans la gamelle.

— Quoi ?

— Nadège saigne du nez. Qu'est-ce qu'on doit faire ?

— Ça lui a pris comment ?

— D'un seul coup.

— Ah bon.

— Alors ?

— Ça va passer.

— Elle saigne plein.

— Qu'elle s'assoie et mette la tête en arrière...

— C'est ce qu'elle a fait mais ça coule quand même.

— Mets-lui un coton dans le nez.

— Viens voir. Viens, s'il te plaît.

— Je te dis que ça va passer.

— Elle est où, maman ?

— Je ne sais pas.

— Elle est où ? Qu'est-ce qu'elle a ?

— T'inquiète pas comme ça. Oh, et puis fiche-moi la paix, je me repose cinq minutes.

On est en pleine moisson, il va bientôt reprendre le travail avec le Grand qui prépare les outils.

— J'appelle le médecin.

— Le médecin ? T'es pas un peu folle ? Retourne voir ta sœur, compris ?

Elle aurait voulu dire : “Le médecin coûte cher. Tu ne lui donneras pas ton fric.” Mais elle n'a pas osé. Souvent, maintenant, elle choisit de se taire. Et ils sont tous fatigués aujourd'hui, sa mère, son père, sa sœur, le Grand, elle aussi.

Dans la cuisine, Nadège se tamponne le nez avec un mouchoir taché de sang. Marie se sent pâlir et avale au goulot une gorgée d'eau-de-vie, le remède miracle. Elle en ingurgitait déjà, petite, lorsqu'elle se sentait faible. L'alcool la ravigotait et la vie brûlait à nouveau dans son corps maigre. Elle essaie de rassurer sa sœur, s'affaire autour d'elle, lui plaque sur le front un linge humide.

— Ce n'est pas grave À mon avis, c'est à cause de la chaleur. Tu la supportes mal. Papa aussi l'a dit. Mets bien la tête en arrière.

— Qu'est-ce qu'il a dit encore, papa ?

— Que ça allait passer, qu'il fallait attendre un peu

— Ça coule. Regarde.

— T'as sûrement un coup de fatigue.

— Je t'assure que je suis comme d'habitude.

— Ou alors, c'est que t'as trop de sang. Tu vas maigrir, dit Marie en plaisantant. N'aie pas peur. On a peur parce que c'est rouge. Tu vois, ça coule déjà moins.

— Oui, mais il me faudrait un autre mouchoir.

— Je vais t'en chercher un.

C'est dans la chambre du fond que se trouve la grande armoire à linge. Elle a pris les patins et se glisse dans la pièce. La chambre est belle avec son papier peint jaune d'or et ses boiseries ouvragées. Trois glaces reflètent la silhouette de Marie, celle au-dessus de la commode, l'autre au-dessus de la cheminée et celle de l'armoire. Les meubles et les parquets luisent et sentent la cire.

Sa mère est allongée sur le lit.

Elle a toujours redouté les moments où elle se trouve seule avec sa mère et elle s'arrange pour éviter ces tête-à-tête. C'est un peu comme chercher à déjouer le destin. Il arrive que sa mère l'embrasse chaleureusement, la presse contre elle et la félicite pour ses bons résultats scolaires. À chaque fois, elle se dérobe, farouche comme une biche. Elle fuit les baisers mais ne rejette pas aussi radicalement les compliments.

Les jambes fatiguées de sa mère, ses yeux cernés, sa pâleur...

Et à présent, ses inévitables questions :

- Qu'est-ce que tu viens faire ?
- Chercher un mouchoir.
- Je t'en ai donné un propre ce matin.
- C'est pas pour moi.
- C'est pour qui ?
- Nadège saigne du nez.
- Qu'est-ce qui s'est passé ?
- Rien.
- Avec toi, il ne se passe jamais rien.
- Ça s'est fait tout seul, maman.
- Oui. Alors, il faut que je me lève ?

Marie ouvre l'armoire. Le linge plié et repassé est empilé avec soin, les serviettes, les mouchoirs, les gants de toilette, les maillots de corps, les chemises, les écharpes...

— Impossible d'être cinq minutes tranquille avec ces gosses. Si j'étais pas là...

La mère est venue voir la Grosse qui avait taché ses habits et s'est sentie coupable. Pourquoi est-ce que je saigne ? Ce serait de ma faute !

— Tu vois, c'est presque fini, dit sa sœur en lui tendant le mouchoir.

— Tu saignes pas, toi.

— On n'a pas le même tempérament.

— C'est vrai, dit leur mère, que vous n'avez pas le même tempérament. Bon, alors, ça va mieux ?

— Oui, dit Marie-Salope.

Elle lave le visage de sa sœur, la peigne doucement. Quels beaux cheveux... D'où ça vient, les cheveux ?

Et maintenant Nadège repasse. Marie lit un magazine et leur mère prépare un clafoutis.

L'OMBRE a bien progressé sur le trottoir. Les hommes sont aux champs. On a levé Doudouce qui joue dans la cuisine. Elle s'est décidée à marcher à un moment où personne ne l'observait. Elle a pris son élan et elle a ri. Elle était comme un petit oiseau qui bat des ailes et tient quelques instants en plein vol non loin de son nid. Elle marche et pépie. Chaque jour elle essaie de conquérir davantage de terrain, puis elle se blottit dans un coin, entre deux chaises, et on ne la voit ni ne l'entend plus. On ne sait trop à quoi elle s'occupe.

L'après-midi, il arrive que les femmes aient un peu de répit. La mère et sa fille aînée tricotent en bavardant. Cliquetis des aiguilles, tic-tac de l'horloge. On a mis à boire au frais pour les hommes qui suent à grosses gouttes dans les champs. Une poule chante. Un coq l'accompagne. Quelquefois, des coqs courent après les poules et leur montent dessus. Les poules hérissent leurs plumes, semblent se débattre puis se laissent faire. Marie s'est longtemps demandé à quel manège ils s'adonnaient. Elle tentait de séparer les bestioles à coups de bâton. Maintenant elle a compris et les laisse tranquilles : c'est la nature.

Des tracteurs passent vite, tirant des remorques. Les premières moissonneuses-batteuses ont fait leur apparition. Chaque minute est précieuse pendant la moisson.

Une voisine a fauché de l'herbe le long des chemins et rentre chez elle en poussant sa carriole. Elle fait bonjour de la main à Marie qui s'est assise sur la bordure du trottoir. Elle aime s'asseoir à même le sol. En face d'elle, la maison de Mlle Jeanne, en haut la fenêtre de M. Hervé. Mademoiselle Jeanne écarte ses rideaux et aperçoit Marie assise au bord du trottoir. La mère a ouvert la fenêtre de la cuisine qui donne sur la rue.

— Tu fais quoi, là ?

— Rien.

— Ne reste pas assise par terre. Assois-toi sur le banc. Tu vas salir ta petite culotte et tout le monde la voit.

— Personne ne la regarde.

— Ta robe ?

Marie brosse sa robe et s'assied sur le banc.

Les rideaux de Mlle Jeanne sont à présent immobiles. M. Hervé au premier étage a gardé ses volets fermés. La 2^e CV n'est pas là.

Le sourire de l'été.

Connaître l'été, traverser l'été. En sortir différente...

Pour lui et moi, personne ne sait et ne saura. Il m'a recommandé d'être calme et détendue mais on n'en décide pas subitement. Et lui, comment est-il, au fond ? Il n'aime pas parler de lui. Quand je frappe à sa porte, il m'accueille aimablement, m'offre une cigarette, me prête des livres. Est-ce que je l'intéresse ? Je devrais lui écrire une lettre...

Elle ne voit plus la maison d'en face, ni les voitures et les tracteurs qui passent dans la rue. Elle voit des mots, comme un collier de petites perles brillantes qu'elle offrirait à M. Hervé, un collier dans son écrin. Une enveloppe avec pour adresse : "À vous, pas à un

autre". Elle pense qu'il ne sait pas parler à des filles comme elle, mais elle n'aimerait pas qu'on la plaigne. Il a raison, elle n'est pas si malheureuse et se monte trop souvent la tête.

Derrière le mur, Doudouce pleure de plus en plus fort. On n'avait rien entendu depuis une heure au moins.

Pas besoin de tendre longtemps l'oreille pour saisir la situation. La même scène se répète plusieurs fois par semaine avec des variantes parce que la mère et Doudouce s'obstinent dans leurs habitudes.

— Qu'est-ce que t'as encore fait ? Viens ici.

Doudouce s'est cachée sous la table avec sa poupée. Elle se recroqueville contre le mur, dans ses odeurs.

— Viens ici.

Doudouce est invisible. Si elle le pouvait, elle entrerait dans le mur.

— T'as fait dans la culotte ?

Doudouce petite souris.

— Si jamais t'as fait, attends...

La mère attrape Doudouce, tâte sa culotte.

— Oui, elle a encore fait. Tu ne pouvais pas me demander, petite cochonne ? Tu n'as pas de langue ? Tu en as bien une quand tu réclames une sucette. Dis, pourquoi tu ne m'as pas demandé ? Tu sais bien, pourtant, que tu dois demander. Je me tue à te le répéter. Quand est-ce que tu seras propre ? Hein ? Quand ? On pourrait savoir ?

Pan, pan ! sur le cul de Doudouce.

C'est bien fait pour elle. Elle n'a que ce qu'elle mérite. Les gifles claquent et rythment les éclats de voix. Doudouce est en train de prendre une bonne fessée.

La Grosse courbe le dos, elle n'approuve pas Doudouce mais ne donne pas non plus raison à sa mère.

— C'est pas toi qui laves ! Personne ne lave à ma place. Je ne suis pas comme certaines femmes qui passent leur temps à se pavaner et qui ont des bonnes à tout faire.

Doudouce a le derrière rouge. Elle espère en avoir bientôt fini avec la correction.

— J'en ai marre, tu sais. Tu seras même pas propre quand l'autre arrivera. Je vais passer combien de temps encore à vous démerder ? J'ai autre chose à faire. Pourquoi tu n'as pas demandé ? Dis-moi. Tu ne réponds pas ? Je vais t'apprendre à demander.

Doudouce crie et pleure.

— Ce n'est plus le moment de pleurer. Il fallait réagir avant. J'aurais été si contente que tu viennes me demander. Tu es assez grande pour ça. Ce serait plutôt à moi de pleurer. Si tu pouvais me le dire, pourquoi tu n'as pas demandé !

Doudouce suffoque.

— Dis-le, à la fin. Tu ne te décides pas à parler ? Eh bien, je vais t'apprendre...

Pan, pan.

— Non, bafouille Doudouce.

— Non, dit Marie-Salope.

Sanglots. Hoquets.

Les mots s'étranglent dans la gorge de Marie-Salope.

— Tu n'es pas toujours aussi timide. Tu sais parler quand tu veux. Tu demanderas maintenant ?

Inintelligible réponse.

— Tu ne veux pas dire oui à ta mère ?

Mlle Jeanne a tiré ses rideaux.

— Tu n’aimes pas ta mère ? Tu ne veux pas y mettre un peu du tien ? Dis, ma petite fille ?

Doudouce pleure.

Les mots sont à des kilomètres d’elle. Les mots sont des choses que la douleur rend étrangères ou hostiles. Doudouce a oublié qu’ils existaient.

Marie-Salope sent monter en elle l’impuissance. Intervenir comme elle l’a déjà fait quelques fois envenimerait davantage la situation. Elle arpente le trottoir. Les sanglots du grand bébé la déchirent.

Doudouce s’est réfugiée entre les deux chaises. Elle pleure plus doucement.

Le père rentre des champs. Il est en sueur, l’après-midi a été torride. Il s’essuie le front, retire sa chemise et la secoue. Puis il boit un verre de cidre, jamais ou presque jamais il ne prend de vin ni d’alcool fort, et il mange une tranche de pain avec un morceau de fromage.

— Qu’est-ce que tu rouspètes encore ?

— Je rouspète, c’est ça... Mais c’est pas toi qui les tiens propres, tes mioches.

Le père rigole.

— Il n’y a pas de danger que tu te salisses les mains comme ça. Ça ne t’est jamais arrivé.

Il mange, et ses yeux rient encore.

Il n’a pas pour habitude de compatir. Ce qui l’intéresse, c’est d’apprendre quel est le vainqueur de l’étape du Tour de France, une étape de montagne. Il allume la radio, la met à fond. Elle lui envoie la petite culotte sale à la figure.

Doudouce et la Grosse quittent la cuisine.

Marie-Salope se sauve dans le clos et court de toute la vitesse de ses jambes, court entre les arbres, court comme une folle, court en parlant, elle ouvre sa voix aux mots que Doudouce n'a pas su employer, elle court pour que prenne forme sous ses pas un chemin où s'engouffreraient les enfants sans voix. Le chant des enfants sans voix, le rire des enfants sans voix, elle voudrait l'entendre tinter autour d'elle. Elle court, sautille, saute par-dessus les jours et les obstacles, atteint un monde lumineux. On pourrait la croire insouciante, heureuse, à la voir gambader comme une gazelle. La Grosse se tient sous le porche, immobile.

Elle s'enferme dans le jardin et monte au sapin. Elle est dans le ciel, avec le silence autour d'elle.

Peut-être que le silence a toujours existé. Au-delà de tout. Le silence et ses délices. Les oiseaux jouent dans les branches et elle a l'impression que le soleil lui fait de l'œil.

Les grands arbres, leur feuillage, la verdure, les fleurs, les parfums, le sable doux des allées, la rondeur de la tonnelle, le grand cèdre... une libellule bleue, deux papillons blancs, des abeilles. L'ancien jardin d'agrément abrite des vestiges du passé. Marie a fait ressurgir les anciennes allées et les massifs de roses. Elle y cueille des pivoines et des myosotis. Elle est capable de regarder un myosotis pendant plusieurs minutes. Elle a donné une nouvelle chance au jardin d'agrément en le faisant émerger des broussailles et elle l'entretient avec amour. Si sa mère pouvait, de temps en temps, venir s'y reposer... Pourquoi l'existence est-elle si pénible, le monde si injuste ? Pauvre maman, pauvre chère maman, et pauvre petite Doudouce si douce. Pauvre maman obsédée par la propreté et débordée de travail. Pauvre Doudouce qui n'ose pas "demander". Pauvre maman qui avait connu la ville, les magasins, la vie en

appartement, qui était une grande jeune fille élégante, et une secrétaire parfaite. Les hommes se retournaient sur elle, certains la draguaient. Elle prenait le café au centre-ville avec sa mère et des amies. En se mariant avec ce séduisant jeune homme de la campagne, elle a échoué dans un trou. Chaque jour, il lui tombe sur le dos une multitude de tâches qui la découragent. Où sont les solutions ? Quelles seraient-elles ?

Marie a son sapin. Elle a aussi son saule. Pas ici. Loin. À plus de deux kilomètres, dans les prés. Un gros saule hospitalier. Elle l'a découvert quand elle gardait les vaches avec Engoulafre.

Elle se souvient des noisettes et des mûres qu'ils cueillaient, de leur cabane, de la rosée et des averses, du soleil à travers les noisetiers de la haie. On leur démolissait leur cabane, ils la reconstruisaient, plus solide, et elle durait.

Elle se souvient surtout du saule et de son tronc creux qui leur servait d'abri, qui était comme une autre maison, une maison très protectrice. Ils y jouaient aux cartes et aux devinettes, ils y chantaient. Les vaches se sauvaient dans les luzernes. Quand les bêtes n'obéissaient pas, Engoulafre les poursuivait et les tapait de son bâton, et elle, elle leur donnait de petits coups de trique sur les cuisses. Il fallait bien en venir à bout et les ramener toutes au bercail, ces cavaleuses. Ils s'attardaient tous les deux dans le pré autour d'un feu de bois. Adossés au saule, la musette à leurs pieds, ils entendaient dans le lointain les cloches du village ou la sirène à midi.

Huit heures : le pré était mouillé, les chaussures trempées. L'herbe scintillait. Les araignées tissaient des écharpes ou des napperons magnifiques. Dix heures : l'herbe séchait. Ils ouvraient la musette, en sortaient les sandwiches que leur mère leur avait préparés. Ils avaient faim dans les prés et ils étaient gais. Ils s'allongeaient dans l'herbe.

Le ciel était dans leurs yeux, était partout, vertigineux comme l'océan. Ils voguaient dessus ou bien s'y enfonçaient à l'infini. Ils rejoignaient des étoiles, montaient vers le soleil, plongeaient dans les vagues du temps, s'interrogeaient sur les origines du monde, l'existence de Dieu, leurs origines à eux. Allongés dans l'herbe haute, ils fermaient enfin les yeux et s'endormaient sous la caresse du soleil. Puis, bondissant sur leurs pieds, ils faisaient des roulades et jouaient dans les fossés autour de leur château fort. Leurs flèches et leurs arcs, ils les cachaient dans les roseaux. Ils avaient le même sexe, ils n'avaient pas de sexe.

Un jour, leur père leur avait offert des canifs pour les récompenser : celui du frère était vert, celui de la sœur, jaune. En ce temps-là, disent les parents, les enfants ne posaient pas tant de problèmes, on les occupait facilement.

Tu te souviens, Engoulafre ? Tu soignes les vaches du patron, maintenant. Tu ne leur donnes plus de noms. Tu ne les chéris plus, ne les punis plus. Tu les soignes contre de l'argent. Elles portent des numéros à l'oreille et grandissent en stabulation libre. Tu ne vas plus les garder. C'était du temps perdu, c'était le temps de l'enfance qui se moquait du temps. Tu travailles dans les grands champs de blé et conduis d'énormes engins sur les chemins de plaine. Tu es courageux, fort, discret, efficace. On est content de toi. Tu fais des heures supplémentaires. Elles te sont bien payées, elles évitent à ton patron d'embaucher un autre employé. Tu comptes ton argent. Tu mets de côté pour pouvoir acheter un jour une maison avec un jardin et faire le bonheur d'une femme. Tu aimes les fleurs et les arbres fruitiers. Toi qui ne possèdes rien, tu trouves que le patron ne paie pas trop mal. La nourriture est bonne, le logement convenable...

Tu te souviens ? Je suis sûre que tu te souviens.

— Angora, viens.

La chatte blanche escalade l'arbre, la voici sur les genoux de Marie. Elle a rentré ses griffes et se laisse caresser en ronronnant dans une tache de soleil.

Marie pense qu'elle a de la chance de connaître M. Hervé. Elle s'appuie contre une branche pour mieux revivre leur dernière soirée, elle ne sait plus aussi nettement qu'autrefois séparer le rêve de la réalité.

La porte du jardin a cliqueté. Marie se baisse et aperçoit Doudouce qui traîne un camion.

— Doudouce !

Elle descend de son arbre, prend sa sœur par la main et l'entraîne dans la grange. Doudouce la suit. Le camion se raccroche dans les herbes et se renverse. Doudouce tire sur la ficelle.

— A un gros camion.

— Oui, il est gros. Et qu'est-ce que tu transportes dans ton camion ?

— Bonbons.

Elle ramasse minutieusement les cailloux qu'elle place un à un dans la remorque.

— Tu m'en donnes un ?

— Oui.

Doudouce tire à nouveau le camion.

— À moi.

— Oui, il est à toi. Viens. Je vais te raconter une histoire. Tu veux ?

Elle s'assied au fond de la grange sur une balle de paille et Doudouce se serre contre elle.

— Ça va ?

— Oui, dit Doudouce.

Marie se creuse la tête. Une belle idée, s'il vous plaît, pour venir en aide à la petite sœur ! Doudouce attend, elle balance ses mollets dans le vide et ouvre de grands yeux. Elle a laissé son camion dans la paille, à l'entrée de la grange.

— Il était une fois une petite fille qui savait marcher, c'était donc une grande fille.

— Doudouce ?

Elle rit.

— Je crois plutôt que c'était une petite fille que tu ne connais pas.

— S'appelait comment ?

— Martine. Donc, elle s'appelait Martine. Ça te va ?

— Oui.

— Martine jouait seule toute la journée. Elle s'ennuyait parce qu'elle n'avait pas de petits copains, elle n'avait que des grands frères et sœurs, trop grands pour elle. Un jour, elle a eu un petit frère.

— S'appelait comment ?

— Il s'appelait... il s'appelait... Comment voudrais-tu qu'il s'appelle ?

— Téphane !

— Je crois bien qu'il s'appelait Stéphane. Martine était heureuse d'avoir un petit frère. Elle comprenait beaucoup de choses. Il y avait une chose qu'elle n'arrivait pourtant pas à saisir : pourquoi Stéphane faisait-il dans sa culotte ? On lui expliqua que Stéphane était encore un bébé, un petit animal qui ne se rendait pas compte qu'il avait envie de faire, et que c'était normal de faire au lit à son âge, que toutes les femmes et tous les hommes avaient fait ainsi quand ils étaient bébés et qu'ils ne savaient pas encore parler.

— Maman si ?

— Maman aussi, et papa, et moi, et tout le monde, et grand-père, et grand-mère...

— Tout monde ?

— Oui. Martine ne se souvenait plus du bébé qu'elle avait été. Elle parlait et prévenait sa maman quand elle avait envie. Elle trouvait normal de demander et, un jour, elle a dit tout cela à son frère qui grandissait et faisait encore dans sa culotte.

— A plus fait ?

— Non, enfin, presque plus. Il demandait à sa sœur Martine, et Martine le disait à sa grande sœur. C'est amusant ?

— Oui.

— Et sa grande sœur les emmenait au petit coin.

— Toi ?

— Si tu veux.

Les joues de Doudouce sont rouges comme des tomates.

— Maman a pas puté ?

— Non, maman n'a pas disputé. Elle n'avait peut-être pas su bien expliquer à Stéphane ni à Martine quand elle était petite qu'il fallait demander, que c'était comme de demander à manger, jouer ou dormir, sans doute parce qu'elle était un peu fatiguée et qu'elle avait beaucoup de travail. Elle était, en tout cas, contente de Martine et de son frère, et elle leur a donné une sucette au caramel.

— Non, à la menthe.

— Oui, à la menthe. Elle t'a plu, mon histoire ?

— Oui. Encore !

— Bientôt, tu auras un petit frère.

— Stéphane ?

— Pourquoi pas ?

— Tout suite.

— Ce sera ton copain. Ce que vous allez jouer...

Doudouce bat des mains, saute dans la paille, récupère son camion et s'en va.

OceanofPDF.com

LE SOIR. Elle apprécie le soir, elle en goûte l'atmosphère. Le soir lui appartient plus que tout autre moment de la journée. Elle l'apprécie surtout dans sa chambre, c'est comme si une longue absence prenait fin. Le soir, la lumière veille sur sa table de chevet. Elle a ouvert un des romans fantastiques que M. Hervé lui a prêtés mais n'arrive pas à lire.

Elle s'est assise dans son lit et elle a l'intention de lui écrire.

Des lettres, elle en a imaginé plus d'une. Elle aurait aimé qu'un magnétophone dans sa tête les enregistre et les lui restitue fidèlement. Elle n'aurait qu'à choisir la plus juste et la plus charmante aussi, à se la réciter, puis à l'écrire sans réfléchir. Car il ne faut pas trop réfléchir quand on veut écrire une lettre.

Le stylo à la main, elle hésite devant sa feuille. Se souvenir ou inventer ? Sur le banc devant la maison, elle ne manquait pas d'idées, l'autre jour. Les mots se laissaient cueillir, elle ne doutait pas d'eux. Ce soir, ils se montrent revêches. Les mots, à l'image des gens, sont capricieux. Elle les aime comme les jongleurs aiment leurs balles rapides. Se confier par lettre, non, ça ne la tente pas... Elle voudrait s'adresser à M. Hervé de façon originale et simple, et en quelques lignes. Ce n'est pas un homme tellement romantique.

Elle mordille son stylo. Aucune inspiration. “Monsieur Hervé... si nous devenions amis ?” “Ami”, ça veut tout dire et ça ne veut rien dire. “Monsieur Hervé, je vous... aime... bien... beaucoup...” Avez impossible. À la fois trop sérieux et trop comique. Le cœur n’a pas les mots.

Peut-être qu’elle l’aime trop. Peut-être que l’amour est une maladie. Peut-on trop aimer ? Elle l’attend et le guette le matin, le soir. Elle rêve de tout découvrir avec lui, comme le dit la chanson. Tout ? La vraie vie et la fausse. Le jour et la nuit. Elle ne sait trop quoi...

Le jour, elle dissimule tant bien que mal ses sentiments, et ses efforts lui pèsent. Elle se méfie de sa sœur et de sa mère, redoutables observatrices. Elle ne parle plus beaucoup, travaille du mieux qu’elle peut.

La nuit, dans son pigeonier, c’est une autre existence. Elle y oublie le poids de ses journées. Sans doute ces deux vies sont-elles bien artificielles. Elle n’a guère rencontré l’amour que dans les livres, ne l’a guère vécu que par personnages interposés. Elle ne connaît rien à l’amour qui rapproche les sexes. Elle aime ses frères et ses sœurs, mais il s’agit là d’autres liens. Il lui semble que, d’une manière détournée, on lui a interdit de fréquenter les jeunes de son âge.

Elle ne s’interdit pas M. Hervé mais leurs rencontres ne progressent guère. Lui, pourtant, la regarde volontiers, son cou, ses épaules, sa petite poitrine, ses bras nus, sa peau bronzée. Il provoque son bonjour, lui serre la main, et c’est une brûlure qui s’infiltré sous la peau de Marie. Elle est une enfant, elle est aussi une femme. Il est un peu son ange sauveur mais il courbe bizarrement la tête. Parfois,

il rougit jusqu'à la racine des cheveux en détournant le regard. Elle découvre les dangers du rêve qui ouvre en elle des abîmes. Elle n'a encore rien écrit sur sa feuille.

Le soir.

Ce soir-là, elle a entendu la porte du grenier s'ouvrir.

Elle a d'abord naïvement pensé que c'était lui. Son cœur fou a battu la chamade. Puis elle s'est reprise, c'était inimaginable. On avait ouvert la porte du grenier sans précaution et maintenant cela l'effrayait. Elle avait le sentiment d'avoir commis une faute, d'être en faute par rapport à tout le monde. Ce n'était plus à l'amour qu'elle pensait mais à un châtiment.

Ils viennent pour régler leurs comptes avec moi. Que vont-ils me demander, me reprocher ? Qu'auront-ils préparé pour essayer de me faire changer et que vais-je devoir avouer ? Devrai-je encore présenter des excuses, me repentir ? Va-t-on seulement me juger ? Ils ne sont jamais venus me voir dans ma chambre.

Qui : ils ? Sa mère ? Son père ? Une procession de gens comme il arrive qu'elle en aperçoive dans ses cauchemars ? Et alors ça grimace et ricane, et il n'y a plus autour d'elle d'issue de secours. Et tandis qu'elle se prépare à l'épreuve, dans une secousse, comme sous l'effet d'un électrochoc, elle réagit, cache le livre, la feuille et le stylo sous son oreiller. D'autres questions lui traversent l'esprit. Elle craint surtout qu'on l'ait vue, une nuit, se rendre chez M. Hervé et qu'on l'ait dénoncée auprès de ses parents. On en a appris de belles sur ton compte. Que fais-tu avec cet homme en pleine nuit quand tout le monde dort ?

La porte de la chambre s'ouvre.

Sa mère entre.

La scène avec Doudouce, Marie ne l'a pas oubliée, elle reste sur le qui-vive. Sa mère a son visage des bons jours.

— Tu dormais ?

— Non.

— Qu'est-ce que tu faisais ?

— Je cherchais le sommeil.

La mère regarde autour d'elle.

— Il faudrait qu'on meuble la chambre et qu'on fasse réparer le carreau.

— Oui.

La fille n'ose pas soutenir le regard de sa mère. Elle pourrait s'évanouir sous ce regard.

Maman, toi qui ne vis que pour nous, qui pourchasses les taches sur nos habits et dans notre conscience, qui te lèves tôt, te couches tard, maman, toujours je te devrai quelque chose. Jamais je n'épongerai ma dette auprès de toi, toi que je cherche à soulager à ma façon bien que je m'y prenne très mal. Tu as été l'idole de ma petite enfance, c'est à toi qu'allaient toutes mes pensées, qu'étaient destinés tous mes gestes... Tu me semblais si fragile à force de minceur, de pâleur, d'étrange beauté. J'ai souvent vu couler tes larmes. Ton chagrin est en moi. Pour toujours. Je suis ton chagrin, je suis la cause de ton chagrin et pourtant ce n'est pas complètement ma faute. Je suis ton chagrin et je voudrais être ta joie. Pourquoi ça rate ?

— Tu ne pourras pas dormir l'hiver dans cette chambre, elle n'est pas chauffée.

— On verra.

— Tu attraperas du mal.

Marie parcourt elle aussi sa chambre du regard, une table de chevet, le lit, une commode et une chaise sur laquelle elle pose ses habits.

— Marie...

— Oui ?

Elle a dit Marie.

— Tu es une fille intelligente. Tu réussis bien dans tes études.

— J’essaie.

— J’espère que tu te reposes de l’école.

— Oui.

— Au fond, tu me ressembles pas mal, tu as du caractère. Plus tard, tu te marieras avec un garçon qui aura fait de bonnes études. Comme toi.

Elles se ressemblent ? Elles sont brunes, toutes les deux, mais ce n’est pas le moment d’aborder la question des cheveux. Marie se demande si sa mère n’est pas en train de lui tendre un piège. À moins qu’elle n’éprouve des remords. Elle va lui parler de “plus tard”, de l’avenir. Non, pas de “plus tard”. Pas de projets d’avenir, métier, famille, etc. Elle l’a déjà dit à sa sœur, qu’elle ne se marierait pas. Elle l’a dit à M. Hervé qu’elle n’entendait rien à ce “plus tard”. C’est une idée fixe dans leur tête que celle du mariage... On t’en met pour vingt ou trente ans, parfois cinquante ans et plus, noces d’or, noces de diamant.

— Tu vas dire que je te dérange ?

— Mais non, maman.

— Ton père est parti regarder un film à la télévision chez les Babé, mais...

Marie ne dit rien, elle a déjà deviné.

— ... mais je n'ai pas l'impression qu'il y soit vraiment allé. J'ai...
J'ai entendu marcher à deux reprises sur le trottoir, doucement.

La fille ne cille pas.

— Tu ne voudrais pas aller voir ?

— Voir quoi ?

— Je m'en doutais, je t'embête. Voir... voir ce qui se passe. Nos voisins, les marchands de meubles, ont une nouvelle bonne. Tu l'as déjà aperçue ?

— Oui.

— Ses patrons ne sont pas là en ce moment, et ton père a pris l'habitude d'y aller... Peut-être que je me trompe... mais si tu allais vérifier...

— À cette heure-ci ?

— Je ne devrais pas te tirer du lit, tu es fatiguée, toi aussi. Avec cette chaleur, on est tous un peu à bout de nerfs. Mais si tu voulais bien rendre ce petit service à ta maman. Tu n'aurais qu'à te poster tout en haut du grenier à foin et regarder par la lucarne, ou bien surveiller de la ruelle. Tu pourrais aussi aller faire un tour dans la grange du clos. Ne fais pas de bruit surtout. Je ne voudrais pas qu'on te surprenne. Tu veux bien y aller ?

Marie, évasive, fait oui de la tête.

— J'ai peur qu'il soit parti voir la bonne. Il s'était rasé et parfumé. Il n'en fait pas tant pour moi.

— Ça dépend des jours.

— Ça n'est plus pour moi, mais je ne vais pas tout te raconter. Tu ne sais pas comment sont les hommes...

C'est étonnant, une mère... Ça vous traite un jour en ennemi, le lendemain en allié. Ça vous fait des confidences et ça vous empêche d'avoir une vie intime.

— Tu me raconteras après. Et tu n'en parleras à personne, hein ?

— Mais non.

Oublier sa lettre d'amour non écrite pour s'en aller prospecter dans la nuit...

— Je t'attends dans la cuisine. Prends ton temps. Il ne faudra pas qu'il sache...

— Non.

— Sois discrète.

Marie regarde franchement sa mère :

— Pourquoi moi ?

— Avec ta sœur, ce ne serait pas possible. Toi, c'est pas pareil. Toi, tu passes partout.

Marie hausse les épaules.

Aujourd'hui, on puise dans mes défauts, on les transforme en qualités. Chaque enfant se voit coller un rôle dès sa naissance ; c'est comme ça dans bien des familles. Toc, toi le gourmand, l'affamé. Toc, toi la soumise, la gentille. Toc, toi le courageux, le fidèle, l'efficace. Toc, toi la studieuse, la bizarre, l'évaporée... Et ainsi de suite pour la nuit des temps.

Elle pense à la Grosse qui ne se plaint jamais. Leur père, quand il n'ose pas s'adresser à sa femme, s'adresse à elle. Naturellement, elle lui cire ses chaussures, repasse ses pantalons, ses chemises et ses mouchoirs. À table, elle lui apporte ce qu'il demande, le sel, le fromage, la cruche de cidre et le journal au moment du café ; le soir, elle lui présente ses chaussons. Marie aimerait apprendre à reprendre aussi bien que sa sœur dont les reprises sont de la vraie dentelle. Quand elles épluchent les pommes de terre, on reconnaît tout de suite leur travail : les épluchures de Marie sont, d'après les estimations de leur mère, deux à trois fois plus épaisses que celle de

sa sœur. Nadège n'est pas très bavarde. Elle aimait les livres, à l'école, et les poésies, les récitations. Elle a des cheveux comme ceux des anges, de belles lèvres rose vif et des yeux bleus qui lui donnent un air enfantin. Doudouce lui ressemble.

Je passe partout, se dit Marie-Salope, quel bon prétexte ! Elle n'a pas osé refuser ce service à sa mère, mais elle aurait bien envie de lui envoyer une petite plaisanterie à la figure, lui demander aussi de ne pas avoir, dans d'autres domaines, la mémoire trop courte.

On délègue les gosses. Et la gosse monte dans le grenier à foin, acrobate, clown.

Elle rase les poutres, s'enrubanne de toiles d'araignée, remue de la poussière et scrute la nuit. Elle est le hibou de la maison, elle veille sur le quartier. Par la lucarne, elle voit la maison d'en face avec, comme d'habitude, sa fente jaune entre les volets. Il est là, chaque soir, en train de lire ou de faire du courrier en compagnie d'un verre de bon vin et d'un air de musique. Il a des correspondants à Paris et à Marseille. À quelle heure éteint-il sa lumière ? Tard, souvent très tard. Cet homme est un savant qui n'a besoin de personne ici. Voilà ce que Marie-Salope pense.

Aucune silhouette sur les trottoirs. Aucun bruit. C'est la nuit des solitaires et des familles. Marie craignait qu'on l'ait espionnée et qu'on ait découvert ses amours alors que c'est elle qu'on envoie espionner les adultes.

Dans la cour, elle escalade le mur contre lequel prennent appui des dépendances et se retrouve dans la ruelle qui sépare leur maison de la propriété des voisins. Des tuiles cassées, de vieux pneus, quelques orties, des sureaux. Elle se hisse sur l'autre muret. Elle est seule dans la nuit à mener une enquête. Les étoiles et la lune ne semblent tout à

coup n'exister que pour Marie. On aimerait s'endormir auprès d'elles. Elle est dans le ciel, et l'homme en bas, petit, petit, petit, se démène, se débat et s'efface.

Je suis en mission. J'apprends l'homme. Les enfants surveillent les parents. Je ne suis ni enfant ni parent. Je ne suis personne ; je suis loin, loin, loin, une étoile. Je regarde du haut du ciel le bal des vivants. Je suis au-dessus... Je danse dans ma tête, je marche sur les toits, je chante dans ma tête.

Un bruit... Qui vient là ?

Deux prunelles luisent dans le noir. Mais c'est Angora.

La chatte la frôle et réclame des caresses. Marie inspecte la cour des voisins qui est sans mystère, propre, bétonnée.

Pourquoi sa mère lui a-t-elle demandé d'aller faire un tour dans la grange du clos ?

Cette grange abrite des outils et de la paille. Marie se dirige vers le grand bâtiment. Elle entend les vaches secouer leurs chaînes et souffler. Elle se cogne à un perchoir. Pardon, les poules. Quelques volailles caquettent. Marie longe le jardin. L'herbe est humide, des orties la piquent aux chevilles. Une masse sombre se dessine au fond du clos, la grange, le gouffre.

Il n'y a pas d'électricité dans le bâtiment. Elle braque la lampe de poche droit devant elle. Des ombres immenses sortent des murs, l'encerclent. Odeur de paille et de terre mêlées, de paille fraîche et ancienne, odeur de moisissure, de champignon. Angora fait toujours ses petits dans cette grange et quand on les découvre, on n'ose pas les tuer parce qu'ils sont trop grands et voient clair.

Marie procède à un faux contrôle. Qui aurait l'idée de venir ici en pleine nuit ?

Voilà. Mission accomplie. Rien à déclarer. C'est ce qu'elle va dire à sa mère.

Mais elle a envie de poursuivre l'enquête. Elle s'aventure dans la rue, s'arrête devant la maison des Babé, écoute au volet. Pas de télévision, lumières éteintes. Ces gens-là dorment. Donc son père est ailleurs. Tout de même pas chez la bonne ? La nouvelle bonne qui fera trois ou six mois de service comme beaucoup d'autres parce qu'elle ne sera pas mieux payée qu'elles.

— Votre bonne est partie ?

— Elle était jeune et s'ennuyait. C'est malheureux, on ne trouve plus que des gamines.

— Elle était bien, la dernière que vous aviez recrutée. Vous allez en embaucher une autre ?

— Elles sont si jeunes qu'elles ne savent pas travailler. Nous devons tout leur apprendre. On ne peut pas les payer comme des adultes, n'est-ce pas ?

— C'est juste.

— Elles débutent et me quittent avant d'avoir fait leurs preuves. Elles n'ont pas de vrai métier. Que vont-elles s'imaginer ?

— En effet.

— Pourtant, les robes que je ne mettais plus, mes fonds de parfum, parfois une paire de chaussures, c'était pour elles, je ne jetais rien.

— Oui, mais ça ne nourrit pas son homme, pardon, sa bonne.

Elle en aura le cœur net. Elle retourne dans la ruelle, escalade les murets et la voici dans la cour des voisins. La porte d'entrée est fermée à clé mais sur le côté une porte étroite donne sur un couloir communiquant avec la cuisine.

Marie connaît la maison. Enfant, elle jouait dans ce couloir avec les filles du marchand de meubles, un coffre y débordait de peluches, de poupées et de pantins. Elle s'est déchaussée et introduite dans la cuisine. Sur la pointe des pieds, retenant son souffle, elle monte les escaliers couverts de moquette. Aucune marche n'a craqué sous ses pas. La chambre de la bonne, elle sait où elle se trouve, à gauche au bout du couloir. C'est la plus petite pièce de l'appartement.

Une porte, deux portes. Elle y est.

Elle dresse l'oreille, ce sont ses tempes qui font du bruit, un bruit infernal qui vient de son cœur. Elle entend maintenant qu'on chuchote derrière la porte. Elle distingue deux voix qu'elle reconnaît, et des soupirs. Les mains de Marie sont moites, ses jambes flageolent. Le sang brûle dans ses veines et une sueur froide couvre son visage. Les hommes et les femmes... les hommes... l'amour... le mariage... l'amour... le désir... la complicité... l'adultère, quel mot bizarre, l'adultère... un mot qu'on trouve dans les romans de Balzac, de Mauriac. Ce n'est pas l'adultère qui la gêne, c'est autre chose, de confus, de violent, qu'elle ne sait pas dire.

Il est avec elle, ils sont ensemble. Ça se passe derrière cette porte-là. Les craintes de sa mère étaient justifiées. Comment va-t-elle pouvoir lui rapporter cela ? Ils sont ensemble, couchent ensemble. Qu'est-ce que ça signifie exactement, ce théâtre ? Hier son père et sa mère étaient ensemble et faisaient des enfants. Le lendemain, ils se disputaient, et le surlendemain ils refaisaient des enfants. On dit que c'est la roue qui tourne. Ce qui se passe derrière la porte ne relève peut-être pas de la même chose. De quoi, alors ? Questions qui la dépassent, il lui semble pourtant qu'elle n'a plus rien à apprendre.

Elle sait tout mais elle ne sait pas comment ça marche, ces rencontres-là. Elle s'écarte de la porte, les laisse à leurs parades et s'éloigne dans la nuit claire.

Le carreau de la cuisine est allumé. Sa mère, assise près de l'horloge, tricote. Les aiguilles mènent une course rapide. Elle pose son tricot sur ses genoux et lance à Marie un regard qui atteint son âme.

La fille, cette fois encore, ne cille pas.

— Tu as été longtemps partie.

Le regard de la mère déshabille la fille : Puis-je exiger de toi que tu ne me caches rien ?

— Alors ?

— Pas grand-chose.

— C'est-à-dire ?

— Rien.

— Comment ça, rien ?

“Rien : ta réponse préférée.”

— Il regarde la télé chez les vieux Babé.

— Tu y es allée ?

— J'ai écouté au volet.

— Tu ne t'es pas fait remarquer, au moins ? Mais, poursuit la mère, le film est fini depuis longtemps.

— Ils discutaient.

— De quoi ?

— Je ne sais pas. Sûrement des prochaines élections. Je pense qu'il ne va pas tarder à rentrer.

— Très bien.

— Tu te fais des idées, maman.

La mère ne répond pas.

Marie est debout au milieu de la cuisine, raide, maladroite.

— Brosse-toi, t'es pleine de toiles d'araignée. T'aurais pu faire attention.

“Tu n'avais qu'à y aller à ma place.” Marie retient sa langue. Elle se brosse les cheveux et se voit dans la glace. Mes pauvres cheveux.

— Tu tricotes ?

— Oui.

Elle s'est assise et regarde sa mère tricoter.

Tu tricotes pour cet enfant qui va naître, qui va exister, entrer à son tour dans le labyrinthe.

— J'ai pensé... dit la mère.

Marie baisse les yeux.

— J'ai pensé que tu m'en voulais peut-être de ne pas t'en avoir parlé plus tôt.

— De quoi ?

— Mais tu le sais bien, du petit frère ou de la petite sœur.

— Oh, ça n'a pas d'importance...

Et elle dit, après un bref silence :

— Je m'en fiche.

Je m'en fous, je me fous de tout. Je suis l'acrobate, l'écervelée, le lutin, l'espion, la sans-cœur, celle qui passe partout et qu'on envoie en mission, celle qui sait tout et ne dit rien. Elle se mord les lèvres à cause de ce “je m'en fiche” qu'elle n'a pu retenir. Elle se sent très triste. Elle ne croit pas, en dépit du désir qu'elle en a, qu'un homme et une femme puissent “s'aimer pour la vie”. Quelque chose, chez les gens, empêche cela.

Quand l'enfant naîtra-t-il ? Elle n'a pas cherché à le savoir. Elle peut ainsi imaginer qu'il ne naîtra jamais. Sous la carapace, les nerfs se sont tendus. C'est une autre question que Marie voudrait aborder

avec sa mère. Tu m'as demandé un service, je te l'ai rendu. Écoute-moi à ton tour, et calmement, s'il te plaît.

— Doudouce, c'est pas sa faute si elle fait dans sa culotte.

— Pas sa faute ?

— Non.

— Ce n'est pas toi qui la nettoies et ce n'est pas toi qui laves, ici.

— Je sais, maman...

— Tu sais ?

— Oui, mais il ne faudrait pas crier.

— T'es marrante. Et qu'est-ce que je dois faire ?

— Lui expliquer que...

— Tu ne m'apprends rien. Je lui déjà expliqué mille fois.

— Toujours en criant.

— Est-ce que je crie ?

— Tu ne t'entends pas.

— Te voilà comme ton père. Je voudrais bien te voir à ma place.

— Maman...

— Avec ce que j'ai à faire ici chaque jour. C'est ta façon de me remercier ?

— Maman, il ne s'agit pas de ça. Il ne faudrait pas crier, ni...

— C'est ça. C'est ma faute, finalement. Voilà que tu fais la morale à ta mère ! Vous êtes bien tous pareils. J'en ai assez ! Il n'y en a pas un pour relever l'autre.

— Maman...

— Ma parole, vous vous êtes donné le mot !

— On discutait... Je ne voulais pas...

— J'en ai assez, assez... Dans l'état où je suis, me faire encore des reproches. Et moi qui suis au plus petit soin pour vous. Je t'ai soignée quand tu étais malade.

— Oui.

— Combien de nuits blanches j'ai passées à veiller sur toi. J'avais si peur de te perdre... Si tu es encore là...

— Je sais.

— Tu sais ? Tu crois tout savoir, toi. Vous n'avez jamais eu pour deux sous de reconnaissance !

Les ponts sont coupés. Marie voudrait fuir.

— Ne te monte pas comme ça, maman.

La goutte qui fait déborder le vase.

— Mais vous me poussez tous à bout ! Nom de Dieu, vous voulez me faire mourir, oui. Vous y arriverez, à ce rythme-là.

Une larme roule sur la joue de Marie.

— Garde tes larmes pour quand je ne serai plus là.

La mère prend des médicaments et en emplit une de ses poches.

— Tu n'as plus longtemps à attendre. Vous serez bien débarrassés.

Elle quitte la cuisine en claquant la porte.

Marie, pâle sur sa chaise, descend dans les profondeurs de la peur.

E LLE DORT. Le jour s'est levé, le soleil brille et le rideau de la fenêtre se balance légèrement. Elle dort, les bras autour de la tête, en auréole. Peut-être cache-t-elle ses cheveux jusque dans son sommeil. Les bidons de lait se sont mis en branle, elle a l'impression, en se réveillant, qu'ils s'adressent à elle et qu'elle réussit à déchiffrer leur langage.

Elle a rêvé et se retourne dans son lit.

Il y a eu ce rêve avec la volaille. Un cauchemar récurrent de bêtes à plumes qui, enfermées dans la cuisine, cherchaient à s'en échapper sans y parvenir. C'est ce spectacle que Marie ne supportait pas. Elle demandait à ce qu'on ouvre la porte, mais elle était seule. À l'intérieur de la pièce, il n'y avait personne, à part elle et les bêtes en folie, et il lui a semblé qu'au-dehors des inconnus complotaient contre elle. Et puis, il y a eu, dans la cuisine, une danse étrange où les bêtes gigotaient parmi des flammes.

Elle devrait se lever, l'heure tourne, tourne.

M. Hervé démarre sa 2 cv et part au travail.

L'amour, où est-il ? À sa place, un mur, rigide comme la loi. La loi qui avance...

Le goût de vivre reviendra peut-être avec l'automne. Peut-être... Il reviendra avec le rire des petites copines qui seront joyeuses et bronzées.

Les pensées de Marie flottent dans le matin clair. Les copines de la ville parleront des vagues de l'océan, de leurs maillots de bain et des coquillages, de la beauté des voiliers, de leurs flirts, baisers volés, billets échangés, regards langoureux et premiers cadeaux, elles évoqueront les adieux passionnés, l'attente et l'espoir, elles auront découvert l'amour. Elles seront amoureuses et aimées. Elles écriront et recevront des lettres, elles rêvasseront en cours.

Monsieur Hervé, dites-moi quelques petites paroles importantes, et je me lèverai avec légèreté.

Elle se lève, se couche. Elle rit quand on la rappelle encore à l'ordre, elle s'évade, se perd en pensées confuses. Les jours filent. Les jours s'en vont, reviennent, tous semblables. Elle est sur un tapis roulant. Le voyage est long. Les maisons qui bordent la rue ont l'air un peu bêtes. Elle regarde autour d'elle, se tait.

Elle a décidé de se mettre à l'ouvrage, ainsi il restera une trace de ses vacances. La façade est dans le soleil. Les maisons ont fermé leurs persiennes et dans la brise Marie chantonne. Elle a ouvert un pot de peinture, y a ajouté de l'essence de térébenthine. Les outils sont prêts, l'escabeau, l'échelle, les pinceaux, le papier de verre.

Elle a poncé et lavé le bois des volets. Juchée sur l'échelle, elle couvre le portail de peinture marron. Naturellement, elle croit aux métamorphoses, elle croit que la maison deviendra la réplique de ce qu'elle était autrefois, un bijou. C'est bon de mener une bataille contre le temps.

Le bois a soif. Elle ouvre un deuxième, puis un troisième pot. Le portail aura bientôt reçu sa première couche. Ce travail la détend. Mlle Jeanne se montre à la fenêtre et hoche la tête. On dirait qu'elle assiste à une révolution.

— Ça marche la peinture ?

— Oui.

— Ça en avait besoin. Ton père ne te donnera pas un coup de main ?

— Il termine la moisson.

Marie est descendue de son échelle, elle traverse la rue.

— Cette maison, lui confie Mlle Jeanne, était la plus belle du pays. Il y avait des artistes, dans ta famille. Des peintres, des ébénistes d'art. Elle s'est beaucoup dégradée, depuis. Ta grand-mère était une femme remarquable, très pieuse. C'est dommage que tu ne l'aies pas connue. Tu es croyante ?

— Heu...

— Elle t'aurait communiqué sa foi. Les volets, tu les peins de quelle couleur ?

— Marron et ivoire.

— Ta grand-mère...

— Oui ?

Mlle Jeanne a brusquement refermé sa fenêtre.

Elle est assez loufoque, cette vieille femme. Marie l'entend qui parle derrière le carreau, faisant les questions et les réponses, comme si elle s'entretenait avec trois ou quatre interlocuteurs.

Elle s'est remise au travail. Le beau temps dure. Des passants l'encouragent. Des hommes lancent des plaisanteries.

— Il fera encore beau demain, les dindons sont perchés !

— Tant mieux !

Rires dans le soleil.

— Tu nous montres tes dessous ?

— Vous n'êtes pas obligés de les regarder !

— Comme c'est joli ! T'es un vrai peintre.

Sifflements.

— Quand t’auras fini, on t’embauchera.

La moisson se rentre, elle est bonne cette année. Marie peint. Sa sœur épluche des légumes, fait des conserves.

Le père est allé à la rencontre du facteur. Marie a une lettre. Son père va la lui donner après l’avoir lue. Elle lui a demandé de ne plus ouvrir son courrier.

Ils sont tous les deux au pied de l’échelle devant le portail repeint.

— C’est pour toi. Je n’ai pas très bien compris la dernière phrase, dit le père en tendant l’enveloppe à sa fille. Tiens.

Marie veut prendre la lettre que son père retient un bref instant entre ses doigts.

— Tiens. La dernière phrase, tu peux m’expliquer ?

Elle ne regarde pas la lettre.

— Tu ne la lis pas ?

Elle fait signe que non.

— Et pourquoi ?

— Ça ne m’intéresse pas.

— Lis ta lettre !

Elle hésite, puis elle le fait : elle déchire la lettre en tremblant. Elle aurait voulu être capable de la déchirer froidement. Les bouts de papier tombent par terre. Écriture ronde. “Amitiés. À bientôt.”

— Maintenant tu pourras les garder toutes et en faire la collection.

Sa mère, qui les observait de la fenêtre, ne l’a pas défendue.

Marie-Salope se réfugie à nouveau dans la dérision et le mensonge. On lui envoie un coup de pied dans les fesses, puis elle ramasse les bouts de papier comme elle a ramassé, il y a quelque temps, ses cheveux coupés.

À la poubelle, bouts de papier. Allez, allez, hors de ma vue, disparaissent ! Le courrier, c'est futile. Qu'y a-t-il d'intime dans la vie, hein ?

Elle sait désespérer ses parents. Elle va souvent au-delà de ce qu'ils avaient prévu.

Mais comment, s'interroge Marie-Salope, ma mère a-t-elle pu oser, l'autre soir – c'est encore si récent – venir me demander d'enquêter au sujet de son mari ? Elle m'étonnera toujours. Et je me suis laissé prendre. "Je te dérange ? Avec toi, c'est différent." Et moi, pour elle, j'ai enduré une situation des plus bizarres. Pour elle, j'ai eu mal et, aujourd'hui, elle donne raison à mon père. Pour qui ai-je repeint le portail de la maison ? J'avais envie de réaliser quelque chose de beau, de beau et d'utile. Mais cela n'a rien changé et cela ne changera jamais rien. Le goût de la beauté ? Foutaise... Connerie...

Chers grands-parents qui m'ouvrez souvent votre porte en disant que je suis votre rayon de soleil, vous savez aussi me dire que votre gendre exagère mais que je dois lui obéir parce qu'il est mon père. Vous aimez que je vous fasse rire, que je vous divertisse. Je danse, je plaisante pour vous. Vous riez aux larmes. Je vous dis que tout va bien. Je vous dis que ça roule, à la maison comme à l'école. C'est formidable ! En avant, la jeunesse ! La jeunesse vous amuse, elle passe si vite. Que faites-vous ? Vous retenez dans le creux de votre main chaque instant qui s'en va, et demain, sans rupture, moi aussi je retiendrai ces instants-là et m'y accrocherai. Brutalement vieille ! Mon saule fendu, écartelé, recevra une autre Marie-Salope, un autre Engoulafre, le petit garçon ou la petite fille qui ne va pas tarder à naître, tandis que j'entrerai dans l'âge mûr et m'y épanouirai. Ils seront alors loin de moi, les problèmes des gamines. Les gamines n'ont pas de problèmes, voyons !

On en oublie, on en découvre, on en efface. Combien en résout-on ? C'est cela, vivre ? Je veux vieillir, brûler les années. La liberté m'attire. Et demain ma vieillesse me désolera. Je chercherai à me leurrer et je penserai à ma jeunesse.

Papiers que j'ai éparpillés sur le trottoir de la rue, au pied de mon échelle bancale, j'irai vous retrouver au fond de la poubelle. Vous verrez que je vous rattraperai et que je parviendrai à reconstituer le puzzle. Cette amie-là m'avait dessiné des fleurs. J'ai vu. C'est à peu près tout ce que j'ai vu. Mais je vous répondrai, ce soir, dans ma chambre. Je vous cacherai sous mon chemisier en allant chercher le pain et je vous glisserai dans la boîte aux lettres. Je vous aurai expliqué auparavant qu'il faut vous taire. Une copine à moi ? Non. De quoi ai-je le droit ? De m'attacher en cachette à un homme qui, peut-être, m'oublie dès qu'il ne me voit plus.

INSOLENTE. Déroutante. N'écoutant personne. Accomplissant ce qu'il ne faudrait pas accomplir. Jouant l'indifférence face aux choses sérieuses.

Le monde à l'envers, ce n'est pas eux, c'est elle.

Ils ont réagi, manœuvrant dans les coulisses et lui réservant la surprise qui viendrait mettre un terme à ses extravagances.

Et, un soir, ils le lui ont dit : à la rentrée, elle allait être interne dans un lycée situé à cinquante kilomètres et tenu par un directeur renommé pour avoir de la poigne. Il est temps de dresser cette fille, sinon c'est elle qui les dressera.

Ils ont dit, lui tendant la lettre :

— Tiens, un courrier qui t'intéresse ! On nous écrit qu'il reste une place pour toi. On a eu de la veine.

Elle n'a pas lu leur courrier et, pour une fois, ils ont vu ses larmes.

— Tu rentreras tous les quinze jours ou toutes les trois semaines par le car.

— Tu peux commencer à faire ton baluchon et à marquer tes affaires. Ils t'ont attribué un numéro.

— Comme à l'armée, dit le Grand.

Elle n'avait pas prévu ce coup-là.

Elle n'a pas dit "je m'en fous !".

Elle n'a rien dit.

Elle a seulement regardé le tampon de l'établissement et elle a compris que la vie se jouait loin d'elle. Le tapis roulant roulait pendant que les vacances s'effiloçaient. Il y avait probablement une destination à ce drôle de voyage, mais elle ne la connaissait pas. Ça roulait, roulait, roulait, poussé par de curieuses forces qui paraissaient parfaitement s'accorder. Et c'était en route. Ça n'allait plus s'arrêter.

Elle a tout de suite pensé qu'elle ne le rencontrerait plus dans la rue au volant de sa 2 CV.

Elle ne verra plus la lumière à travers la fente de ses volets. Leurs chemins ne se croiseront plus. Elle rentrera à peine deux fois dans le mois. Ici, elle avait ses livres, il suivait ses progrès en mathématiques. C'était peu, c'était beaucoup.

Bêtement, elle leur a dit :

— À l'internat, je ne ferai rien.

— Alors on te placera bonne à tout faire et tu travailleras de tes mains. Mais ne t'inquiète pas, tu seras obligée de travailler dans cet internat. Ils te surveilleront.

— Bonne, j'aurais au moins ma liberté, le soir.

— Ta liberté ?

— On vous supprimera les bourses, si je vais là-bas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a des établissements plus près d'ici où les élèves se rendent chaque jour par le car de ramassage.

— On s'est renseignés, tout ira bien.

Elle pleure devant eux.

M. Hervé... La timidité de son sourire, la douceur de ses mains, l'odeur de ses cigarettes, leurs conversations...

Elle a peigné ses cheveux devant la glace. Elle est pâle, ses yeux sont rouges. Elle sent des reproches derrière son dos. Elle s'est retournée, ils attendent.

— Soir man !

— Soir pa !

La porte se referme sur les vacances.

Comment les empêcher d'agir ? Recourir au chantage... Dire à sa mère : "Si tu me mets en pension, je raconte certaines choses à mon père. Et naturellement, je lui dis que tu m'as envoyée l'espionner." Mais elle n'en aura rien à faire, de ces pauvres menaces, elle n'a pas l'amour-propre de sa fille, et elle est si lunatique.

Qu'imaginer d'autre ?

Dire à son père : "Je rapporte à maman ce que j'ai entendu l'autre soir derrière la porte de la bonne."

Mais Marie sait qu'il a d'autres moyens de pression à sa disposition. Elle sait également qu'elle n'a plus rien à apprendre à sa mère. Elle sait surtout qu'elle ne se résoudrait pas à user de tels procédés.

Assise au bord de son lit, encore habillée, elle cherche à se raisonner.

— Après tout, je ne perdrai que lui, c'est vrai. Mais je ne veux pas le perdre parce que justement, je n'ai que lui.

Elle tape du poing sur son lit.

En bas les lumières s'éteignent. C'est l'heure où tout le monde se couche. Un instant, une nuit, ses parents se sont réconciliés.

Marie va s'en aller en pension, un enfant va bientôt naître. Qu'il soit heureux, celui-là. Elle l'aime d'avance. Sa place ici, sa place à elle se réduira à une peau de chagrin. C'est bien, elle gagnera en indépendance.

Elle se déshabille comme un automate.

Dernières journées d'été. La moisson est rentrée, partiellement vendue. L'argent ne rentrera cependant que dans plusieurs mois. Les granges sont pleines de paille et de foin. Comme les jours ont filé... Ils se sont tellement ressemblés que la mémoire se refuse à les faire enregistrer. Les vacances : un seul grand jour. Les légumes à récolter et à éplucher, la vaisselle à laver et à essuyer, la cour à balayer, les chaussures à cirer, les hommes à servir, et les courses quotidiennes chez les commerçants, les cabas à transporter à bout de bras, et le jardin à entretenir, les arrosoirs à remplir, les conserves de pois et de haricots verts, le travail dans les champs, les pull-overs à terminer, le linge à marquer... Elle ne s'en plaint pas, elle n'est pas une feignante. Mais ses vacances ressemblent réellement à un seul grand jour. Et la vie, ce sera quoi ? Une seule longue semaine ?

Elle se retourne dans son lit. Sa nuque est lourde et douloureuse. Ses pensées vagabondent tandis qu'elle voit les fleurs du papier peint s'agiter imperceptiblement, puis plus vite, de plus en plus vite, cherchant à s'échapper de la tapisserie et voletant contre le mur. Elle n'arrive plus à suivre le mouvement de leurs corolles. Enfin, l'étrange manège cesse et les fleurs assagies regardent Marie-Salope avec un air mièvre.

Sous son corps, un chemin se déroule, qui la porte malgré elle, et c'est insupportable de ne pouvoir se raccrocher à quelque chose de stable, de se sentir entraînée dans une mauvaise direction. Elle a l'impression que tout va beaucoup trop vite, que tout s'est détraqué, comme dans un film de Charlie Chaplin. Elle aime bien le cinéma muet, elle aime bien *Le Kid*.

Elle n'arrivera pas à dormir.

Elle se lève, s'habille en hâte et jette sa gabardine rouge sur sa combinaison. Elle éteint la lumière, attend, la main sur la poignée de la porte, puis se sauve.

Elle connaît le chemin, elle agit comme si elle n'avait plus rien à perdre. Le courage lui est revenu et l'émotion la fortifie. Les marronniers frissonnent. La chatte bondit d'un tas de bois.

— Chut...

La jolie chatte blanche la suit sur le trottoir.

— Chut, Angora. Si tu savais...

La chatte se trémousse quand Marie lui donne une caresse.

— Tu as de la chance, toi, la frivole. Va te creuser un trou dans la paille de la grange.

Elle s'apprête à frapper quand la porte s'ouvre.

La chambre, sa chambre à lui, est austère.

— Bonsoir monsieur Hervé.

Ils se serrent la main. Ce qu'on peut mettre d'attentions dans une poignée de main.

— Assieds-toi. Fais comme chez toi.

Comme chez moi, il est drôle...

— Tu n'as pas l'air en forme.

Elle le regarde sans répondre.

— Tu dors mieux ?

— Je fais pas mal de cauchemars.

— Quel genre ?

— Je rêve à de grandes bêtes à plumes qui ressemblent à des diables et mènent de ces sarabandes. Mais ça passera. Et vous ?

— Ça va.

— Vous lisez toujours des policiers ?

— Je maintiens le rythme. Tu as lu mes derniers romans ?

— Quelques-uns.

— Et que fais-tu de beau ?

— Vous savez, à la maison, on ne chôme pas. Et j'ai fait de la peinture, vous avez vu ?

— Oui, ça rend bien. Tes parents doivent être contents.

— Je ne crois pas.

— En tout cas, tu vas tâcher de récupérer pour ta rentrée.

D'accord ?

Il allume une cigarette. Marie louche vers le paquet.

— Sers-toi.

— Merci.

Elle regarde sa gauloise filtre.

— On écoute un disque ? Brel, ça t'irait ?

— Oui, mais faites doucement, n'allez pas réveiller Mlle Jeanne.

— On va essayer de la bercer.

Ils rient. Elle écoute la voix vibrante du chanteur et se prend un instant pour un poète. C'est ainsi qu'elle voudrait parler, avec ferveur et tendresse, ironie et franchise. Des mots qui nous atteignent, nous métamorphosent. Ce chanteur a dû connaître des hauts et des bas, il a dû rencontrer beaucoup d'incompréhension dans son enfance. Elle a l'impression qu'il parle pour elle.

Une cigarette, une chanson.

— Ça te plaît ?

— Oui.

— Tu n'es pas bavarde.

Derrière la voix du chanteur on entend retomber un grand silence.

— C'est vous qui n'êtes pas bavard.

— Moi, tu sais...

— Vous faites peut-être des rencontres pendant votre travail...

— Tu le connais, mon travail. Tu sais d'ailleurs très bien parler du travail, tu te souviens ? Je vois des vaches et des veaux toute la journée. Voilà mes rencontres. Marie, allez, raconte-moi ce qui ne va pas, ça ira mieux ensuite. Tu semblais contrariée en arrivant.

— J'étais comme d'habitude.

— Dans ce cas, on pourrait lire à mon bureau. Ou bien tu me fais un dessin.

— Là ? Tout de suite ?

— Pourquoi pas ?

Il lui a demandé un dessin.

— Ta maman est toujours fâchée ?

— Pourquoi voudriez-vous que ça change ?

— Et ton père ?

— Mon père ? Il s'en balance. Les hommes sont des rustres.

Elle se reprend :

— Pas tous, naturellement. Mais il y en a qui ont une de ces carapaces.

Et tout à coup la petite tête brune s'incline :

— À la rentrée – elle tousse pour s'éclaircir la voix – je serai interne. Je l'ai appris ce soir.

— Et ce sont eux qui en ont décidé.

— Naturellement

— Que s'est-il passé pour que... Tu n'es pas une fille impossible.

— Il faut croire que si. Je serai interne pour que ce ne soit pas moi qui les dresse. Je serai interne pour que j'en rabatte, pour que j'en bave, pour que je m'écrase. Pour tout cela et je ne sais plus quoi encore. Vous saisissez ?

— Pas trop.

— Je vais préparer mon trousseau. Je rentrerai tous les quinze jours, à peine.

Ils se sont assis au bureau. Le disque tourne sans eux.

— Tu te feras des amis, des copains.

— Ouais...

— Tu évolueras dans un autre monde.

— Sans doute.

— Tu travailleras au calme.

— Pour ça, oui.

— Tu pourras bouquiner, discuter, sortir un après-midi par semaine.

— Il y aura aussi le règlement, les sanctions, le travail, les dimanches au lycée...

— Et les autres élèves.

— Et les autres qui auront de l'argent, de belles fringues, des amis ou des parents en ville.

— Il s'en trouvera qui seront dans ton cas.

— Certainement.

— Ça t'embête ?

— Et vous ?

— Ça m'ennuierait que ça t'embête.

— Je pourrai recevoir mon courrier sans que mon père le lise. Il ouvre mon courrier et le lit comme s'il lui était destiné. Après seulement, il me le passe. Maintenant, je ne touche plus aux lettres que je reçois. J'ai tort, n'est-ce pas ?

— Là-bas, tu auras davantage de liberté. Tu rencontreras des garçons.

— Ils ne m'intéressent pas tellement.

— On dit ça...

— Et puis, on ne doit pas avoir beaucoup d'occasions.
— On en crée, c'est de ton âge.
— J'ai quel âge ?
— Hein ?
— Vous ne serez plus là pour m'expliquer mes maths.
— Le dimanche, au besoin...
— Le dimanche, vous êtes invisible.
— Tu pourras demander des renseignements auprès de tes camarades. Tu verras que tu t'y feras.
— Il paraît qu'on se fait à tout... Il ne me reste plus qu'à marquer mon linge et à faire ma valise.
Elle bredouille :
— On ne se verra plus.
— Bien sûr que si.
— Et quand ?
— Pendant les vacances. Actuellement, nous ne nous voyons pas tant que ça.
— C'est tout de même différent... Vous habitez en face... Je pourrais peut-être vous écrire, si j'ai des difficultés ?
— Si tu veux, de temps en temps. Mais moi, vois-tu, je n'écris pas facilement.

Il lui caresse affectueusement la joue.

La main qu'elle sent sur sa joue la brûle. Elle murmure :

— Merci monsieur Hervé.

Et elle passe les bras autour de son cou. Elle porte toujours sa gabardine qui s'est entrouverte. Il la serre contre lui et la caresse. Personne ne l'a jamais caressée. Son corps est en fête, son corps de jeune fille. Elle voudrait déployer ces ailes qui lui manquent, vivre

tout lien délié, s'en aller avec lui, oublier son âge à elle, son âge à lui, oublier la rentrée, les voix, la peur. Il y a en elle une immense envie de monde, et autant de joie que d'angoisse.

— Ne t'inquiète pas, tout va s'arranger. Dans quelques mois, tout cela sera derrière toi...

Découverte de la caresse. Rencontre des lèvres et de la joue, et des cheveux. Lèvres douces, lèvres sèches. Elle ne l'appellera jamais autrement que "M. Hervé". C'est ainsi qu'elle l'estime, et l'aime.

— Chut... Ne dis rien.

Elle est contre lui, dans l'odeur de sa peau et de ses habits. Il l'embrasse sur le poignet. Il regarde sa poitrine, rencontre ses yeux, s'écarte légèrement d'elle.

— Il faut que tu fasses une bonne rentrée. Tu m'entends ?

— Oui.

— Et que tu acceptes la vie qui te sera faite. Hein ?

— Oui.

Parlez, je vous dirai oui, toujours.

— Tu vas aller dormir.

— Oui.

— Et demain, tout ira mieux.

— Tout ira mieux.

— Tu le penses vraiment ?

— Je le pense puisque vous le voulez.

— C'est ton avenir qui est en jeu. Pour moi, vois-tu, c'est en grande partie joué.

Des mots creux. Mais qu'il parle, et continue à parler.

Ils se séparent.

— Rentre. Bonne nuit.

— À vous aussi.

Elle ne le quitte pas, elle le retrouvera sous le plafond bleu de sa chambre.

— Je devais vous faire un dessin.

— Une autre fois.

— Oui.

— Sauve-toi.

Elle traverse la rue sans rien voir, oubliant toute prudence, et elle court à la vitesse de son amour.

Elle chante, dit n'importe quoi.

— Formidable... Mieux que tout. C'est fou et c'est vrai. C'est fou, fou...

Elle court dans l'herbe du clos.

— Il est arrivé quelque chose. Quelqu'un m'a ouvert sa porte avant que j'y frappe. Quelque chose... Quelqu'un... C'est fou, fou, fou... et c'est vrai... On a eu du bonheur... Quelques minutes... Peut-être que cela devait arriver un jour...

Des mots lui montent aux lèvres.

— Angora, coucou ! Viens, ma petite compagne. Tu ne viens pas ? Tu ne me reconnais plus ? Mais c'est moi, moi, ton amie. Belle petite Angora, jolie fille de la nuit, viens souhaiter, toi aussi, une bonne nuit à ta maîtresse.

Elle lui tend les bras et la chatte se lance à sa rencontre. Marie l'attrape.

— Danse ! Danse avec moi. Dansons ensemble. Tra la la ! C'est fou, fou, fou... Si tu savais comme je suis heureuse. C'est fou ! Attends, je vais te répéter tout ce qu'il m'a dit. Il m'a dit : "Sois calme. Détends-toi." Il m'a dit : "Aie confiance..." Il m'a dit : "Tu t'en sortiras." Enfin, quelque chose comme ça.

Mais la chatte s'échappe après l'avoir légèrement griffée au bras et Marie continue sa course.

Elle ne sait pas que c'est ainsi qu'elle aimera plus tard, que c'est cet amour impossible qu'elle recherchera longtemps à travers les années. Elle court après cet amour qui se dérobe et qu'elle invente et réinvente.

Tra la la la ! C'est fou, fou, fou...

Les copines demandaient :

— Tu as déjà flirté ?

Pose-t-on de telles questions ?

— Oui.

Puisqu'il faut leur ressembler.

Elles parlaient de leurs flirts et Marie s'en arrangeait un.

— Oui, je suis déjà sortie avec un garçon, si voulez savoir.

Elles veulent savoir.

— On s'interrogeait. Tu es si sérieuse.

— Je suis comme vous.

— À l'école, tu écoutes les profs, et dans le car tu ne te mets jamais avec nous.

— Avec qui tu es sortie ?

— C'est un secret.

— On ne le dévoilera pas, promis. Dis-nous...

Elle dit un flirt, elle dit un prénom. Tiens... elles ne le connaissent pas et vont prendre leurs renseignements. Eh bien, faites.

Je suis sortie avec lui en rêve. C'était un homme et c'était beau.

— Tu es pourtant jolie, pourquoi ne viens-tu pas danser avec nous ? Tu nous boudes ?

— Mes parents.

Elle mentait à moitié. Elle ne voulait pas leur céder, et ne voulait pas non plus passer pour une cruche.

— Tu as une façon d'aimer !

— Il n'y a pas de façon.

— Pourquoi ne sors-tu pas avec Gégé. Il n'attend que ça.

Elle n'en a pas envie. Gégé se montre avec trop de filles, il recherche trop le succès. Il la drague parce qu'elle lui résiste ou, plus perfide encore, parce qu'elle ne le remarque pas.

— Il ne te plaît pas ?

— Essaie de sortir avec lui, au moins pour voir. Amuse-toi. Tu restes dans ton coin, comme si tu étais moche. On t'invite... On passera te chercher ce prochain samedi soir. Tes parents seront bien obligés d'accepter.

— Merci. Vous êtes gentilles, mais samedi soir, je ne serai pas à la maison.

Elles se chamaillaient.

C'en est un autre que celui que vous me désignez que j'aime. Ce n'est pas au bal que je le rencontrerai, ce serait au bal que je le perdrais. Le samedi soir, voyez-vous, je suis occupée. Je cause avec mes rêves. J'ai un long voyage à accomplir, un voyage sans fin. Je rêve. C'est ma drogue. Quant à vous, les amies, faites donc ce qu'il vous plaît.

Les rêves, plus tard, bientôt, pèseront lourd, et la réalité jamais ne sera suffisamment dorée. Dangers du rêve, et merveilles.

Elle s'endort, les bras en auréole.

IL Y A la vie qui continue. Doudouce qui suce une sucette à la menthe et tire son camion dans les graviers de la cour, la Grosse qui a tricoté une brassière rose, une paire de petits chaussons et un bonnet à pompon, de douces choses très soignées, de belles choses parfaitement exécutées que Marie admire en secret et touche du bout des doigts. Il y le Grand qui travaille silencieusement, qui est de plus en plus long et de plus en plus maigre et n'est plus aussi bavard. Son front s'est fripé. Après le repas de midi, il prend un café et reste à table, la tête enfoncée dans ses mains, les yeux fermés.

— Tu dors ? lui demande sa mère.

Souvent, quand il n'est pas en train de travailler, il tombe dans un demi-sommeil, une sorte de marasme. Il répond à ses sœurs sur un ton cassant, ou bien il pratique un humour qu'elles ne comprennent pas. Le Clown et Engoulafre l'attirent de temps à autre dans un coin de la cour et ils essaient de faire le point avec lui.

— Il te file du fric ou pas ?

— Pas vraiment.

— Et tu restes comme ça ?

— Je n'aime pas réclamer.

— Il doit se marrer.

— Arrêtez, les gars.

— Trouve-toi un boulot payé au mois.

Le Grand regarde le bout de ses chaussures.

— Et la mère ? Elle te donne de l'argent de poche ?

— Vous ne pensez qu'à vous, dit le Grand. Vous avez quitté la maison et vous voyez les choses de l'extérieur. C'est facile, dans ces conditions, de jouer les conseillers. Maman, avec ce qu'elle endure ici...

— Elle te fait les yeux doux quand tu travailles et elle t'engueule quand t'achètes un paquet de cigarettes ou que tu veux aller au cinéma.

— Non, elle sait faire des gestes. Et elle a besoin de moi. Je ne lâcherai pas maman.

Le Grand maintenant regarde la cour et le hangar qui abrite les outils.

Marie-Salope s'est approchée des garçons.

— Je ne discuterai plus de ça avec vous, dit le Grand.

— Comme tu veux. Prends au moins ton dimanche.

— Oui, dit Marie-Salope.

— Qu'est-ce que tu fiches là, toi ? On t'a sonné ? lui demande le Grand. Mes affaires ne regardent pas mademoiselle.

— J'ai rien dit de mal.

— T'as rien à dire du tout. On discute entre hommes. Fous-nous la paix.

— Bon...

— Tu peux pas tenir une fourche pendant une heure sans attraper des ampoules. T'es au collège toute l'année, t'as pas à la ramener.

— Oh, ça va !

— Il n'y en a que pour toi, ici. Ça te coûte quoi de me dire "Fais ceci ! Fais cela !" ? Quand je me retrouve seul avec les parents, c'est pas toi qui casques. J'ai de conseils à recevoir de personne, et surtout

pas de toi.

— Si tu le prends comme ça...

— Plus tard, toi, oui toi, la belle demoiselle qui sait tout mieux que tout le monde, t'auras un bon métier. Toi, tu seras bien payée. Jusqu'à l'heure de ta mort, tu pourras dormir tranquille, tu recevras ta paie, ta retraite, comme les moineaux la becquée, et tu auras bien changé.

— Non.

— Viens pas m'emmerder dans mon boulot. Je sais très bien ce que j'ai à faire.

— T'inquiète pas, je ne t'emmerderai plus.

— J'espère.

Elle s'en va.

Engoulafre et le Clown ne l'ont pas retenue. Ils ont continué à discuter sans la fille, puis ils se sont dispersés.

Marie marque ses vêtements pour la rentrée. Nadège se met des bigoudis. Doudouce fait un somme et leur mère reprise des torchons.

— Tu les as lavées ?

— Quoi ?

— Tes serviettes. Et tes culottes.

— Non.

— Qu'est-ce que tu attends ? Que je le fasse ?

— J'y vais, j'y vais.

— T'es prévenue : à partir de maintenant, tu laves ton linge et tu le repasses. Je ne m'occupe plus de toi, c'est terminé. Tu m'en as assez fait voir pendant ces vacances. Donc maintenant...

— J'ai entendu.

— Maintenant tu ne mets plus ton linge sale avec celui des autres, je n'y toucherai pas, et ta sœur non plus n'y touchera pas.

— Ah, ça ! Qu'elle ne compte pas sur moi, dit vivement Nadège.

— Elle nous fait marcher. Tu sais, j'ai passé de drôles de moments à cause de toi.

Marie se pique le doigt, une perle rouge se forme à l'extrémité de son index.

— De qui peux-tu tenir ? Allez, maintenant, vas-y. Les hommes sont partis.

Marie pose son ouvrage sur la table et se dirige sous le préau qui abrite la table à laver.

Les serviettes et les culottes ont été mises à tremper dans une bassine. Son linge de corps, son linge intime. Les serviettes qu'elle lave quand les hommes ne sont pas là. Elle brosse, frotte, rince et brosse une nouvelle fois. Toute trace de sang et de salissure doit disparaître. Elle s'applique, tord bien le linge, déverse l'eau trouble dans la rigole. Sa nuque lui fait mal, comme lorsqu'elle a trop étudié ou trop lu. Son ventre, chaque mois, lui fait mal aussi. Elle ne décide jamais à dire à sa mère qu'elle est indisposée. Et quand sa mère le lui demande, elle a l'impression qu'on fouille dans son intimité. Sa pâleur la trahit, et sa mère lui reproche son silence.

— Tu caches tout à ta mère. Tu es ma fille. Tiens-moi au courant, le mois prochain. Je te donnerai des cachets.

— Oui.

Mais il en va du mois suivant comme du mois précédent.

Elle a fini de laver. Il s'agit de repasser à présent. Les séances de repassage se déroulent dans la chambre des parents. Marie repasse ses chemisiers, ses mouchoirs et ses robes à côté de Doudouce qui dort encore. Un rayon de soleil éclaire le visage de sa petite sœur.

Elle a dit une fois que repasser des mouchoirs n'est pas très utile, ce qui a fait s'esclaffer sa sœur qui est une repasseuse hors pair. Pourtant Marie aime regarder comment sa sœur prend soin du linge de toute la maison. Sauf du sien, désormais. Il faut bien s'engager sur la voie du dressage. Ce qui sort des mains de sa sœur ne soutient aucune comparaison, c'est impeccable, admirable.

Elle repasse mais elle manque d'expérience. Elle ne sait pas régler précisément la température du fer, elle craint que les tissus trop fins ne roussissent. Ce serait le bouquet. Sa mère, de temps en temps, fait irruption dans la pièce et Marie a l'impression qu'elle la domine de toute son expérience. Elle est maladroite et elle fait des faux plis.

Les mouchoirs, les petites culottes, les torchons s'empilent. La mère demande à sa fille si elle sait plier un mouchoir.

— Oui, répond la fille.

— Non, tu ne sais pas.

— Non, je ne sais pas.

— Cesse de te moquer.

— Je ne me moquais pas.

Elle se sent déprimée. Sans doute manque-t-elle de sommeil. Elle a envie de tout laisser en plan.

— Regarde, tu as mal plié ce mouchoir, l'ourlet est du mauvais côté.

— L'ourlet ?

— Tu sais reconnaître un ourlet ?

— Mais oui, je sais, je sais, je sais...

— Tu te crois intelligente.

— Qui a dit que je l'étais ?

— Assez !

Marie repasse en fermant presque les yeux.

Assez pour moi aussi. Qu'on me laisse repasser en silence. Qu'on me laisse apprendre seule.

— Ne me dis plus ça, dit la fille à sa mère. C'est dur de t'entendre me dire ça.

— Tu voudras toujours avoir le dernier mot.

— Parle moins fort.

— Quoi !

— Ma tête va exploser.

— Me taire, moi ?

— Oui, maman... dit doucement Marie.

Une paire de claques. La fille se rebiffe. On lui envoie une deuxième paire de claques qu'elle reçoit en se bouchant les oreilles.

— Mais tu cherches quoi ? Tu veux quoi, petite sans-cœur ? Tu me feras mourir vingt ans avant mon heure.

La Grosse se tient derrière le carreau de la porte, sa tête est couverte de bigoudis. Doudouce s'est réveillée et pleure.

— Puisque tu l'as réveillée, dit la mère, tu t'en occuperas.

— Ce n'est pas moi qui l'ai réveillée.

— C'est peut-être moi. Je ne veux plus te voir ici. Ni ce soir, ni demain, ni jamais ! Fiche le camp...

Elle s'est précipitée au jardin et elle a grimpé à son arbre. Comme un chat en danger, elle s'est installée dans les hauteurs du sapin où elle se fait petite derrière les branches. Elle aime se retirer dans le ciel.

Elle a mal à la tête, la migraine, probablement. Elle ne sent pas les larmes qui glissent sur son visage et qu'elle happe avec sa langue. Elle n'entend pas le vent dans les branches, les gens qui parlent derrière la haie, dans la ruelle. Un tam-tam dans sa tête.

Je n'arrive plus à me détendre. Il m'a pourtant recommandé d'aimer la vie. Mais quand je l'aime, on me rabroue. Comment pourrait-on arrêter ça ? Je n'arrive plus à rassembler mes idées. Je ne sais plus ce que j'ai dit à ma mère pendant que je repassais. Je me suis encore emportée, c'est sûr et je n'aurais pas dû. Je n'arrive même plus à penser à lui.

Et si... si, un jour, il m'emmenait ? On pourrait quitter ce pays ensemble, s'en aller une nuit quand ils dorment tous et démarrer ailleurs une vie nouvelle. Ce serait le moment de partir, il y a des moments pour partir. Elle m'a jetée dehors. Je veux bien aimer la vie, monsieur Hervé, mais avec vous.

Le calme du jardin. Le soleil dans les allées qu'elle aperçoit à travers les branches. Derrière les arbres du jardin d'agrément s'étend le potager. Et de l'autre côté de la haie, c'est le monde des ruelles, le quadrillage des vergers, des jardins et des petits champs bordés de cerisiers ou de noisetiers, un monde où elle a joué avec Engoulafre. À chaque fourré, à chaque arbre restent accrochés des souvenirs.

On chipait des cerises, des cœurs Napoléon délicieux. On chipait des framboises, elle n'en a pas oublié la saveur sucrée ni le parfum suave. Elle suivait son frère partout. Il y avait quelques champs en friche, des cabanes de jardinage abandonnées, des terriers de lapins et de renards ; un monde sur lequel veillaient des vieux dont les enfants voyaient se former le sourire sous la moustache grise. Des vieux, il en passe encore, en fin d'après-midi, dans la ruelle. Ils poussent leur brouette, font de courtes pauses, le temps d'essuyer leur front et de taquiner le soleil.

— Il chauffe, le coucou.

— C'est mieux que la flotte.

— Pour sûr !

— Une saison vient de s'écouler. Est-ce qu'on traversera l'hiver comme il faut ?

— Ne soyez pas pessimiste !

Le soleil sur les dahlias de l'été, leurs pompons hérissés, fiers et droits, qui se voient de loin. Les glaïeuls, les soucis. La beauté des jardins en désordre, ayant rendu leurs couleurs.

On jouait à cache-cache dans les fourrés, on courait dans les chemins et l'on riait à gorge déployée. Elle avait l'impression de courir à travers un grand livre. Elle imaginait une histoire tandis qu'elle courait, une histoire assez banale mais qui l'excitait : elle était une jeune orpheline et elle avait trouvé un frère. Ils vivaient de la générosité de la nature et se protégeaient mutuellement.

La vie simple n'a jamais existé. La belle campagne ? La campagne fleurie ? Les photos dans les magazines de la jolie, de la douce France ? Du baratin pour touristes.

Il y a la rude campagne des paysans. Une vie de luttes, de conquêtes, de travaux âpres et souvent solitaires. Olga vit des minces faveurs qu'on lui accorde, travaillant chez les uns, les autres, comme Anton. Ils se sont mariés l'an passé, Anton et Olga. Le curé les a unis avant que la mort ne les sépare, un mariage qui permettra de transmettre à celui qui restera la maison qu'ils ont achetée à deux. Olga est partie en premier. Anton pleure quand il parle d'elle, sa compagne, sa fiancée, sa sœur de Pologne.

Les cerises, les noix, les poires. Les petites poires dures et les grosses poires fondantes. Et les meules de paille où l'on s'inventait des précipices. Les jambes griffées par les chaumes et les chardons. Les rires, les exclamations de joie ou de surprise. Marie, ton enfance s'éloigne. Tu n'avais pas de sexe mais un corps vif et heureux. Tu

aimais le jeu pour le jeu. À présent, tu as l'air d'une jeune fille, la poitrine, la taille est fine, les jambes... Ton ventre se rappelle à toi chaque mois.

Le Grand disait tout à l'heure : "Laisse-nous. On discute entre hommes."

Les gens racontent que c'est la roue qui tourne. Il n'y a pas longtemps, tu refusais de les croire. Tes frères et sœurs, à l'exception de Doudouce, ont déjà enterré leur enfance. Ton tour arrive. Tu te rebelles, et tes frères et sœurs ne te comprennent pas. Tu portes en toi une autre vie parce que tu travailles moins qu'eux de tes mains, parce que tu vas au lycée, parce que tu as la chance de n'être pas l'aînée. Tu cherches leur appui, tu les défends, et ils te font faux bond. Il est trop tard. Les classes sociales déjà se sont dessinées. Et de quoi sera fait ton avenir ? Il n'est pas sûr que tu t'en sortes si bien.

Le temps a changé. Le ciel s'est couvert et le vent s'est levé. De grosses gouttes cinglent le sol. La poussière et l'humidité dégagent une forte senteur. À l'abri de l'arbre, Marie écoute tomber la pluie. La fraîcheur la réveille. Elle descend de son arbre et reste un moment sous la pluie battante, la robe-tablier collée aux cuisses. Ses cheveux et son front ruissellent. Son corps se détend. Profond bien-être. Lointain orgasme. Elle a soif de fraîcheur. Elle ressent physiquement l'envie d'aimer. Une douche tiède. L'orage couvait et rendait les gens irritables. L'orage éclate. La terre, après avoir aspiré l'eau, fait des bulles et les légumes se régalent.

Elle s'est mise à l'abri dans la grange. Elle voit par l'ouverture du portail grand ouvert les éclairs déchirer le ciel, ça gronde, et claque. La foudre n'est pas tombée loin, elle écartèle parfois des arbres, les calcine, elle tue aussi des bêtes. Les roulements du tonnerre commencent à s'estomper. Ce sont les bidons de lait qui ont pris la

relève, leurs couvercles cliquettent pendant la traite du soir. Dans la cuisine, la Grosse épluche les pommes de terre en écoutant des chansons à la radio. Doudouce s'était réfugiée entre les deux chaises avec sa poupée. Dans l'étable attenante à la grange, on discute ferme. Le Grand a posé des réclamations.

— Qu'est-ce que tu dis ? Te payer ? Et chaque mois ? Mais avec quoi ? Présente-toi à une autre porte. Je ne suis pas un PDG.

Le Grand a d'abord élevé la voix, puis il a parlé comme un gosse, en gémissant presque. Il disait qu'il avait perdu ses lunettes dans la litière, et, finalement, on a dû trouver le moyen de le faire taire. Il cherchait après ses lunettes et craignait qu'elles ne soient cassées. Sa mère n'a rien dit.

Marie est montée dans sa chambre.

C E SOIR-LÀ, elle joue peut-être sa dernière carte.

Elle n'avait pas mangé, ne les avait pas rejoints dans la cuisine pour le dîner puisqu'on l'avait mise à la porte et que personne n'était venu lui dire de descendre. Elle n'avait d'ailleurs pas faim. La pluie tombait doucement sur les maisons endormies.

Il était déjà tard lorsque, comme une somnambule, la gabardine rouge jetée sur ses épaules, elle a traversé la cour. Elle sent le chien mouillé. Elle a tellement soif qu'elle boit au robinet de l'auge une eau qui n'est pas potable. Elle se rafraîchit la nuque et le visage. Elle boit longtemps.

Plus ils se montrent durs avec elle, et plus elle s'attache à lui. Elle sera leur contraire. Elle a choisi l'amour.

Elle traverse la rue, jambes nues ; ses cheveux humides sont moins courts.

Elle frappe à sa porte.

— Entrez, dit la voix.

Il la reçoit dans cette chambre où flotte l'odeur âcre de son tabac brun. Il reste timide, s'exprime peu. Et elle, Marie, n'a plus la même énergie.

Il lui propose tout de suite d'écouter un disque. Elle accepte. Elle accepterait n'importe quoi, le silence, la musique, faire semblant de lire, parler pour ne rien dire. La musique, c'est bien, ça crée une

ambiance, ça enveloppe les solitudes. Il lui propose aussi de dessiner ou d'écrire à la table. Elle se rappelle d'ailleurs qu'elle lui doit un dessin.

Elle s'installe et s'y met. Sans qu'elle l'ait voulu, le même dessin que la première fois où elle est venue le voir a pris forme peu à peu. Il fume auprès d'elle. La bouteille de vin semble n'avoir jamais quitté la table. Elle regarde le papier peint à fines rayures beiges et vertes, les rideaux que Mlle Jeanne oublie de changer, la bibliothèque. Elle n'ose pas regarder du côté du lit et de l'armoire. Il y a deux coins bien distincts dans cette pièce, celui où l'on dort et celui où l'on travaille.

— Tu veux boire quelque chose ?

— Pourquoi pas ?

— Qu'est-ce que tu prends ?

— Comme vous.

Il débouche deux canettes de bière qu'ils vident en silence. Elle fignole son dessin. On y voit un visage de femme avec un corps d'enfant.

— Montre-moi ça, dit M. Hervé.

Penché sur la feuille, il secoue la tête.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Elle te ressemble, mais elle a une bouche immense. Et un grand cou.

— Elle est moche ?

— Non, elle est pas mal. Je la garde.

— Je pourrais vous dessiner un paysage.

— Essaie.

Les chansons se chantent, les bières se vident. C'est ainsi qu'elle aurait aimé vivre dans sa chambre à elle.

Elle a dessiné une rangée de saules. Au milieu de cette rangée sombre, un saule imposant se détache et se reflète dans l'eau d'une mare.

Elle a signé et écrit : "À monsieur Hervé."

— Voilà.

Il compte les arbres, sept.

— Tu as fait des racines à certains et pas à d'autres.

— C'est possible.

— Et cet arbre, au milieu, qui se détache des autres... ça veut dire quoi ?

— C'est le saule, c'est un dieu.

— Il me plaît, ton dessin.

Le disque tourne à vide. Elle s'est levée pour le retirer de la platine.

Il est à côté d'elle, prêt à lui tendre un autre disque. Il la frôle. Elle a posé la tête sur son épaule. Il caresse ses cheveux encore humides. Elle a chaud, elle étouffe. Elle a gardé sa gabardine rouge.

— Qu'as-tu fait aujourd'hui ?

— J'ai lavé, repassé, cousu.

— Tu prépares tes affaires, n'est-ce pas ? Il faut bien que tu soulages ta mère.

— Oui, mais elle m'a prise en grippe. Ma pauvre maman... Le jour où on s'entendra, elle et moi... On est comme l'eau et le feu... Elle dit pourtant qu'on se ressemble.

— Il y a encore eu une dispute ?

— Aujourd'hui comme hier, comme avant-hier, comme demain. J'ai beau lui obéir, rien ne va. Elle m'a envoyée coucher sans manger, comme quand j'étais petite.

Il met un deuxième disque.

— Qu'est-ce qu'elle a donc ? demande-t-elle en se tournant vers la fenêtre.

— Ce n'est pas simple. Et tu es si impétueuse. Elle est surtout très fatiguée.

— Je vous assure que je n'y suis pour rien, que je cherche à l'aider mais tout ce que je dis, elle le prend mal.

— N'y pense plus trop. Ce ne sera plus que quelques mauvais moments à passer.

Il est à côté d'elle, dans l'angle de la pièce. Ils se sont pris les mains, se sont rapprochés encore. Il l'a attirée contre lui, il l'a serrée contre lui, et il y a eu ce baiser, doux, étonnant. Un baiser d'amour entre lui et elle.

S'échapper de la maison, tout quitter, partir avec lui... Rouler longtemps dans la nuit.

La gabardine rouge a glissé sur le sol. Marie a l'impression que quelqu'un s'est introduit dans la pièce.

— Attention... il y a...

— Quoi ?

— Je ne sais pas. J'ai peur, murmure-t-elle.

— Et de quoi ?

— On nous observe.

— Petite folle.

— Il y a quelqu'un.

— Comment veux-tu qu'il y ait quelqu'un ? Écoute la musique.

— Oui.

Et elle éclate de rire.

Ils fument une cigarette. On joue du piano pour eux.

“Amour-amitié”, n’est-ce pas ce que disait une des chansons de tout à l’heure ? Les chansons sont comme des petits romans de quatre sous.

J’inventerai une chanson et je la vivrai. Je suis bien, ici, dans sa chambre. D’un côté il y a cette joie, de l’autre il y a cette espèce de peur.

— Je n’y retournerai pas, dit-elle en désignant sa maison.

— Chut...

— Attendez. Il faut que je vous dise...

— Je sais.

— Vous savez quoi ? Vous allez me prendre dans votre 2 cv et on partira d’ici.

— Marie !

— C’est ce qu’on va faire, là, maintenant. Nous partons, nous brûlons les kilomètres, nous roulons pendant des heures et des heures, droit devant nous. Nous roulons la nuit entière. J’aime rouler quand il fait nuit noire et que les phares éclairent un petit bout de route. J’aime rouler par tous les temps, dans le brouillard, sous la pluie, dans la neige... Nous roulons... C’est bien. Là où nous arrivons, personne ne nous connaît. Tout est neuf.

— Bêtises.

— Vous savez bien que je ne dis jamais de bêtises.

— Écoute...

— C’est à vous d’écouter.

Les joues de Marie ruissellent de sueur.

Il lui parle, la raisonne mais, comme à chaque fois qu’il la ramène à la sagesse, ses oreilles se ferment. Elle est sur son chemin.

— Une vie normale, une vraie vie, dit-elle, ça se décide autant que ça s’invente.

Que raconte-t-elle encore ?

— Attendez ! Je voudrais...

— Pas si fort...

Elle s'est assise au bord du lit, et ce qu'elle dit tout bas, il ne le comprend pas.

— Je t'écoute, dit-il enfin.

— Mais je viens de vous parler et je vous ai tout dit.

Elle le regarde dans les yeux.

— Tu sais que ce n'est pas possible.

Elle est blême.

— Je reste ici et demain au petit jour, on s'en va.

— Ne dis plus ça.

— Vous parlez comme eux. Écoutez, quand j'aurai tout oublié, quand j'aurai oublié les choses d'aujourd'hui, les choses d'hier et d'avant-hier, je serai légère, légère.

— Oublie-les, oui.

— Si nous partons, ce sera possible.

— Non, Marie.

— Dans quelques jours, c'est la prison.

— Ce ne sera pas la prison. Tu vas rentrer chez toi.

— On m'a fichue dehors, et dehors il y a un mur.

— Tu vas rentrer dans ta chambre.

— On ne peut pas se quitter comme ça. Je vais rester et dormir dans le fauteuil. Je vais attendre que le temps passe dans le fauteuil. Je ferai le voyage dans ma tête. Il faut me laisser tranquille, il ne faut plus me dire de faire comme ceci ou comme cela, il ne faut plus me déranger.

Elle a mis ses mains sur ses oreilles.

— Personne ne doit plus me déranger. Vous allez me cacher ici dans votre chambre.

— Non.

— Alors, ça ne vaut plus le coup de vivre !

— Ne dis pas n'importe quoi, on apprend à vivre.

— Apprenez-moi.

— Tu es drôle...

Il lui passe un bras autour du cou et la conduit à son bureau.

— Et tu es bien jeune.

— Ouais... Je suis jeune, jeune, jeune... Ô la jeunesse... Offrez-moi quelque chose de bon.

Elle a retrouvé sa place au bout de la table et elle le voit qui remplit deux petits verres de liqueur à la framboise.

— Prends ça.

Elle vide le verre d'un trait.

— C'était bon ?

— Allez-y pour une deuxième tournée ! Allez-y donc !

— Ça ne vaut plus le coup de vivre ?

— Avec l'alcool, peut-être que si. J'ai l'impression de... d'aller valser dans les décors.

Elle rit.

— Retenez-moi.

Il baisse les yeux.

— Eh bien, je m'en irai seule. Je m'en irai seule, en pleine nuit. Vous verrez.

Elle voudrait lancer un long cri qui exprimerait tout ce qu'elle ne peut dire, un cri de braise et de lumière qui briserait le mur, fendrait les nuages, atteindrait le ciel.

Crier, elle le faisait dans les prés en compagnie d'Engoulafre qui n'avait pas l'air de s'en épouvanter du tout. Elle proposait même qu'ils fassent un concours de cris. Il ne criait pas comme elle, il riait en l'entendant, et il l'admirait. C'étaient des cris d'envergure, des cris de joie, d'allégresse, qu'elle poussait. Elle ne criera pas, ce soir, elle étouffera son cri et continuera à s'en tenir à quelques questions embarrassantes.

— Pour qui existe-t-il, le décor ?

— Marie, tu n'es pas bien...

— Je suis soûle...

— Bon.

— Et je suis jeune, jeune, jeune... Voyez-vous, on ne changera rien, rien, jamais. On ne changera rien. Ils ne savent pas pour quoi ils vivent. Ils nous apprennent à ne pas savoir pour quoi nous vivons. Et qui a jamais su ? Puérile question. Enfantine, n'est-ce pas ? Enfantine ! Quel joli mot. Joli, joli, joli. Non à l'enfance, non à l'interrogation, non à tout.

— Tu es vraiment de plus en plus drôle.

— Tant mieux si je vous divertis.

Il y a maintenant deux bouteilles d'alcool sur la table.

Elle n'a jamais vu M. Hervé ivre. Il boit de façon modérée mais régulière et supporte très bien l'alcool. Comment, solitaire dans cette chambre et ce pays, un homme résisterait-il à la chaleur de l'alcool ? Elle vide un troisième petit verre.

— Je ne suis pas aussi soûle que vous le croyez. Une chose en tout cas : vous ne m'avez pas comprise, pas plus que les autres. Je parlais à... à une ombre.

— Marie, tu en as gros sur le cœur, mais tout s'arrangera quand l'enfant sera né.

— Fichez-moi la paix avec vos “tout s’arrangera, tout s’arrangera...”.

Il a posé une nouvelle fois sa main sur les cheveux de Marie, il les emmêle comme s’ils étaient longs, très longs.

Il est doux dans ses gestes, cet homme qui semble plein de tendresse, de douleur. Maintenant, ça la gêne, qu’il lui caresse les cheveux. Il dit qu’elle est jolie et qu’elle a une belle personnalité, qu’elle s’en sortira, avec un peu de patience, de sagesse. Il lui manque la sagesse.

— Le vendredi d’avant mon départ, je viendrai vous rendre les livres qui me restent.

Il ne répond pas, c’est qu’il est d’accord.

— On fera une petite fête. On fêtera l’été, la fin de l’été.

Elle l’observe entre ses cils. Yeux gris. Dos voûté. Manches remontées qui laissent apparaître des bras minces et musclés, des mains fines et solides ; ces mains-là aident les juments à mettre bas, les vaches à vêler, des bêtes à guérir et d’autres à mourir. Les petits yeux de M. Hervé luisent derrière les lunettes dorées. Il a un sourire mélancolique, des rides au coin des yeux. Elle interroge sa jeunesse, sa vieillesse, sa lassitude... Son sourire, elle le photographie. Il la serre contre lui.

Il est tard quand elle rejoint sa chambre.

Le jour s’est levé vite et lorsque le soleil a traversé son carreau et qu’elle s’est réveillée, elle avait perdu la notion du temps.

DES COUSINS ont invité la famille de Marie à passer le dimanche avec eux au bord de l'eau. Ils ont acheté un morceau de terrain longeant une rivière et ils y ont installé leur caravane. Ce sont des Parisiens. Le père de Marie aime la capitale et les Parisiens, leur esprit frondeur, comme il dit, et leur accent. Il a tout de suite accepté l'invitation.

— On ira à cinq personnes, nous et les trois filles.

— Je donne ma place au Grand, dit Marie.

— Non. Il reste ici pour s'occuper de la maison et des bêtes. Toi, tu viens.

— Je préférerais pas.

— Tu ferais quoi ?

— J'aiderais le Grand.

— Il y arrivera tout seul. Les cousins souhaitent te voir, ils l'ont écrit dans leur lettre. Dis donc, ils ont du fric. Ils viennent de s'acheter une caravane dernier cri. Ils nous préparent un joli pique-nique avec un couple d'amis qui partagent leur bout de terrain. Il y aura des jeunes de ton âge, et le cousin aime la rigolade.

Ce dimanche-là, elle devait lire le dernier des romans que lui avait passés M. Hervé.

Ce dimanche-là, de la fenêtre de la cuisine, elle aurait pu ne pas quitter des yeux la fenêtre de M. Hervé et elle aurait guetté sa 2^e CV. C'est d'ailleurs le dernier dimanche avant la rentrée. Dans une semaine, elle s'en va avec sa valise d'interne.

Le soleil brille. Le ciel est sans nuage. L'été ne veut pas capituler, mais les orages, le soir, sont de plus en plus fréquents. Bon, il faut se dépêcher, vêtir de beaux habits et faire bonne figure. Son père a conseillé à Marie de se déridier et il lui a demandé si quelque chose la retenait ici.

— Des révisions, a-t-elle répondu.

— Reste, si tu y tiens vraiment, a dit sa mère.

Le père a tranché :

— Ils l'attendent, je l'emmène. Elle révisera demain. Qu'elle se repose aujourd'hui. Emballe-leur une bouteille de quetsche de l'année dernière, le cousin appréciera.

— Alors, prévient la mère, qu'elle ne nous fasse pas la tête et qu'elle se tienne convenablement.

Marie dit oui, elle ne voudrait pas faire de peine à sa mère. quand les vacances touchent à leur fin.

La voiture rutilante. Nadège est contente, elle porte un ensemble de cotonnade rose foncé, Marie une robe jaune, Doudoune une salopette verte. Elles sont jolies, toutes les trois, assises sur la banquette arrière, Doudoune entre ses deux sœurs. On roule sur des nationales. Le père a ouvert sa vitre, il pique des pointes à cent vingt. Les cheveux volent. Les arbres défilent.

Ils ont vu sur sa colline le château de Chamisso, l'auteur de *L'étrange histoire de Peter Schlemihl*, l'homme qui avait vendu son ombre au diable contre la bourse de Fortunatus et dont Marie a étudié des extraits en cours d'allemand. Elle raconte l'histoire à

Doudouce qui est fascinée par l'homme en gris, le personnage du "diable" qui n'est jamais ainsi nommé dans l'histoire. Doudouce croit à cette histoire et Marie ne peut s'empêcher d'y adhérer, elle aussi. Nadège écoute en silence. Parfois, elle hoche la tête en examinant ses mains.

Ne plus avoir d'ombre attire l'attention, dit Marie, répand autour de soi un grand malaise et fait fuir tous ceux qui vous aimaient. Vous voilà condamné à une grande solitude. Vous renoncez à la bourse et vous ne récupérez pas pour autant votre ombre que l'homme en gris ne vous rendra que si vous acceptez de signer un pacte avec lui : vous engager à lui laisser votre âme à l'heure de votre mort.

— L'ombre contre l'âme. Quelle histoire, tout de même, dit Nadège en déboutonnant sa veste.

— L'ombre, c'est l'âme, dit tout à coup Doudouce.

Et elles rient toutes les trois en cherchant avec une légère inquiétude leur ombre à l'arrière de la voiture et celle de leurs parents, à l'avant.

Les cousins et leurs amis se sont levés tard et quand la famille de Marie débarque, ils sont seulement en train de prendre leur petit-déjeuner devant la caravane. On ne s'est pas souvent rencontrés et l'on s'embrasse affectueusement. Les hommes se donnent des tapes dans le dos et sur les épaules, comme le feraient de jeunes garçons. On prend le café tous ensemble. Il y a des croissants frais, des brioches et des pains au chocolat dans des corbeilles, chacun peut y piocher.

On parle de l'agrément de la région, vallonnée, verdoyante et située à une moyenne distance de Paris. On parle de Paris, de ses transformations, de ses manifestations, de ses places et de ses monuments. La cousine et son amie, très aimables, sont en

pantalons. Allure sportive. Marie les trouve élégantes. Elle pense que, plus tard, elle aimerait habiter une chambre à Paris, dans le Quartier latin. Elle en couvrirait les murs de livres. Ce serait épatant d'avoir une chambre sous les toits de Paris. Elle s'y voit. Paris, vers quoi tout converge et à partir de quoi tout se propage. Le noyau. La cité dévorante... Paris, la dure et la frivole. C'est une ville où le père de Marie s'oriente bien.

La rivière est étroite et profonde. Le fils des amis, un grand maigre de dix-sept ans, y navigue sur un bateau pneumatique. On invite Marie à le rejoindre. Mais ni le garçon ni elle n'ont envie de faire connaissance. Marie envisageait de se promener d'abord à pied le long de la rivière puis de s'asseoir au soleil, elle aurait fini le livre de M. Hervé. On insiste et elle consent à rejoindre le garçon. Il s'approche en ramant.

— On vous laisse. Nous allons faire visiter à tes parents notre élevage de faisans, dit l'amie de la cousine.

Le bateau pneumatique glisse sur l'eau. Le voici contre la rive. Le jeune homme a l'air maussade, on a interrompu sa flânerie. Il ne regarde pas la fille. Pourquoi les adultes cherchent-ils à toute force à occuper leurs enfants ? Au moment où elle s'installe comme elle peut dans le bateau, celui-ci s'écarte brusquement de la rive, ébranlé, et se retourne. Marie tombe dans la rivière, profonde de trois mètres à cet endroit.

Elle coule et remonte une première fois.

Elle a eu le temps, avant de couler une deuxième fois, de voir le bateau s'éloigner.

Alors, au lieu de ressentir de la frayeur, elle éprouve un soulagement. Elle pense, très vite, que son heure est venue, qu'elle va mourir. Elle pense qu'elle est seule, enfin seule, et qu'elle va se

trouver devant la mort comme devant un terme inéluctable ; comme devant l'énigme, la porte que nous devons tous franchir un certain jour, et elle s'y dirige avec un immense calme car, après tout, le laps de temps qui nous en sépare, jeunes ou vieux, est minuscule. Elle y va, elle est la première de la famille à y aller, c'est comme un privilège. Elle y est presque, elle coule et elle va où nous allons tous. Cela va s'accomplir, et ce n'est pas effrayant, pas du tout effrayant. La vie était si étriquée. La mort, elle, pourrait ouvrir un espace sans bornes où l'on se servirait enfin de ses ailes.

Elle suffoque, ne se débat pas.

Elle remonte une troisième fois. Elle ne voit plus rien mais elle entend qu'on l'appelle, une femme s'est précipitée pour lui tendre une perche.

— Par ici ! Par ici !

Où ? Quoi ?

— Accroche-toi ! Tiens bon !

Le bâton, elle le voit maintenant, qui bat dans l'eau, qui vient vers elle, qui la touche, et elle réussit à s'y accrocher.

La femme l'a tirée d'affaire. Le garçon sur son bateau poursuit sa promenade.

Sa belle robe jaune est plaquée contre son corps. Elle est trempée, ses cheveux gouttent. Elle tousse, crache de l'eau. Elle s'est éraflé le bras et elle tremble. Soudain, elle voit sa mère déboucher d'un chemin et venir à sa rencontre. Elle ne sait pas si elle crie, si elle lui donne une gifle pour s'être encore comportée comme il ne faut pas et accumuler les bêtises même en visite chez les autres.

Elle claque des dents, ne parle pas. Tout se passe à nouveau loin d'elle. Cette fille qui vient de tomber à l'eau, c'est elle et ce n'est pas elle. Ça lui est égal, tout cela. Ce n'est même pas comique, ce n'est

rien du tout, ça n'a pas eu lieu, sinon dans un rêve étrange, dans un monde incompréhensible.

— Laissez-la, dit la cousine. Je suis partie trop vite.

— Et mon fils n'y a pas mis du sien, dit son amie. Il est impossible en ce moment, avec son besoin de s'isoler. Il a peur des filles.

— Tu aurais pu y rester, dit sa mère.

— Laissons-la se changer. Je vais lui passer des habits.

La cousine et son amie sont si prévenantes que Marie a envie de pleurer.

Elle se change dans la caravane sous le regard de sa mère. Elle retire ses vêtements un à un, elle est nue.

Ne touchez pas à mon corps avec vos yeux...

Ses sandales sont restées dans la rivière. On lui donne des espadrilles jaune citron.

Ses habits sèchent au soleil. Elle avale un café chaud et reste à l'abri dans la caravane, auprès des femmes qui la réconfortent. Elle a du mal à contenir ses tremblements.

— Vous voyez, j'aurais pu la perdre, dit la mère. Celle-ci, j'ai déjà failli la perdre plusieurs fois.

La journée est longue, très chaude.

Quand Marie doit parler, sa gorge se serre.

Le repas est interminable.

Elle vide lentement son assiette. Elle n'a pas regardé une seule fois le garçon. La nourriture pèse sur son estomac. Elle voudrait pouvoir faire un bond de géant dans le temps. Le soleil a séché ses cheveux. Le soleil lui veut du bien. Elle a un bleu le long du bras droit. Elle aurait mieux fait de ne pas venir. Les hommes sortent des blagues.

Pour eux, le plongeon de Marie dans la rivière est une bagatelle. Marie préfère qu'ils voient ainsi les choses, mais ils insistent à leur façon et cela l'humilie.

Ils se mettent à raconter des histoires de noyades manquées et réussies et ne craignent pas d'en rajouter. Elle reste troublée par le fait qu'elle ne s'est pas débattue dans l'eau, comme si elle avait accepté de se soumettre au destin.

Elle se sent mal et va vomir derrière l'élevage de faisans.

La cousine a mis de côté des vêtements d'enfant pour le futur bébé.

Doudouce joue sur l'herbe avec une dinette. Quand elle voit les petits ustensiles, le faitout, la louche, l'écumoire, les assiettes, les tasses et la cuisinière, Marie les trouve si jolis qu'elle rejoint sa sœur et joue avec elle. Si elle ne peut vieillir en un clin d'œil, alors qu'elle rajeunisse et redevienne une petite fille que les miniatures enchantent. Nadège se plaît dans la caravane comme dans une maison de poupée où elle joue, elle aussi, à sa façon.

On doit rentrer de bonne heure pour soulager le Grand dans son travail et parce qu'un nouvel orage menace.

Enfermée dans les toilettes, Marie entend le cousin échanger avec sa femme quelques boutades au sujet de sa famille et d'elle-même, elle en croit à peine ses oreilles, mais on s'embrasse chaleureusement comme si rien n'avait été dit, peut-être ne s'agissait-il que de choses taquines, les adultes sont capables de plaisanter si bizarrement ; et l'on se quitte sur la promesse de se retrouver bientôt.

Marie se dit qu'elle ne reviendra jamais par ici.

Dans la voiture, pour ne pas pleurer, elle rit toute seule, et bientôt son rire se communique à Nadège et à Doudouce qui, la main devant leur bouche, étouffent leurs gloussements.

OceanofPDF.com

IL Y A beaucoup à faire pendant la dernière semaine des vacances, et beaucoup à penser. Les livres, les cahiers, le cartable. Les habits. Le nécessaire à chaussures, à toilette. Les draps. La boîte à provisions. Marie prend soin de tout cela, qu'on a commandé sur le catalogue du Bon Marché et qui a coûté de l'argent.

Elle a empilé ses livres de classe sur un coin de la table de la cuisine. Elle feuillette les manuels de littérature française et d'histoire, ses matières fortes, lit des extraits de texte et de questionnaires et cherche à évaluer son niveau. Elle est inquiète parce qu'elle n'a pas vu la 2^e CV ni aujourd'hui, ni hier, ni même avant-hier, et elle n'a pas vu de lumière dans la chambre de M. Hervé. À propos d'avant-hier, elle n'est pas très sûre. Elle se tient des propos rassurants : il est parti chez des amis, bien qu'on n'ait jamais vu personne lui rendre visite. Il sera de retour très prochainement. Le vétérinaire ne pourrait se passer de lui longtemps. Elle ira le voir vendredi soir, comme ils en ont convenu. Elle lui rendra ses livres, lui transmettra son adresse. À l'internat, elle lui écrira pour lui faire part de son installation dans cet établissement qu'on dit être sévère.

Elle recouvre ses livres pendant que la radio marche en sourdine. Son père boit un café debout près du réchaud et le Grand se lave les mains. Les femmes font le ménage dans les chambres tandis que

Doudouce, très occupée, joue sur une marche avec sa nouvelle dînette.

— Le vétérinaire va être débordé.

— Il ne s'en sortira pas tout seul.

Marie tend l'oreille.

— L'aide a fichu le camp lundi dernier, ça fait trois jours déjà. Il serait parti sans prévenir.

— Parti comme il est venu.

— C'est ce qu'on dit. Drôle de type. Pas méchant d'ailleurs. Assez serviable, et doux avec les bêtes. Des deux vétérinaires, c'était lui le plus doux.

— Il paraît qu'il avait un passé louche.

— Des histoires de femmes ?

— On se demande.

— Des problèmes avec la police peut-être.

— Ça m'étonnerait.

— La drogue ?

— On ne peut rien affirmer.

Si Marie se levait de sa chaise, elle tomberait.

— Il est parti, ton chéri. T'entends ?

Elle se tait.

— Il t'a rien dit ?

— Non.

— Lui qui te causait toujours, il aurait pu te prévenir. Tu avais su lui plaire. Qu'est-ce qu'il te racontait ?

— Rien.

— Mais quand il te causait, qu'est-ce qu'il te disait ?

— On parlait de mes études.

— C'est tout ?

— Je le remerciais pour ses livres. Il m'expliquait mes maths.

— Il était doué, ce type, hein ?

— Oui.

— C'était une tête, dit le Grand, une tête et aussi une girouette.

— Qu'est-ce que t'as ? demande le père à sa fille quand il la voit, blanche comme un linge. Tu ne vas pas tourner de l'œil ?

Il lui verse un petit verre de mirabelle. En le portant à ses lèvres, elle en renverse la moitié.

— Remets-toi. Qu'est-ce qui t'arrive donc ?

— Rien, papa.

— C'est la rentrée qui te travaille ?

Des larmes lui sont montées aux paupières.

— C'est peut-être autre chose, dit le Grand.

— Je crois que c'est un peu la rentrée.

— Je m'en doutais. Reconnais que tu l'as bien cherché ! continue le père. Tu veux pas être interne, c'est ça ? Trop tard pour reculer. Bon... Dépêchons-nous, le baromètre descend à toute vitesse. Cet après-midi, on commence à rentrer les pommes de terre. On aura besoin de toi pendant une journée ou deux pour les ramasser.

— Oui.

— Elle a dit oui. Qu'est-ce qui va flotter !

— Ouais, insiste le Grand, elle a quelque chose qui cloche. Si ça se trouve...

Ils sont sortis. Elle n'a pas entendu les dernières paroles du Grand.

Il reviendra. La 2 CV reviendra. La fenêtre s'allumera à nouveau. Il n'est pas parti comme il est venu, ce n'est pas possible. Il s'en est allé régler des problèmes urgents. C'est un homme qui ne sait pas se défendre dans l'existence et qui a sûrement toutes sortes de tracas.

Demain, il sera là. Il reviendra pour elle, même s'il doit repartir après, déménager, par exemple, s'il avait trouvé une meilleure place, et il lui en parlera.

Elle a sagement ramassé les pommes de terre. Elle travaillait au même rythme que les autres, et consciencieusement. Son père, la voyant si obéissante, regrettait peut-être de l'avoir inscrite à l'internat. Il s'était quelquefois fâché contre elle, cet été, mais il l'aimait bien tout de même. Sauf qu'elle allait un peu loin dans ses propos.

Le baromètre a remonté aussi vite qu'il avait chuté. Elle a ramassé les pommes de terre pendant deux jours. Elle a fait des tas de grosses pommes de terre, de celles qu'on utilise pour les frites, de moyennes pommes de terre pour le pot-au-feu, et des tas de petites, pour les bêtes. Elle les a mises dans des sacs. Ils s'arrêtaient à quatre heures pour le goûter et s'y remettaient jusqu'à six heures. Elle ne se sentait pas malheureuse.

Il y a beaucoup d'oiseaux dans la plaine, des alouettes qui nichent à même le sol, et des corneilles ; elle a vu une buse qui tournoyait au-dessus des champs. La plaine moissonnée était magnifique sous le soleil, on y voyait très loin. Les noisettes étaient mûres. Son père lui en a donné une poignée, elle en a gardé quelques-unes pour sa mère qui aime les noisettes fraîches.

De retour à la maison, elle guettait la 2 cv, le trafic de la rue.

Ainsi, il aurait, lui aussi, fait sa valise, et il serait parti. Parti avant elle. Destination inconnue. Raisons inconnues. Mais comment a-t-il pu faire cela ? Est-ce qu'il savait qu'il allait partir, la dernière fois qu'ils se sont vus ?

Son mal la rend docile. Par moments, la tête lui tourne, elle ne voit plus distinctement ce qui l'entoure. Elle ne se dispute plus avec personne. Qu'est-ce qui importe, maintenant ? Elle n'a plus d'amour, elle n'a plus de projet à défendre. Elle ne trouve plus de sens aux gestes qu'elle exécute et, cependant, elle n'a jamais aussi bien travaillé à la maison. Elle mange peu. Elle ne dort pas, elle éprouve un grand vide, une grande fatigue, une peur vague, sans nom. Elle a l'impression de se déplacer parmi des statues.

Elle attend, le dernier, l'ultime soir, dans sa chambre. Qui sait s'il ne va pas rentrer à l'improviste ? Elle se répète qu'il a dû s'en aller régler une situation personnelle, et ça ne se passe pas comme il le voudrait.

Tout à coup, elle quitte son lit et s'habille.

Elle est dehors, dans la rue. Les volets de l'ancienne chambre de M. Hervé sont ouverts mais sa fenêtre est opaque. Elle la surveille, comme si elle allait s'éclairer subitement. Elle va s'éclairer, s'éclairer... Derrière les rideaux elle devinera sa silhouette. Elle devrait se trouver derrière cette fenêtre, avec lui, pour fêter la fin de l'été. Il fait nuit.

Elle s'est adossée au portail. La maison d'en face demeure impénétrable, comme dans un tableau. C'est à devenir fou.

Elle remonte dans sa chambre, s'allonge tout habillée sur le lit et attend encore en regardant le plafond bleu.

Un amour vrai ne peut pas s'éteindre. Il reviendra... Qu'elle cesse de gamberger, il ne reviendra pas. Ses yeux sont secs, fixés toujours au plafond bleu. Leurs discussions, la musique, leurs gestes, leurs caresses, ces morceaux de nuit extraordinaires, ce qu'elle découvrait auprès de lui, ce qu'elle lui apportait, tout ça pour rien ?

Elle ne sait plus quand cette histoire a commencé. Avait-elle sept ans ? Était-ce à cause de certains contes de fées qu'elle adorait ? *Le petit Poucet*, *La petite fille aux allumettes*, *Les souliers enchantés*... Qu'est devenu le livre qui contenait *Les souliers enchantés* qu'elle souhaiterait relire ? Est-ce à cause des images qu'on lui donna en récompense dès l'école maternelle ? De l'instituteur dont elle était la préférée, qui dessinait et peignait comme un artiste, lui avait transmis le goût de la lecture et du dessin, qui l'appelait "fifille" et qui, un beau jour, est parti, lui aussi ?

Avait-elle dix ans, treize ans ? Est-ce à cause de ce dernier été si éprouvant ? L'été des "je m'en fous", qu'elle se refuse à énumérer. L'été des "je m'en fous", c'est aussi celui où elle a repeint la façade pour ses parents et où elle lui a fait, à lui, assise à son bureau, deux dessins énigmatiques qu'il a conservés.

Les yeux scrutent le plafond bleu, comme la nuit, comme l'horizon, mais elle n'entend ni ne voit rien venir.

Quelle heure est-il ? Minuit ? Elle a oublié sa montre en bas.

Elle descend à la cuisine. L'horloge marque qu'il n'est pas encore onze heures. Dans le placard, elle se saisit d'un petit paquet qu'elle fourre dans sa poche.

Elle se retrouve une nouvelle fois dans la rue en face de la demeure de Mlle Jeanne.

Et c'est à la porte de cette vieille demoiselle qu'elle va frapper. Une fois, deux, trois.

— Qui est-ce ?

— Moi, votre voisine.

On lui ouvre enfin. Mlle Jeanne ne connaît Marie que par ses résultats scolaires.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Les cheveux de Mlle Jeanne flottent le long de sa chemise de nuit, blancs comme neige. Elle lit *Le Pèlerin*, *La Croix* et la vie des saintes.

— Je venais vous dire au revoir. Il est un peu tard, je sais, mais je pars demain.

— Quelle surprise ? dit la vieille femme en consultant sa pendule. Tu as préparé toutes tes affaires ?

— Oui.

— Tu seras bien à l'internat pour étudier. Tu sortiras du lycée avec le bac. As-tu fait des progrès en mathématiques ?

— Oui.

— C'est parfait. Comment vont tes parents ?

— Ça va.

— Tu les as bien aidés, cet été.

— J'espère.

— Alors, je te souhaite une bonne rentrée.

— Merci.

— Je prierai pour toi.

— Merci mademoiselle Jeanne.

— Tiens, prends une dragée.

— Je voulais vous demander... à tout hasard... pour M. Hervé...

— Il est parti.

— Définitivement ?

— Mais oui.

— On ne sait pas...

— On ne sait rien et il n'a rien laissé. Il n'avait pas l'air de se plaire ici.

— Et sa chambre ?

— Il me l'a réglée.

— Je voulais dire... elle est comment ?

— Comment est-elle ? Mais comme avant son départ. Ah, oui, il a laissé trois disques.

— Bonsoir mademoiselle Jeanne.

— Bon courage.

Elle marche dans la rue principale. Les familles regardent le même film à la télévision, elle peut en suivre le déroulement à travers les fenêtres qui se succèdent. Images en noir et blanc. Hommes à chevaux. Poursuites. Cavalcades. C'est un western.

Elle passe devant l'école et la mairie. La voici à l'autre bout du village. Les maisons s'espacent. L'une d'elles, haute et belle, présente un balcon fleuri et une plaque contre sa façade : "Docteur vétérinaire".

Elle sonne. La bonne vient lui ouvrir.

— C'est pour votre père ?

— Oui.

— Et c'est urgent ?

— Assez.

Le vétérinaire se montre dans l'entrée, en pantoufles, vêtu d'une longue robe de chambre vert foncé. Elle n'a jamais vu un homme en robe de chambre. Un réveil sur la tablette du téléphone affiche l'heure : vingt-trois heures trente.

— C'est quoi ? demande-t-il.

Les mains de Marie sont glacées. Le vétérinaire la fait entrer dans la salle de séjour où des bûches finissent de se consumer dans la cheminée, et il lui désigne un fauteuil. Elle s'assied sur le bord du fauteuil.

— Votre père a besoin de mes services ?

Elle fait signe que non.

— Vous n'êtes pas bien ?

— Si, si.

— Voyons...

— J'aurais voulu savoir... M. Hervé ?

— Il est parti, mademoiselle.

— Peut-être vous a-t-il dit quelque chose.

— Non, rien. Il ne m'a même pas prévenu, mais j'aurais dû m'y attendre. Pas très courtois, n'est-ce pas ?

— Il a peut-être eu un accident.

— Nous le saurions. Et il a réglé sa chambre à sa logeuse. Vous vous intéressez à lui ?

— Pas vraiment.

— Ah, j'y suis ! C'est vous qu'il suivait en mathématiques. Eh bien, vous allez devoir vous passer, comme moi, de son aide. Ce n'était pas quelqu'un de sûr, il était de passage ici, et il nous a lâchés sans plus de façon. Je suis désolé, ma petite, mais je ne pourrai rien vous dire de plus.

— Ce n'est pas grave.

— Vous semblez déçue.

— J'aurais aimé avoir son adresse pour lui donner de mes nouvelles.

— Je comprends. Vous êtes une bonne élève. La rentrée...

— C'est demain.

— Demain, déjà ?

— Oui.

— Voulez-vous aller dormir !

Il lui tend la main.

— Où habitait-il avant d'arriver ici ? demande-t-elle au moment de quitter la pièce.

— Il m'a souvent parlé de Paris.

— Merci. Au revoir.

Il lui fait un clin d'œil.

— N'y pensez plus.

— C'était un ami.

— Il avait de l'affection pour vous, il vous trouvait intéressante.

J'ajouterai que vous êtes ravissante.

— Il me prêtait des livres de temps en temps, c'est tout.

— Naturellement.

Il pose la main sur son épaule :

— Nous en prendrons un autre, un plus jeune.

Elle se dégage vivement.

— Vous allez rentrer chez vous.

— Oui.

— C'est promis ?

Elle promet.

La bonne raccompagne Marie jusqu'à la porte et lui glisse à l'oreille de ne pas se faire trop de souci. Elles se regardent, la bonne a un doux sourire et de longs cheveux blonds. Le vétérinaire réagira au petit matin et réveillera les parents de Marie.

Elle avance dans la nuit sous les étoiles, elle avance au milieu de la rue. Une voiture pleine de jeunes gens freine.

— On te dépose chez toi ? Ou tu viens avec nous ?

Elle presse le pas.

— Allez, viens.

— Non, merci.

Ils s'y mettent tous.

— Tu ne parles pas aux garçons du pays ?

— Tu te réserves pour qui ?

— Monte, on t'embarque !

Elle avance, ne se retourne pas.

— Pimbêche !

La voiture démarre bruyamment.

Un café est encore éclairé en face de la gendarmerie qui exhibe son enseigne lumineuse et une affiche sur laquelle on peut lire, en grosses lettres orange : “Engagez-vous dans la Légion.”

Télévisions éteintes, volets fermés, le village sommeille.

Elle passe devant sa maison sans s'arrêter. Un instant, elle pense à sa grande valise soigneusement préparée et qui l'attend dans un coin de la chambre de ses parents, au linge qu'elle contient, plié et fraîchement repassé, portant ses initiales avec le numéro d'internat, deux chemises de nuit, des petites culottes, trois maillots de corps, deux gants et deux serviettes de toilette, des mouchoirs, deux paires de collants, un soutien-gorge, une jupe et un pull-over. À côté de la valise, sa boîte à provisions, bourrée de friandises que lui a offertes sa grand-mère, des biscuits, du pain d'épices, du chocolat, des bonbons et même une barre de nougat... Tout cela lui semble appartenir à un monde sans consistance. C'est pourtant avec un peu d'émotion qu'elle pense à son flacon d'eau de Cologne neuf, à son shampoing qui fait des reflets auburn et à sa brosse à cheveux dans la trousse de toilette. Ils lui ont acheté tout ce qu'il fallait pour faire une bonne rentrée. Ils ont été gentils et s'étaient radoucis ces derniers jours. Elle n'est pas gentille.

Des larmes qu'elle ne sent pas coulent sur ses joues. Elle n'a plus de rancœur, elle croit aimer tout le monde mais plus du tout comme avant, et elle poursuit sa route sans regarder sa maison ni la maison d'en face. D'après ses estimations, la naissance du bébé pourrait avoir lieu vers Noël.

Elle entend Angora qui miaule, et elle l'aperçoit qui se roule sur l'accotement de la route, elle fait la belle, l'amoureuse. Marie passe auprès d'elle sans l'appeler. Des images représentant des bêtes à plumes en train de flamber lui traversent l'esprit. Il était un peu fragile, son cerveau. Elle ne supportait pas de voir sa mère ou sa sœur plumer un coq, elle ne supportait pas qu'on tue les bêtes, leur agonie durait longtemps, et jamais elle n'était sûre que la bête fût vraiment morte ; il lui en coûtait de manger de la viande. Angora la suit en poussant des couinements de souris, puis elle la rattrape et se frotte contre ses jambes. Qu'a-t-elle donc, ce soir, sa jeune maîtresse ? N'est-elle plus sa complice ? Il doit être minuit passé.

Maintenant, c'est l'allée des platanes, puis celle des tilleuls, enfin celle des marronniers. Les marrons sortis de leur bogue couvrent le bitume. L'an passé, elle avait ramassé les plus petits et en avait fait des colliers pour ses sœurs, sa mère et sa grand-mère. Elle passe devant la maison des Gitans, une baraque en planches devant laquelle stationne une roulotte. Ils se sont sédentarisés et installés aux extrémités du village, ces ferrailleurs, ces rempailleurs, ces bringueurs. Ils savent faire la fête, ceux-là, boire, manger, chanter, danser. Leur cheval hennit au loin. Sait-elle où elle va ? Angora a renoncé à la suivre.

Des champs de betteraves, puis des champs de maïs. La route a pris l'aspect d'un chemin peu carrossable qui, bordé de ronces, navigue à travers des prairies. Des génisses s'approchent des clôtures et l'interrogent de leurs grands yeux doux. Au fond, ces bêtes sont des adolescentes, comme elle ; mais dans quelques mois, elles attendront un petit. Dans un bois à l'abri du vent se trouve le rucher des Babé, les Babé chez qui son père va de temps en temps regarder un film à la télévision.

Elle n'éprouve plus rien, qu'un désespoir froid, glacé.

Elle a quitté le chemin pour bifurquer à droite et emprunter un sentier. Elle est parvenue au royaume des prés. Chaque pré a sa géométrie. Il en est d'étroits et de profonds, d'autres qui ont l'air de carrés parfaits, d'autres encore qui présentent des contours biscornus. Marie les connaît tous. Elle y a passé les meilleurs moments de son enfance avec son frère Bastien, le fidèle Engoulafre. Ils avaient envisagé de fuguer, mis sur pied des préparatifs mais Engoulafre au dernier moment a pris peur.

La fraîcheur monte du sol. Marie marche dans la rosée. Une jeune chouette, tout près, hulule. Elle écoute cet appel venu des ténèbres et frissonne. Des grenouilles et des sauterelles se sauvent. Elle se souvient des libellules batifolant au-dessus des roseaux et aux abords des flaques. Elle se souvient des aubépines en fleur, des pétales rose pâle et des étamines jaunes des églantines, des trèfles à quatre feuilles qu'elle donnait à la rentrée à ses camarades de classe pour qu'ils leur portent chance.

Elle s'engage dans le sentier, laissant à l'écart le premier pré qu'elle n'aimait pas, trop nu, entouré de maigres buissons. Le sentier s'est rétréci et a pris l'allure d'un passage fréquenté par les bêtes. Il tourne à angle droit et Marie s'engage dans cette direction. Ses pieds sont mouillés dans leurs sandales. Des branchages lui griffent le front. Et soudain le passage débouche sur un vaste pré rond entouré d'une haie très épaisse, un mur de verdure qui forme une protection.

Au milieu du pré, en son centre exactement, le vieux saule agite sa chevelure fatiguée. Ils se laissaient glisser le long de ses branches et s'élançaient dans le vide, croyant sauter en parachute et atterrir dans un lointain pays.

Le saule écartelé vit donc encore. À ses pieds, le fossé bordé de roseaux figure le diamètre du cercle. Elle avance dans l'herbe haute en direction du fossé et de l'arbre. Le vent ne traverse pas la haie. C'est un monde à part que ce pré rond où les bruits s'étouffent. On dirait que tous les chemins convergent vers lui. Le saule est là, indifférent, placide. Le fossé est à sec. Elle s'est arrêtée sous l'arbre qu'elle reconnaît, et lui, qui ne la reconnaît pas, accepte de l'accueillir. Sa main dans la poche serre le petit paquet. Elle regarde le ciel étoilé et le croissant de lune, s'appuie contre le tronc en esquissant un sourire. Croyait-elle trouver ici un message que quelqu'un, elle ne se sait pourquoi, aurait laissé à son attention ? Une lettre... Des signes... Elle se glisse dans le creux du tronc, en touche l'écorce et retrouve sa place d'autrefois. Le petit paquet est dans sa main, elle l'ouvre, en sort une lame étincelante. Elle sent qu'elle ne tient plus que par un fil à la vie, comme le saule ne tient plus, sans doute, que par une de ses racines à la terre. Elle s'est dépouillée du présent. Il n'y a plus de présent. La vie, c'était hier. Elle hésite encore à trancher le mince fil, les petites veines qui battent sous la peau du poignet. Elle entend des sons, des mots qui ne lui sont pas tout à fait étrangers, "reconnaissance, rencontre, merveilleuse entreprise" ; sûrement les mots d'une lecture ou d'une chanson, une rengaine qui nous tire des larmes malgré nous. La chouette lance à nouveau son cri, et c'est un appel doux-amer qui survole le pré et se perd dans la nuit. La lame fine a tranché le fil de la vie. Assise dans l'arbre, elle s'y trouve comme dans une balançoire. Oui, maintenant que c'est fait, quelqu'un semble la pousser puissamment, et la balançoire va d'avant en arrière, la balançoire monte dans le ciel, monte de plus en plus haut. Et l'enfant se crispe et se raidit parce qu'une douleur sourde lui épaissit le corps, elle craint d'être éjectée trop violemment

de son berceau. Elle préférerait s'endormir en douceur, et elle continue à monter vers les étoiles, bercée, poussée par une force inconnue, et c'est bien, c'est très bien, c'est tout à fait comme cela qu'il fallait que ce soit. Une fuite, une fugue en pleine nuit, en plein air, un effacement, une disparition. Des mots. Une musique. Un air de musique sur lequel chante et danse au loin un pauvre clown. Et le clown, pour finir, y va d'une petite chanson de son cru, chanson qui parle de l'arbre dans le toit d'une maison et d'un violon amoureux de la lune, qui parle de la clé d'un réveil, tic-tac, tic-tac, sur la table de marbre, tic-tac, tic-tac, qui parle d'une fantastique course contre la montre, et de l'orage qui claque dans les veines, et du sang qui, goutte à goutte, se répand dans l'océan. Il chante avec un fin sourire les délires de la fille qui aimait la vie et qui doit payer ; payer, payer, payer... aimer et payer, payer et partir, partir, partir... sans valise, sans billet, sans collier, les mains libres, la fille qu'on retrouvera tout à l'heure, demain, ici, ailleurs. Partout, et toujours.

QUE S'EST-IL passé ? Un bond de dix ans, de quatorze ans dans le temps... Tu voulais que te poussent des ailes, tu voulais griller les étapes. Plus vite, allons, plus vite encore ! Tu enfourchais ta monture et tu caracolais, traversant une rue, traversant un verger, montant et descendant un escalier, passant d'un continent à l'autre, des mots plein la tête. Tu t'en souviens ?

Voilà. Tu viens de franchir un certain nombre d'années, tu vois comme ça passe... Tu es vivante, gaie, ironique aussi. Tu as étudié, tu t'es plu sous la lampe de ta chambre d'étudiante à dévorer des livres, tu as connu le campus, les réunions, les débats, le grand vent de changement qui soufflait alors, réveillant les esprits engourdis et donnant à chacun l'impression de traverser une jeunesse grisante, une période unique. Maintenant, tu travailles ; et tu te sens vieille, non parce que tu aurais soixante-dix ans mais à cause de la trentaine qui te menace. Tu peux donc te retourner sur hier.

Elle s'y risque, et sa vie lui saute aux yeux depuis qu'elle connaît son ami Nénuphar – les surnoms lui plaisent toujours autant ; Nénuphar, lui, l'appelle Jacinthe –, la vie qu'elle aimait et qu'elle a failli quitter, il y a longtemps de cela, et sa mort demain. Cependant il reste beaucoup à découvrir.

Les bruits et les cris se sont éloignés, elle ne les a pas oubliés mais ils ne viennent plus aussi souvent que jadis se mettre en travers de sa route. On a beau se sentir un peu seul encore, avoir envie parfois d'être complètement seul pour aspirer de grandes bouffées de liberté, on avance, on échange avec les uns et les autres, on discute, et l'on fait son petit bout de chemin, son tout petit bout de nuit ou de lumière.

Une compagnie. Une voix. Une chanson.

Tu te souviens ? Pour toi, un homme avait acheté des chansons d'ici et d'Amérique qui sont restées là-haut dans la chambre vide ; tu les écoutais en fumant ses gauloises. Évidemment que tu t'en souviens, mais de quelle façon considères-tu cela aujourd'hui ? Arriverais-tu à en rire ?

Tu rougis et ne dis rien.

Auprès de Nénuphar, elle écoute d'autres chansons et ne peut s'empêcher d'y croire, bien qu'elle n'ait plus quinze ni dix-sept ans. Elle voudrait surtout réaliser quelque chose d'intéressant. Elle s'y attelle. Les résultats qu'elle obtient ne semblent pas à la hauteur de son attente. Couleurs sur un carton, phrases sur un cahier. Elle se remet à la tâche, retrouve son plaisir, et sa déception. Que faire de son temps quand on rentre du travail ?

Elle allume un feu dans la cheminée. Les flammes la captivent, la réchauffent. Nénuphar bouquine. Les choses sont à leur place, ils ont un chez-eux, une maison dans la plaine et, absorbés dans leurs lectures, il leur arrive de laisser s'éteindre le feu. Alors, sans les flammes, il n'y a plus ni tristesse, ni joie, ni ombres mouvantes. La lumière de la lampe vient frapper chaque objet, chaque visage. La nuit tombe. Le jour se lève. Elle n'est pas sûre d'aimer la campagne,

ses champs monotones, ses maisons basses, ses chemins détrempés et ses villages sans cafés, sans librairies ni boulangeries. Le paysage des toits et les lumières de la ville l'attirent bien davantage.

Elle se lève après avoir dormi d'un trait et se jette dans une nouvelle journée. L'odeur du pain grillé qui flotte dans la maison lui évoque un autrefois chimérique. Et maintenant, c'est à un avenir idéal qu'elle songe pour compenser la fadeur du présent, de la belle prison. Nous sommes des prisonniers volontaires.

Ils se parlent. Un jour, ils disent qu'il ne faut rien exiger de personne, qu'il faut éviter de trop dépendre de quelqu'un ; le lendemain, les voilà qui prétendent le contraire. Et ce sont des "il faut", et ce sont des "on devrait". Ils souhaiteraient s'aménager un domaine particulier, le monde des jumeaux auquel ils cherchent pourtant à échapper parce que vouloir faire de l'autre son double serait une erreur, et que de telles erreurs pourraient vous nuire très vite. Ils jonglent avec de grandes idées, préparent des voyages, étudient des langues étrangères.

Elle pense qu'il fait bon, qu'il existe des joies pures, des instants d'enchantement. Elle pense qu'elle retrouvera la chaleur des vraies soirées, l'ivresse des vrais baisers.

Quand elle retourne là-bas avec son ami, elle a besoin de s'appuyer sur lui. Elle voudrait apprendre à mieux séparer ses rêves de la réalité. C'est un immense périple qu'elle accomplit alors. À quoi ressemblait la jeune fille qui évoluait entre ces murs ? Comment ses frères et sœurs se débrouillaient-ils, eux aussi, à cette même époque ? Elle est pleine d'incertitudes. Faire la part des choses, faire la part du drame, du psychodrame, elle y parvient mal. Elle passe par toutes sortes de hauts et de bas, se donnant une fois tort, une fois

raison. Et quand sa mère l'interroge sur ce qu'elle est, sur ce qu'elle devient, sur ses projets, elle ne trouve rien à dire et aborde distraitemment un autre sujet de conversation. Ses réponses décevraient sa mère. Elle ne s'est peut-être pas encore accordé le droit d'exister pleinement devant elle. Elle existe ailleurs, loin ailleurs, et elle a souvent cet air d'acrobate qui s'enfuit à reculons sur la pointe des pieds en dépliant ses ailes ; en même temps, elle se sent dans la situation du vilain petit canard, un énergumène maladroit et qui boitille.

Ce qui lui plaît : se promener dans la cour, revoir la maison, ses dépendances, le jardin d'agrément, le clos, les granges et les coins où elle a travaillé et joué avec son frère ; revoir un mur, un portail entrouvert, la brouette, l'auge, une paire de brodequins. Revoir les coins, ce qu'il en reste. On a abattu le cèdre mais le sapin est encore là, qui a mauvaise mine. Le saule, ce vieil empereur qui régnait sur le pré rond, a été arraché, et les prairies autour se sont transformées en des champs anonymes. Son cœur bat follement pendant qu'elle se livre à cette minutieuse exploration. Elle connaît, elle aime ces lieux comme personne. Une grande nostalgie l'assaille quand elle respire une fleur de seringia ou regarde un bouton de pivoine, quand elle suit des yeux un poussin ou un jeune chat, observe une tourterelle au plumage beige rosé et au collier châtain qui roucoule sur le toit de l'ancien pigeonier. Au retour de ces visites, elle essaie de faire le point mais, souvent, elle y renonce. Vouloir obtenir des réponses à certaines questions ne va pas de soi ; une clé pour ouvrir ces portes-là ne suffirait pas, un trousseau, même, ne suffirait pas. Et parler l'intéresse moins que faire.

Que va-t-elle donc faire ? Rien ne sera différent d'hier et pourtant aujourd'hui est déjà différent. Elle va essayer de faire reculer les murs de sa douce prison.

Ce n'est pas une aventure extraordinaire qu'elle a à raconter, rien d'héroïque ni de fabuleux, mais une histoire banale, en somme, quoique d'une étrange intensité. Voilà ce qui rend la chose plus délicate encore. Sous la lampe de sa chambre, à côté de son poste de radio et de son paquet de cigarettes, elle s'est enfin mise au travail, elle s'est jetée à l'eau et a commencé à se colleter avec son roman. Les jours et les nuits se confondent, elle oublie d'aller dormir. Elle est en train de faire le grand plongeon. Elle n'en montre rien à Nénuphar ; elle attend d'en avoir fini avec cette histoire, si ça se finit un jour. Elle sait d'ailleurs que son ami, après avoir lu ces pages, gardera le silence.

Elle a laissé là-bas une tache, un point sombre, une petite colique dans le ventre de la maison où sa mère a tant travaillé qu'elle s'est usé le cœur, où sa mère, en regardant d'un œil distrait la télévision, les beaux films et les belles speakerines, continue, le soir, à tricoter de jolies choses pour Stéphane, le plus jeune de ses enfants, et pour ses petits-enfants. Elle revoit les maisons qui se font face, celle où elle a grandi, sa façade originale, et celle, plus commune, qui abrita ses amours clandestines et vient d'être vendue à des gens qui ne connaîtront jamais son passé. Elle se demande si, sans toutes ces questions qui l'assaillaient et la tourmentaient, sans les peines de sa mère, sans les soucis quotidiens et les contrariétés, sans sa solitude et ses enthousiasmes, son exaltation à elle, Marie, elle se demande si elle se serait ainsi attachée à ce M. Hervé, passager de la nuit, amour d'un été torride, ombre fuyante, séduisant fantôme. Car dans cette confusion, dans ce tumulte et parmi ces contradictions, ces peurs et

ces silences, il lui donnait accès à une autre vie. Il était l'arbre auquel elle s'accrochait, et le rêve qui commençait à prendre corps s'est défait aussi vite.

Quand ils l'ont retrouvée, elle n'a rien dit. Elle a gardé le secret.

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

MARIE-SALOPE OU LA JEUNE FILLE ET LA VIE, roman, Des femmes, 1976, réédition Climats/Flammarion, 2004.

DOUCE-AMÈRE, roman, Des femmes, 1977.

ROSE ENFANCE, roman, Des femmes, 1978.

JE NE VEUX PLUS ALLER À L'ÉCOLE, roman, Des femmes, 1980.

BLEU, JE VEUX, roman, Seuil, "Points Virgule", 1983.

LETTRE À L'ÉTÉ, poèmes, Les Cahiers bleus, 1985.

LE SILENCE DE LA FERME, roman, Christian de Bartillat éditeur, 1986.

PREMIÈRES ALLIANCES, récit, Seuil, 1988.

LA CHAMPAGNE. LA BELLE POUILLEUSE, Autrement, "Échappées belles en France", 1989.

RÉMUZOR, roman, Actes Sud, 1994.

PAYSAGES DE L'INSOMNIE, roman, Climats, 2004.

LES JARDINS DE MON PÈRE, en écho aux photographies de Bernard Joseph, Centre régional de la photographie Nord-Pas-de-Calais, Douchy-les-Mines, 2005.

LA FERME DE NAVARIN, récit, Gallimard, "L'un et l'autre", 2008.

KATHERINE MANSFIELD DANS LA LUMIÈRE DU SUD, Actes Sud, "Un endroit où aller", 2011.

LE BLUES DU TRAM, Châtelet-Voltaire, 2011.

L'ÉTRANGE SOLITUDE DE MANFRED RICHTER, Actes Sud, "Un endroit où aller", 2013.

TRACES DE LA GUERRE 14-18 DANS LA MARNE, album, photos de Michel Jolyot, texte de Gisèle Bienne : "La Craie", Atelier Michel Jolyot, Reims, 2013.

LE RETOUR DU LOUP, ouvrage collectif, textes de Gisèle Bienne, Thierry Beinstingel, Armand Gautron, Henri-Pierre Jeudy, Châtelet-Voltaire, 2014.

Jeunesse

LES JOUETS DE LA NUIT, Gallimard, "Page blanche", 1990.

L'ENFANT TROMPÉE, Seuil Jeunesse, 1999.

LA PETITE MAÎTRESSE, L'École des loisirs, "Médium", 2003.

MON JOUR DE GRÈVE, L'École des loisirs, "Médium", 2004.

LES CHAMPIONS, L'École des loisirs, "Médium", 2004.

UN CHEVAL SANS PAPIERS, L'École des loisirs, "Médium", 2005.

LE CAVALIER DÉMONTÉ, L'École des loisirs, "Médium", 2006.

CHICAGO, JE REVIENDRAI, L'École des loisirs, "Médium", 2007.

TATIANA SOUS LES TOITS, L'École des loisirs, "Médium", 2008.

LA CHASSE À L'ENFANT, L'École des loisirs, "Médium", 2009.

ON N'EST PAS DES OISEAUX, L'École des loisirs, "Médium", 2010.

LA VIE CACHÉE DES POUPÉES, L'École des loisirs, "Médium", 2012.

LA PLANÈTE MATHS, L'École des loisirs, "Neuf", 2012.

LE PAYS OÙ QUELQU'UN NOUS ATTEND, L'École des loisirs, "Neuf", 2014.

RETROUVER LE PETIT FRÈRE, L'École des loisirs, "Médium", 2015.

OceanofPDF.com

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud

OceanofPDF.com

Table des matières

Présentation

Gisèle Bienne

La Brûlure

Les revoir

Le hibou

M.-S., un été de braise

L'assiette aux oiseaux

C'est où, ici ?

Le 6 juin 44

Le poteau

L'escalier

Maison bleue, maison rose

L'arbre dans la nuit

Menton

La date

La visite

La leçon du marionnettiste

Le cahier dans la grange

Marie-Salope

Du même auteur